

NOUVEAU VOYAGE EN ESPAGNE.

NOUVEAU
VOYAGE
EN
ESPAGNE,

FAIT EN 1777 & 1778;

Dans lequel on traite des Mœurs, du Caractere, des Monumens anciens & modernes, du Commerce, du Théatre, de la Légiſlation des Tribunaux particuliers à ce Royaume, & de l'Inquiſition; avec de nouveaux détails ſur ſon état actuel, & ſur une Procédure récente & fameu[illegible].

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez P. Elmsly, dans le Strand;
Et ſe trouve A PARIS,
Chez P. Théophile Barrois, Jeune, rue du Hurepoix, près le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXXXII.

INTRODUCTION.

Nous avons tous une maniere de voir qui nous eſt propre ; le même objet ſe préſente à l'obſervateur ſous des faces diverſes ; & ce n'eſt qu'après les avoir toutes conſidérées, que l'on peut dire l'avoir réellement connu. Si ce principe eſt vrai, c'eſt ſans doute à l'égard des Voyages. Le commerce qui s'améliore ou ſe détruit, la population qui s'accroît ou diminue, les lettres & les arts encouragés ou négligés, un Miniſtre plus ou moins habile, apportent des changements ſenſibles dans la choſe publique. Les mœurs s'alterent ; les frontieres ſont ouvertes aux lumieres, aux vices, au luxe étrangers ; & dans l'eſpace de peu d'années, une nation change de face & de caractere. Les monuments eux-mêmes, qui malheureuſement & ſouvent attirent preſque ſeuls l'attention des Voyageurs, tombent en ruine ; d'autres monuments ſuccedent aux anciens, & l'inſatiable curioſité trouve toujours un nouvel aliment.

Nous avons déja pluſieurs Voyages faits en Eſpagne. Le pere Labat, Colmenar,

Madame Dunois, M. de Silhouette, un Moine Lombard, & M. Barreti, qu'on a traduits, l'un de l'Italien & l'autre de l'Anglois, &c. &c. ont parcouru quelques Provinces de cette vaſte Monarchie, & les ont décrites ; ils ont donné quelque idée du caractere & des mœurs de la Nation Eſpagnole. Il exiſte en Eſpagne un Voyageur national qui, n'ayant vu encore que les tableaux, les égliſes, & les antiquités de quelques villes, a déja écrit pluſieurs volumes. M. l'Abbé Pons, très-inſtruit dans la partie des beaux-arts, ſait les apprécier ; il les juge en amateur & en critique éclairé. Dans les villes qu'il a décrites, je n'ai eu ſouvent pour guide que ſon livre ; mais l'on n'y trouve rien ſur les mœurs, les loix & les uſages. On pourroit dire, s'il avoit beſoin d'être juſtifié, qu'il a écrit pour l'Eſpagne ; que ſon but principal étoit de faire connoître à ſa nation les monuments qu'elle poſſede dans tous les genres : il vouloit aiguillonner cette pareſſe qu'on lui reproche, & qui ne lui eſt pas naturelle, faire revivre le bon goût, & ramener l'amour des arts dans ſa patrie ; deſir, entrepriſe, travail qui méritent les plus grands éloges. Pouvoit-il parler de certains abus ? Il falloit

remonter à la ſource, & ſonder un abyme couvert d'un brouillard ſacré & dangereux à percer. Il l'a contemplé de loin, fâché peut-être dans ſon cœur de ne pouvoir pas le diſſiper. Lui qui a décrit tant d'égliſes, & vu les richeſſes immenſes qui y ſont amoncelées, combien de fois n'a-t-il pas dû gémir en conſidérant ces tréſors enfouis ! Auſſi a-t-il oſé mettre dans la bouche d'un vieillard de ſes amis, le ſens de ces paroles patriotiques : « Les aumônes exceſ-
» ſives faites aux couvents, ces fantaiſies
» dévotes exécutées à grands frais, ne
» ſeroient-elles pas mieux employées à
» conſtruire des ponts & des chemins ?
» fonds doublement conſacrés à l'utilité
» publique, en ce que le peuple, qui vit
» dans une vicieuſe mendicité, dévoueroit
» ſes bras & ſon temps à ces travaux. La
» véritable œuvre pie eſt celle d'être utile
» au genre humain, & non de borner
» ſa charité à engraiſſer quelques reclus
» égoïſtes & ignorants. » Obſervation juſte, pleine de ſentiment, & qui montre le zele dont ce Voyageur eſt animé.

Le P. Labat, avec beaucoup d'eſprit & de jugement, n'eſt pas toujours vrai ; il généraliſe trop certains uſages particuliers qu'il a obſervés dans une famille, &

qu'il applique à toute la nation. Il dit que les Eſpagnols, hommes, femmes & enfants, vont toujours nu-tête, & qu'ils ont même ſoin de faire raſer leurs cheveux pour tranſpirer plus aiſément. Le P. Labat nous trompe, ou les uſages ſont bien changés. Un Eſpagnol ne ſort jamais ſans un large chapeau. Ses cheveux, qu'il ne fait point raſer, ſont retenus ſous un rézeau de ſoie qu'on appelle *redezilla*. Les femmes ont un voile ſur un rézeau pareil. On n'ignore point combien les Eſpagnols ſont amoureux de leurs chapeaux, plus lourds, plus chauds & plus vaſtes que les nôtres, puiſque cet objet fut la cauſe d'une émeute dans Madrid, & que le Roi n'eſt venu à bout de les prohiber que dans la capitale. La Nation qui fait le moins uſage du chapeau, eſt ſans contredit la Françoiſe.

Colmenar, diffus, peſant, fatigant à lire, n'eſt pas toujours exact. Il ne craint pas de ſe répéter, de ſe prendre à lui-même des phraſes entieres & des réflexions qu'il place où il en a beſoin, dans les mêmes mots. Quand on a lu ſes *Delices* & parcouru l'Eſpagne, l'on juge bien qu'il n'a pas vu tout le pays dont il parle, & qu'il a fait une grande partie du Voyage dans ſon cabinet. Il eſt cependant

encore un des meilleurs indicateurs que l'on ait pour voyager en Eſpagne.

On connoît les *Lettres d'une Dame Angloiſe à une de ſes Amies à Paris*, Lettres écrites ſur l'Eſpagne il y a près d'un ſiecle, & où cette Dame cherche bien plus à exercer ſon cœur, que ſon eſprit & ſon jugement. Elle ne manque cependant pas de fineſſe, & du genre d'érudition qui eſt propre à ſon ſexe; mais, femme ſenſible, & prenant le titre d'Angloiſe, les aventures d'amour & de ſentiment paroiſſent l'attacher davantage, & lui conviennent mieux ſans doute que de déchiffrer de vieilles inſcriptions, ou de perdre des yeux faits pour la tendreſſe, ſur des pierres & des marbres uſés par le temps. Son ouvrage eſt amuſant, inſtructif; on y reconnoît encore, à beaucoup de traits, les Eſpagnols d'aujourd'hui: mais, depuis ces Lettres, la Nation a changé, & peut-être, à certains égards, eſt-elle devenue moins intéreſſante que Madame Dunois ne nous la peint.

Lorſque le Voyage du Religieux Lombard parut, on ſe plaignit en Eſpagne qu'il étoit cauſtique & peu ſincere. Le Gouvernement voulut faire défendre ſon livre en Italie, & n'en vint pas à bout.

Je doute qu'il le méritât, & je ne vois pas que l'Espagne eût beaucoup à s'en plaindre. L'ouvrage du pere Caymo est rempli d'instructions quant à la partie des beaux-arts : il étoit vrai connoisseur ; mais il n'a parcouru qu'une très-petite partie de l'Espagne. Il a blâmé avec raison certains usages, certaines superstitions ; & M. l'Abbé Pons ne lui répond pas, en objectant qu'on en trouve autant & d'aussi blâmables en Italie. L'univers est la patrie des Voyageurs ; & le Religieux Lombard eût censuré chez lui ce qu'il blâmoit en Espagne. Si le P. Caymo existe, je doute qu'il ait eu beaucoup à se louer de son Traducteur. Outre qu'il l'a tronqué à volonté & sans raison, il a presque toujours rendu en mauvais françois l'italien élégant & pur de l'original. On pourroit seulement accuser le Religieux Lombard d'un peu trop de partialité en faveur de sa Nation ; mais on ne peut lui refuser du goût, du jugement, & beaucoup d'érudition. Il ne borna pas ses voyages en Espagne ; il a donné aussi des Lettres sur le Portugal & sur l'Angleterre, que le Traducteur n'a pas jugé à propos de faire connoître.

M. de Silhouette étoit fort jeune lorsqu'il

traverſa rapidement l'Eſpagne ; auſſi nomme-t-il à peine les villes de ſa route, & il les nomme mal. Il fit ſon voyage en 1729, & dans l'eſpace de trois mois. Je ne crois pas qu'il attachât beaucoup de prix à ſon ouvrage, ni qu'il ait jamais imaginé qu'il pût inſtruire ceux qui le liroient.

M. Barreti, dont on a depuis peu traduit des Lettres à ſes freres, où il leur décrit ſon voyage d'Angleterre en Italie, paſſant par le Portugal & l'Eſpagne, eſt avantageuſement connu dans la littérature par des ouvrages où il a montré autant de philoſophie que d'eſprit & de goût. On retrouve dans ces Lettres l'homme inſtruit & l'obſervateur délicat ; mais comme il les écrivoit pour ſe délaſſer des fatigues de la route, tous les objets lui étoient bons ; il recherchoit même ceux qui pouvoient égayer ſon eſprit & ſa plume. Les danſes voluptueuſes dont il eſt témoin dans une auberge de Badajos, & le portrait de ſon intéreſſante Pauline, ſont des tableaux pleins de vie & de ſentiment ; mais il paroît trop ſouvent ſe livrer à des détails minutieux, qui ne pouvoient intéreſſer que ſa famille.

Quelque eſtimables & inſtructifs que ſoient tous ces Voyages, & deux ou trois

autres encore que je ne nomme point, parce qu'ils ſont moins conſidérables, l'Eſpagne n'eſt pas bien connue encore, & je ne me flatte point de la faire entiérement connoître. Je ne propoſe les obſervations que j'ai pu faire en la parcourant, que comme de ſimples eſſais. Je tâcherai de préſenter les objets tels que je les ai vus, ne cherchant ni à les déprécier, ni à leur donner plus d'éclat qu'ils ne m'ont paru en avoir.

Je ſais que mon entrepriſe eſt difficile, & je devrois peut-être ſuivre l'avis de Fontenelle, & fermer ma main ſi j'ai trouvé la vérité. On n'aime point à la voir en face. Que de moyens ne faut-il pas employer pour la faire admettre! Quelle délicateſſe dans le choix des expreſſions, pour ne pas bleſſer! Si l'Hiſtorien eſt arrêté par des conſidérations humaines, long-temps & même pluſieurs ſiecles après les événements dont il nous parle, que ſera-ce du Voyageur, lui dont la plume n'eſt occupée que du préſent, lui qui oſe juger les nations, les hommes en crédit, les abus reçus & conſacrés? Il ne foule qu'en tremblant la terre qu'il parcourt, puiſqu'à chaque pas il s'environne d'ennemis. Voyagera-t-il en flatteur éternel?

Ce n'étoit pas la peine de quitter ses foyers, d'aller, sous un ciel étranger, applaudir bassement à ce qui répugne à la raison & souvent à l'humanité.

Il vaudroit mieux sans doute ne pas écrire, & ne s'instruire que pour soi; mais l'homme manque alors de cet aiguillon puissant qui l'excite à bien faire. Ne craint-il plus les censeurs? ses observations seront négligées, il n'approfondira rien; amusant beaucoup ses yeux & peu son ame, il reviendra de ses voyages la tête pleine de simulacres, comme l'enfant qui a passé plusieurs heures devant une optique.

N'allez pas vous offenser, braves & bons Espagnols, vous dont j'ai reçu des amitiés si franches; n'allez pas me blâmer, si quelquefois emporté par mon sujet, si trompé par les préjugés de ma nation, si entraîné par une liberté de penser qui n'est pas encore reçue parmi vous, j'ai vu d'un œil blessé ou prévenu certaines coutumes, certains usages, certains établissements que vous révérez, & des loix qui vous tyrannisent. Que l'amour de la vérité, que ma franchise me servent d'excuse!

Je parlerai aussi des monuments; je dirai ce qu'on en pense, & ce que j'en pense moi-même. J'énoncerai, je décrirai; mais

rarement je prétends juger. Je promenerai mon lecteur dans toutes les villes où j'ai passé, mettant sous ses yeux ce qui m'a paru le plus digne d'être vu, admiré ou condamné. Pour le reposer de temps en temps, & ne pas toujours le faire voyager, je lui ferai part de mes idées sur la législation, les usages, le commerce & les mœurs, & cela lorsque le sujet s'en offrira de lui-même, sans chercher d'autre ordre ni d'autre plan dans mon ouvrage. Je n'irai point, armé du compas & de l'équerre, mesurer tous les clochers, & dire au juste combien de pieds ont toutes les églises; mais aussi ne m'asservirai-je point à n'en mesurer aucun, tâchant de mettre de la variété dans une composition en général aussi monotone que l'est un Voyage.

Il ne me reste qu'à parler de mon style. J'ai choisi le plus naturel; s'il est quelquefois négligé, l'on n'ignore point que tout Voyageur se consacre, pour ainsi dire, à l'oubli de sa langue, & l'on doit lui savoir quelque gré de ce sacrifice.



ESSAIS SUR L'ESPAGNE.

IDÉE GÉNÉRALE DE L'ESPAGNE ANCIENNE ET MODERNE.

Si la recherche des étymologies n'étoit pas aussi vaine qu'ennuyeuse & fatigante, je perdrois volontiers du papier & du temps à faire une longue dissertation sur les différents noms qu'on a donnés à l'Espagne; je répéterois tout ce que les anciens en ont dit avant moi ; je rappellerois *Iberus*, *Hispalis*, *Hesperus*, *Tubal*, & les *Lapins*, dont le nom Phénicien *Sepana* fut, dit-on, la racine de celui de l'Espagne: mais les preuves de cette belle origine seroient aujourd'hui peu accueillies ; on me tiendroit peu de compte de ma vaste & facile érudition, depuis que l'on a reconnu que des faits valent en général beaucoup mieux que des mots.

L'Espagne a reçu de la nature la plus heureuse position : environnée de mers & de montagnes,

elle jouit de la température la plus analogue au plaisir & à la santé; elle renferme des richesses immenses; l'or, les pierres précieuses, & le fer plus utile, n'attendent que la main de l'ouvrier pour le récompenser de ses peines. La terre, sans avoir besoin d'une culture fatigante, est naturellement fertile, & produit tout ce qui est nécessaire à la vie : les hommes qui l'habitoient étoient forts & belliqueux; c'est la justice que leur rendent presque tous les historiens. Par quelle raison cette vaste monarchie, qu'on ne pouvoit pas soumettre par les besoins, a-t-elle donc presque toujours été la proie & la nourrice de ses voisines ? Problême curieux, dont il faut chercher la solution dans les guerres intestines des colons & des indigenes, dont elle étoit peuplée : cette contrée malheureuse par les bienfaits de la nature, fut long-temps ensanglantée, toujours disputée & enviée : & comment ne l'eût-elle pas été ? son climat doux & fertile étoit devenu le foyer d'une pépiniere de nations rivales & ennemies.

L'Espagne est bornée au nord par les Pyrénées, qui la séparent de la France; au levant, par la Méditerranée; au midi, par le détroit de Gibraltar; & au couchant, par le Portugal & l'Océan Atlantique : elle a deux cents soixante & quelques lieues de longueur, du sud-ouest au nord-est; sa largeur est de cent soixante & dix lieues.

Ses plus hautes montagnes sont les Pyrénées, dont la chaîne s'étend depuis l'Océan jusqu'à la mer Méditerranée. Les montagnes de Oca, celles de Guadarrama, qui séparent les deux Castilles,

Castilles, & la Sierra-Morena qui borde l'Andalousie, & semble la rendre inaccessible au reste de l'Espagne.

Cette péninsule est arrosée par une quantité prodigieuse de rivieres : on en compte plus de cent cinquante ; mais celles qui se font distinguer par leur étendue, leur largeur & leur profondeur, celles, en un mot, qui portant leurs eaux à la mer dévorent toutes les autres, sont l'*Ebre*, le *Guadalquivir*, le *Tage*, la *Guadiane*, le *Douero*, la *Guadalaviar* & la *Segura*. En faisant la description de chaque province, j'aurai occasion de parler des rivieres ou des fleuves qui les arrosent, & de fixer le lieu de leur source & de leur embouchure.

L'Espagne, par sa position, son climat & sa fertilité, s'est vue victime d'un peuple d'ennemis. Les premiers dont on trouve des traces dans l'histoire, sont les Phéniciens : ce peuple, à qui le commerce apprit la philosophie, aborda sur les côtes d'Espagne; son premier établissement fut, dit-on, la ville de Cadix. Les sauvages indigenes de cette contrée ne se crurent pas assez forts pour repousser ces nouveaux venus, ou ceux-ci les traiterent d'abord avec assez de douceur pour se faire respecter, admirer, & même aider dans leurs premieres entreprises. Ils fonderent une colonie sur cette plage, que la nature marqua de tous les temps, pour être le centre du commerce. Les sauvages des environs eurent bientôt des loix, des manieres, des habits & des mœurs, suite naturelle des loix. Ainsi le commerce fait s'ennoblir, & couvrir d'un masque respectable l'intérêt qui l'anime.

Les Phéniciens firent d'abord plusieurs traités de concorde avec les naturels du pays : ils acquirent en échange de leurs denrées, les terres qu'ils vouloient occuper, & les premieres années de cette alliance furent pour eux aussi paisibles que lucratives ; mais étant devenus plus avides, & les anciens habitants plus instruits de leurs vrais intérêts, ils ensanglanterent bientôt la terre qu'habitoient les peuples qu'ils étoient venus civiliser. Cependant, s'il est vrai qu'en éclairant les hommes on les rend plus heureux, les Phéniciens devinrent les premiers bienfaicteurs & les législateurs de l'Espagne. Leurs établissements s'étendirent sur la côte méridionale, & dans le sein des terres jusqu'à Cordoue.

A peu près vers la même époque, les Grecs ou Phocéens, après avoir fondé Marseille, vinrent aussi en Espagne former plusieurs colonies ; ils y occuperent une partie du royaume de Valence & de la Catalogne ; ils s'étendirent en Aragon, & parvinrent même, selon Strabon, jusque dans la Galice.

Les Carthaginois, non moins avides de rapine, navigateurs & commerçants comme leurs rivaux, crurent devoir leur disputer ce sol, moins brûlé & plus fertile que celui de l'Afrique ; ils fonderent aussi des colonies ; ce qui ne se fit pas sans verser beaucoup de sang.

Les indigenes connoissant peu d'autres besoins que ceux de la nature, & ne voyant pas encore des tyrans dans les nouveaux colons qui abordoient de toutes parts sur leurs terres, s'amusoient à la chasse, à la pêche, & à boire en paix le lait de leurs troupeaux. Peu instruits

dans la navigation & le commerce, ils en laissoient le soin, les profits & les débats aux Grecs & aux Carthaginois.

Mais les guerres de ces peuples étoient de courte durée, parce que le commerce aime la tranquillité, ne cherche qu'à repousser la violence, & ne songe point à la gloire. Toutes leurs querelles se seroient terminées par une paix solide ; Grecs, Carthaginois, & Phéniciens auroient tranquillement échangé leurs denrées, & fouillé la terre pour en arracher les métaux, si Rome, toute guerriere & politique, eût vu sans envie l'agrandissement & la fortune de sa rivale. On voit de nos jours l'Angleterre, la Hollande, & la France exploiter, de Cadix, les mines du Pérou, & ces nations, quoique jalouses en secret l'une de l'autre, se prêter mutuellement la main, & ne songer qu'au profit qui leur en revient.

Les Romains saisirent la premiere occasion pour chasser les Carthaginois de l'Espagne. Elle devint le théatre des deux guerres les plus fameuses de l'antiquité : par la premiere, qui dura vingt-quatre années, Rome força Carthage à lui céder une partie de ses conquêtes; & par la seconde, qui n'en dura que dix-sept, elle la dépouilla entiérement & l'anéantit.

Les Espagnols entiérement civilisés, si l'on en excepte la partie des Asturies & des montagnes de la Biscaye, où les armes romaines ne pénétrerent qu'avec peine, respirerent alors la paix, l'amour des arts & des lettres; cette contrée devint aussi fameuse par ses artistes, & par les villes superbes dont elle étoit décorée,

que par les richesses immenses & les concussions de ceux qui la dominoient : ce fut dans son sein que les plus illustres généraux de la république exercerent leur valeur, & obtinrent plus d'un triomphe.

Elle devint bien plus célebre encore, lorsque Jules-César y eut donné la derniere bataille qui lui assura le plus vaste empire du monde.

Les Phéniciens, les Grecs, & les Carthaginois n'avoient, pour ainsi dire, fait que passer en Espagne. Ils n'en posséderent que quelques parties, & la plus longue de leur domination, celle des Carthaginois, ne dura que deux siecles. Les Romains s'y établirent, ils en devinrent les maîtres absolus ; ils la diviserent à leur gré ; ils donnerent des noms à ses villes, à ses fleuves & à ses provinces ; ils y formerent d'excellents soldats, dont ils se servirent avec succès contre leurs ennemis. Les empereurs ayant à se louer de leur fidélité, eurent auprès de leurs personnes des gardes Espagnoles.

Sous les Romains l'Espagne fut divisée en *Bétique*, *Lusitanie* & *Tarraconnoise*. La Bétique, ainsi nommée du *Bétis*, qui l'arrosoit, aujourd'hui le Guadalquivir, comprenoit toutes les terres qui sont entre Grenade & l'embouchure de la Guadiane, à proprement parler, la haute & basse Andalousie, & une partie de la nouvelle Castille ; la Lusitanie s'étendoit depuis la Guadiane jusqu'au Douero ; & la Tarraconnoise, seule aussi grande que les deux autres divisions, comprenoit tout le reste de l'Espagne.

Les anciens nous ont laissé de cette monar-

chie des relations pleines d'enthousiasme. Strabon est celui qui l'a décrite avec le plus de vérité ; c'est, dit-il, un pays montueux & difficile ; les montagnes dont il est coupé sont la plupart stériles. La fertilité des campagnes y est précaire, & dépend du plus ou du moins d'abondance des eaux : la partie septentrionale est naturellement froide & misérable ; mais il rend justice à la fertilité de l'Andalousie. Tout son troisieme livre est aussi intéressant qu'instructif, pour quiconque veut connoître cette partie de l'Europe.

Les Romains possédèrent cette vaste & riche péninsule environ six cents ans : on sait que, vers le cinquieme siecle, un essaim de Barbares fondit sur les belles provinces de l'empire ; les Vandales, les Alains & les Sueves passerent en Espagne après avoir traversé les Gaules, en conquirent une partie & se la partagerent. Les Vandales occuperent & donnerent leur nom à l'Andalousie. Les Alains eurent le Portugal, & les Sueves la Galice. Ces Barbares après s'être fixés, la guerre étant devenue pour eux une espece de besoin, tournerent leurs armes contre eux-mêmes : les Sueves, ayant subjugué les Alains, auroient cherché à conquérir le reste de l'Espagne, si les Visigoths, qui avoient assis leur trône dans Narbonne, & qui dominoient dans le Roussillon, la Catalogne & l'Aragon, ne se fussent opposés à leurs entreprises, & ne les eussent repoussés jusque dans leurs foyers de la Galice.

Ces Goths enhardis par leurs succès, & l'empire ne pouvant plus leur opposer que des

hommes mous, efféminés, & qui n'avoient pour eux qu'un grand nom, n'eurent pas de peine à chasser les Romains de presque toute l'Espagne : ils ruinerent aussi le petit royaume des Sueves, & demeurerent seuls libres possesseurs de la monarchie. Leur regne y dura cent trente ans. Roderic fut le dernier de leurs rois : c'est à Xerès que se donna en 712 la fameuse bataille qui mit les Maures en possession de la plus grande & de la plus belle partie de l'Espagne : la chûte de Roderic est couverte d'une infinité de contes & de prodiges. On connoît l'histoire de cette grotte de Tolede où il voulut pénétrer, & dans laquelle il trouva un linceul, où l'on voyoit un homme peint à taille de géant vêtu à l'Africaine, avec cette inscription, *que l'Espagne seroit un jour soumise par ses pareils ;* fable répétée par plusieurs historiens, ainsi que celle de la fille du comte Julien, plus naturelle & sans doute plus probable, mais qui, selon les critiques les plus judicieux, n'en est pas plus vraie. Tout le monde sait que Roderic ayant abusé d'une jeune & belle dame de sa cour, nommée Cava, & indignement repoussé le comte Julien son pere, qui lui demandoit réparation de son honneur outragé, celui-ci, gouverneur pour les Goths de cette partie de l'Afrique qui confine au détroit, appella, dit-on, les Maures en Espagne pour se venger.

Quoi qu'il en soit de ces deux récits, de nouveaux Maures, Arabes, Sarrasins ou Africains succéderent aux premiers : ils conquirent sans peine toutes les belles provinces de l'Espagne, si l'on en excepte la partie septentrionale, où

des montagnes, aussi escarpées qu'arides, furent toujours pour leurs habitants l'asyle de la liberté, & servirent de berceau au sceptre qui devoit un jour venger l'Espagne & la religion de l'oppression & de l'invasion des Maures.

Cependant ceux-ci étant devenus tranquilles possesseurs de leurs conquêtes, aussi brillantes que rapides, on vit naître & s'élever les beaux regnes de Cordoue, de Séville, & de Grenade. La cour d'Abdérame fut le centre des arts, des sciences, des plaisirs, & de la galanterie. Les tournois, image des combats, où l'adresse & l'amour prenoient la place de la valeur & du courage, des fêtes aussi magnifiques que galantes, amuserent, plusieurs siecles, un peuple riche & fortuné. Les femmes, toujours présentes à des jeux dont l'unique but étoit de leur plaire, y exciterent une tendre émulation; elles distribuoient aux vainqueurs des écharpes & des rubans que leurs mains avoient brodés. Ces Arabes voluptueux cherchoient à faire des actions d'éclat, pour se rendre plus dignes de leurs maîtresses. Nous leur devons les romances, ces complaintes où l'amour, déja trop séduisant, prend encore, pour mieux nous captiver, l'air & le ton de la mélancolie; la poésie & la musique étoient des arts favoris chez les Maures. Le poëte dans ces climats où l'imagination régnoit avec le plaisir, partageoit la vénération qu'on avoit pour ses ouvrages; les académies & les universités se multiplierent dans Grenade & Cordoue; on y vit des femmes donner publiquement des leçons de poésie & de philosophie, & les ressources littéraires abonder

en raiſon de la progreſſion des ſciences. Je me rappelle avoir lu qu'on comptoit alors en Eſpagne ſoixante & dix bibliotheques publiques, & il eſt certain que Tolede, Séville, Grenade, & Cordoue, qui n'offrent aujourd'hui que des ruines & la dépopulation, renfermoient alors trois ou quatre cents mille habitants, & que leurs campagnes peuplées de laboureurs fourniſſoient abondamment de quoi les nourrir.

Grenade eſt la ſeule qui montre des traces de ces beaux jours du regne des Maures. *L'Alhambra* & *Généralif* ſuffiroient ſeuls pour atteſter les brillantes deſcriptions qui nous ſont conſervées dans une foule de contes arabes ; & l'on pourroit dire, ſans trop exagérer, que les poëtes écrivoient d'après les monuments élevés par les architectes, ou que ceux-ci bâtiſſoient d'après les édifices imaginés par les poëtes.

Rien n'eſt plus confus que l'hiſtoire des Dynaſties, Arabes ou Maures, qui ont régné en Eſpagne. Celle des rois chrétiens qui leur diſputoient le terrein, & qui, profitant de leur diviſion, vinrent enfin à bout de les ſoumettre & de les chaſſer, ne l'eſt pas moins. Le docteur Caſſiri a donné une ſuite des premieres dans ſa fameuſe bibliotheque des manuſcrits arabes de l'Eſcurial, ouvrage qui honore le monarque régnant & l'auteur ; elle eſt traduite en entier des auteurs arabes contemporains ; mais q elque exacte qu'elle doive être, on regrette d'y trouver trop de préciſion, & d'avoir encore, après l'avoir lue, beaucoup à deſirer. L'ouvrage du docteur Caſſiri ne mérite pas moins les plus grands éloges ; il faut le

lire pour concevoir une juste idée des talents dans tous les genres qui illustrerent les Arabes.

Leur gloire étoit à son comble ; les guerres civiles, les trahisons, & les assassinats fréquents troublerent ces royaumes puissants & jaloux les uns des autres. Les rois chrétiens depuis long-temps accoutumés à vaincre les Maures ainsi divisés, leur avoient enlevé, depuis plus d'un siecle, Tolede, Cordoue, Séville, & Murcie ; Grenade florissoit encore, elle étoit devenue leur unique boulevard, lorsque la Castille & l'Aragon se trouvant réunis dans les personnes de Ferdinand & d'Isabelle, formerent une puissance trop forte, pour que ce royaume affoibli par les révolutions intestines pût lui résister. Grenade fut conquise après un siege de deux ans, en 1492. Les Maures avoient régné, huit siecles environ, en Espagne; cette conquête les anéantit ; persécutés, dépouillés, brûlés, ou convertis & baptisés par milliers, ils furent enfin chassés de la monarchie sous Philippe III.

Telles sont les révolutions les plus frappantes auxquelles l'Espagne s'est vue soumise ; je me suis contenté de les rappeller ; elles sont consignées dans l'histoire, c'est-là que l'on doit en chercher les causes & les développements : une seule réflexion que me fait naître ce long cours de guerres malheureuses, de révolutions & de succès, c'est que l'Espagne paroît s'être épuisée, ses habitants se sont énervés, la terre est devenue inculte sous des bras fatigués ; ils n'avoient plus d'ennemis domestiques à vaincre, leur vigueur s'est perdue. Le beau regne de

Charles-Quint tenoit aux années glorieuses de l'Espagne ; les regnes qui l'ont suivi ne different entr'eux que par la dégradation & l'inertie qui les caractérisent ; les conquêtes dans le nouveau monde, l'or du Mexique & du Pérou, n'ont fait que hâter l'époque de sa foiblesse.

L'Espagne est aujourd'hui divisée en quatorze provinces, qui sont : la *Navarre*, la *Biscaye*, & les *Asturies* au nord : la Biscaye se subdivise en provinces d'Alava, de Guipuscoa, & de Biscaye proprement dite ; au couchant sont la *Galice* & l'*Estramadure*, au midi l'*Andalousie*, haute & basse, & le *royaume de Murcie* ; au levant celui de *Valence*, l'*Aragon*, & la *Catalogne* ; dans le sein de la monarchie, le royaume de *Leon* & les deux *Castilles*. Je commencerai par la Catalogne.



ENTRÉE DE L'ESPAGNE PAR LA CATALOGNE.

A Quelques lieues de Perpignan se terminent les belles routes de la France. Deux piliers qui servent de support, l'un aux armes de France & l'autre à celles d'Espagne, désignent les frontieres. Le château de Bellegarde, qui domine sur ces côteaux arides, est la derniere place Françoise : au bout de quelque cent pas faits encore sur un beau chemin, l'on se trouve dans un sentier plein de cailloux & fatigant, qui conduit jusqu'à la *Jonquiere*, petit village qui n'a qu'une rue assez mal bâtie. A ce terme l'on ne peut plus avoir les mêmes goûts ni les mêmes opinions: dans l'espace d'une demi-lieue l'observateur rencontre une autre langue, d'autres mœurs, des usages différents. Rien n'est plus propre à exciter dans un voyageur des réflexions, souvent aussi tristes qu'intéressantes, que le passage d'un royaume dans un autre. La verge du gouvernement qui frappe du centre jusqu'aux extrêmités, met souvent d'un homme à un autre homme plus de différence que le sol & le climat n'en produisent dans les plantes, les arbres & les cailloux.

A la Jonquiere vous êtes visité; il faut savoir que le tabac rapé, la mousseline, tout ce qui est coton, sont des objets d'une prohibition absolue, & dont la contrebande est rigoureusement punie. Tout voyageur prudent

doit peu compter sur l'indulgence des douanistes, & ne pas se mettre à la merci d'une troupe de gens aussi intéressés que peu délicats sur les moyens de contenter leur avidité.

Le chemin devient plus commode en quittant la Jonquiere; mais on n'a d'autre perspective que des campagnes incultes & peu propres à cesser de l'être. Jusqu'à une lieue environ de *Figuiera*, petite ville dont les environs sont assez bien cultivés, & où des gardes de la douane viennent aussi vous rendre visite, les côteaux voisins sont couverts de fortifications, qui paroissent inutiles & abandonnées.

Plus on avance dans la Catalogne, plus la campagne devient riante & fertile; on ne rencontre sur la route que quelques vieilles granges & de misérables villages, si l'on excepte *Sarria* qui n'est pas bien considérable, jusqu'à *Girone*, ville assez grande, bâtie au confluent de l'*Onhar* & *Duter*, qui mêlant leurs eaux, lui forment un superbe & large fossé. Les fortifications m'ont paru être en mauvais état; & je n'ai pas vu un soldat aux portes de la ville. La grande rue qui la traverse dans toute sa longueur, est remplie de boutiques & d'ouvriers dans tous les genres; cette ville se nommoit anciennement *Gerunda*; son église cathédrale, dédiée à la Vierge, est très-riche; on y voit une superbe statue de cette patrone en argent massif. Girone est le chef-lieu d'une jurisdiction assez considérable, dans laquelle sont comprises les villes d'Ampurias & de Roses. Il y a un évêque dans cette ville, dont le diocese comprend 339 paroisses.

A quelques lieues de *Girone*, le chemin traverse le bois de *Tiona*, que l'on suit pendant l'espace de deux heures, & qui offre à l'œil les sites les plus agréables ; mais ce chemin est affreux, sur-tout lorsqu'il a plu, parce que la terre est couverte d'une glaise extrêmement fine & tenace, qui empâte les roues des voitures, les pieds des mulets, & rend leur marche aussi lente que difficile. Au bout de cette route, on ne trouve pour se délasser, qu'une auberge isolée, qu'on nomme la *Grenota :* on traverse ensuite des marais & quelques torrents; mais une route champêtre, ornée çà & là de plusieurs touffes de peupliers, & des campagnes cultivées avec soin, dédommagent le voyageur des fatigues de la veille, l'on arrive à *Malgrat*, village assez grand, & dans une heure à *Acaleilla :* les habitations deviennent toujours plus fréquentes à mesure que l'on avance dans le pays. On rencontre *Tampoul*, *Canet*, & *Haram*; tous ces villages sont à quelque cent pas de la mer, entourés d'arbres & de jardins; on y voit sur le chantier plusieurs barques de pêcheurs, & même des tartanes assez considérables. Les femmes, dans tous ces villages, ont le teint frais & sont en général très-jolies, presque toutes occupées à faire des dentelles & de la blonde; par ce travail doux & tranquille, leur beauté se conserve & se perpétue; les hommes sont adonnés à la pêche. J'ai peu vu de sites plus riants que ceux que présente toute cette plage. De *Canet* à *Mataro*, elle est bordée de petits côteaux qu'il faut sans cesse monter & descendre, de sorte que la route devient fatigante;

mais la vue continuelle de la mer & des campagnes égaie & distrait le voyageur.

Mataro est une petite ville aussi industrieuse que peuplée ; ses environs sont remplis de vignes qui produisent un vin très-renommé. Elle renferme plusieurs manufactures, & on la cite comme une des villes les plus riches & les plus laborieuses de la Catalogne. De *Mataro* jusqu'à *Barcelone*, on a toujours la vue de la mer ; le chemin est orné de maisons de campagne, qui pourroient être bâties avec plus de goût, mais qui n'en servent pas moins à enrichir le paysage & à le rendre plus animé : on apperçoit de loin les clochers, les tours & les remparts de Barcelone, & l'on y arrive par une assez belle route. Avant que de parler de cette ville, je crois devoir donner une idée de la province dont elle est la capitale.



De la Catalogne.

La Catalogne a environ 70 lieues de longueur, du levant au couchant, & 40 à 48 dans sa plus petite & plus grande largeur. Elle a près de 80 lieues de côte sur la Méditerranée, son nom lui est venu des Goths & des Alains, dont se composa le mot *Gothalania*, d'où est venu celui de Catalogne. Elle confine au nord avec les Pyrénées, à l'est & au sud avec la Méditerranée, à l'ouest avec le royaume de Valence & partie de celui d'Aragon.

Ses principales villes sont: *Barcelone*, qui en est la capitale, *Tarragone*, *Girone*, *Urgel*, *Vic*, *Lerida*, *Tortose*, *Roses*, *Solsonne*, *Cervera*, *Cardone*, *Palamos*, *Ampurias*, & *Puicerda*. Cette province est divisée en quinze jurisdictions ou vigueries.

Parmi les rivieres dont elle est arrosée, la plus considérable qui est l'*Ebre* n'en parcourt qu'une très-petite partie, puisqu'elle se jette dans la mer à six lieues de Tortose. Les autres sont le *Francoli*, qui va se perdre dans la mer au dessous de Tarragone; le *Lobregat*, qui prend sa source dans le Mont-Pendis, se rend à la mer, ainsi que le *Besos* auprès de Barcelone; *le Ter*, qui naît entre le Mont-Canigo & le Col de Nuria, & qui, après avoir coulé du nord-est au sud-ouest, se tourne vers le levant & se décharge dans la mer, à quelques lieues de Gironne auprès de *Toroella*; & le *Fluvia*

dont l'embouchure est au dessous d'Ampurias. Outre ces rivieres on en rencontre de moins considérables, qui perdent leur nom & grossissent celles que j'ai nommées.

L'air de la Catalogne est sain, on y jouit sur toute la côte d'un climat modéré, la partie septentrionale est froide à cause des montagnes. Cette province est en général montueuse; mais les montagnes n'y sont pas aussi stériles que la plupart de celles qu'on rencontre dans le reste de l'Espagne; elles sont ici couvertes de bois & de verdure. On y trouve le pin, le châtaigner, le hêtre, le sapin, & le chêne-verd : les belles plaines de Tarragone, de Cerdagne, de Vic & d'Urgel, cultivées avec beaucoup de soin, sont d'un rapport considérable. Elles abondent en bled, en vin & en légumes de toute espece.

Les deux merveilles de la Catalogne, sont le Mont-Serrat & la montagne de Sel, qu'on voit aux environs de Cardone. Elles sont également intéressantes pour l'homme pieux, l'homme sensible, & le naturaliste. Le voyageur Lombard a fait une description très-circonstanciée du monastere & des cellules qui peuplent la fameuse solitude du Mont-Serrat; rien n'est plus pittoresque, en effet, que cette montagne, elle est si élevée, que lorsqu'on grimpe à sa cime, les montagnes voisines semblent s'affaisser & se mettre de niveau avec la plaine. Elle est composée de rochers escarpés, qui de loin paroissent déchiquetés & dentelés, d'où lui est venu, dit-on, le nom de *Mont-Serrat*, du mot latin *serra*, qui signifie une *scie*,

scie, étymologie qui a autant de vraisemblance, & un aussi bon fondement que tant d'autres qui sont reçues dans le monde. On ne peut exprimer la beauté, la richesse & la variété du paysage que l'on découvre du point le plus élevé. L'œil en est accablé, & tout homme penseur en est sans doute humilié; il suffit de dire que de cette hauteur l'on découvre jusqu'aux îles Baleares, aujourd'hui Majorque & Minorque, qui en sont éloignées de plus de soixante lieues. C'est sur cette montagne fameuse qu'on révere une Vierge découverte par des bergers en 880.

Au pied d'un rocher escarpé est le monastere où vivent plus de soixante moines sous la regle de saint Benoît. C'est-là que saint Ignace se dévoua à la pénitence, devint le chevalier de la Vierge, & forma le dessein de fonder la trop célebre société de Jesus. On lit sur une des murailles, *B. Ignatius à Loyola hîc multâ prece fletuque Deo se Virginique devovit; hîc tanquam armis spiritualibus sacco se muniens pernoctavit; hinc ad societatem Jesu fundandam prodiit anno 1522.* Et ce fut-là, sans doute, que le ciel lui inspira de copier les exercices du Mont-Serrat, pour en faire ceux de sa compagnie; anecdote peu connue & qui mérite de tenir ici sa place.

Le vénérable pere Cisneros, cousin du fameux cardinal Ximenez, étant abbé du Mont-Serrat, ramena les Cénobites qui étoient confiés à sa direction, à leur candeur primitive; & pour les guider d'une maniere invariable dans les sentiers de la réforme, il composa un

livre intitulé *Exercices de la vie spirituelle*, qui en latin un peu barbare & en castillan, fut imprimé au même Mont-Serrat l'an 1500. Ces exercices furent reçus avec vénération, & lus avec beaucoup de fruit, dans les monasteres soumis à la regle de saint Benoît, qui étoient alors en Espagne. Cisneros mourut en 1510. Le fameux *Pierre de Burgos* lui avoit succédé & dirigeoit le Mont-Serrat, lorsque saint Ignace, conduit par la grace, vint dans cette solitude. Le vénérable abbé lui recommanda la lecture de ces exercices ; ce fut l'heureuse pratique qu'il en fit qui opéra sa conversion, il se pénétra si bien de leur utilité, de leur onction, qu'ayant conçu l'idée de fonder une société religieuse, il les copia mot à mot, ne faisant que changer un peu l'ordre des matieres, de sorte qu'il est faux que la Vierge les lui ait inspirés ou dictés, & que le prodige qu'on a trouvé dans ce qu'un homme aussi ignorant que l'étoit saint Ignace, ait pu composer un livre si admirable, n'existe point. Les Jésuites n'ignoroient pas, sans doute, l'origine des exercices écrits par leur fondateur, puisqu'ils n'en produisoient jamais le texte, & qu'ils ne mettoient dans les mains de leurs novices, que les gloses ou commentaires qu'en ont fait *Pinamonti*, *de Seneri*, & tant d'autres membres de leur compagnie, & que peu-à-peu l'on a vu disparoître des bibliotheques les exemplaires des exercices de Cisneros & de ceux écrits par saint Ignace. Le savant *Navarro* ayant fait réimprimer l'ouvrage de Cisneros dans Salamanque en 1712, les Jésuites eurent assez de crédit pour faire

enlever de chez l'imprimeur toute l'édition ; & pour se venger de *Navarro*, ils eurent l'art de le noircir à la cour, & de lui faire perdre un évêché qui étoit dû à son rare mérite & qui lui étoit promis. L'Eglise a donc tort de chanter le jour de la fête de saint Ignace, *mirabilem composuit exercitiorum librum*, &c. il a composé un livre admirable d'exercices.

Je ne parlerai point des richesses immenses que la piété des fideles a amoncelées dans l'église du Mont-Serrat, ni de la quantité prodigieuse de lampes d'or & d'argent qui brûlent devant la sainte effigie. La partie la plus intéressante de la montagne est le désert, c'est-là que sont répandus plusieurs hermitages ; asyles touchants pour la vraie philosophie & la contemplation. Chacune de ces solitudes, qui de loin paroît dénuée de tout, a une chapelle, une cellule, un puits creusé dans le roc, & un petit jardin. Les hermites qui les habitent sont la plupart des gentilshommes, qui dégoûtés du monde, viennent dans ce séjour tranquille se livrer entiérement à la méditation & au silence.

On est étonné, en parcourant ces roches menaçantes, de rencontrer des vallons délicieux, de trouver la verdure & l'ombrage au sein de la stérilité, de voir des cascades naturelles se précipiter de la cime de ces pointes hérissées, & ne troubler le silence qui regne dans cet asyle, que pour le rendre plus intéressant.

La montagne de Cardonne est une carriere de sel inépuisable. Ce minéral y est de presque

toutes les couleurs, de forte que lorfqu'elle eft éclairée des rayons du foleil, on croit voir ces montagnes de diamants, de rubis & d'émeraudes, fi communes dans les defcriptions charmantes du Pays des Fées. On fait de ce fel des vafes, des urnes, & quantité d'ouvrages précieux: on imite tous les fruits confits d'une maniere fi vraie, que l'œil aide à la main à fe tromper; il n'eft point de forme qu'on ne puiffe donner à ce fel qui fe taille aifément, quoiqu'il ait affez de folidité; mais ces ouvrages qui n'ont rien à craindre du temps, éprouveroient dans l'eau une prompte diffolution. Les couleurs principales qu'on y voit, font l'orangé, le violet, le verd & le bleu; une des particularités, non moins importante, de cette montagne, c'eft qu'elle eft en partie couverte d'herbes & de plantes; que fa cime eft ombragée par une forêt de pins, & que fes environs produifent du vin excellent.

On trouve dans les montagnes de la Catalogne, plufieurs carrieres de marbre, de jafpe & d'albâtre, des mines d'argent, de plomb, de fer & d'étain, de l'alun, du fel & du vitriol.



De Barcelone.

Barcelone eſt la ſeule ville d'Eſpagne qui annonce de loin ſa grandeur & ſa population; à demi-lieue de Madrid, on n'auroit garde de ſoupçonner une grande ville, & ſur-tout, la capitale de la monarchie, ſi l'on ne voyoit de hauts & nombreux clochers s'élever du milieu d'une terre aride ; tandis qu'aux environs de Barcelone, une foule prodigieuſe de maiſons de campagne, l'affluence des voitures & des voyageurs, annoncent une ville riche & commerçante.

Cette ville que les anciens appellerent *Barcino*, fut, dit-on, bâtie par le Carthaginois *Amilcar*, pere d'Annibal, deux cents cinquante ans avant Jeſus-Chriſt, & à cent vingt pas de la mer. Son fondateur ne la reconnoîtroit pas aujourd'hui; car elle eſt devenue une des plus belles & des plus grandes villes de l'Eſpagne; ſa population eſt en raiſon de ſa grandeur, & ſon induſtrie ne peut être en rien comparée à celle du reſte de la monarchie. Tout y eſt marchand, fabricant ou négociant. L'ambition & la cupidité du Catalan ſont inexprimables ; on trouve dans Barcelone des boutiques de tous les arts & métiers, ils y ſont exercés avec plus de perfection que dans les autres villes du royaume. L'orfévrerie, ſur-tout, y forme un corps auſſi riche que nombreux, & on ne pourroit reprocher aux ouvrages qui en ſortent, que de

manquer un peu de goût, de ce goût qui eſt notre folie à nous autres François, & que nous préférons en général, dans nos meubles & nos bijoux, à la durée & à la ſolidité.

Barcelone fait un grand commerce de ſes propres fruits, du produit de ſes manufactures, & de celles de l'étranger. Son port eſt vaſte, commode & toujours plein de navires; mais ce port eſt quelquefois dangereux : car il ſe comble tous les jours, & il faut des ſoins continus & des frais immenſes, pour en conſerver l'entrée libre; la mer ſe retire, pour ainſi dire, viſiblement, & ſi l'on négligeoit pendant quelques années l'entretien du port, Barcelone ſe verroit bientôt éloignée de la mer.

Cette ville eſt bien fortifiée, elle a pour ſa défenſe un magnifique rempart, une citadelle, & le château de Mont-Joui; mais Barcelone eſt trop grande, pour être aiſément gardée & défendue; auſſi a-t-elle été priſe toutes les fois qu'on l'a voulu, & l'humeur fiere & rebelle de ſes habitants, a-t-elle toujours été humiliée. Ils n'en conſervent pas moins un eſprit enclin à l'émeute, & le gouvernement travaille, je ne ſais pourquoi, à l'entretenir : il n'eſt pas rare d'entendre dire aux Catalans, que le roi d'Eſpagne n'eſt pas leur ſouverain, & qu'il n'a d'autre titre en Catalogne, que celui de comte de Barcelone. Cependant le miniſtere favoriſe toutes leurs entrepriſes; ils obtiennent tous les jours des prohibitions & des privileges nuiſibles au reſte de l'Eſpagne; ils ont dans Madrid des députés ardents à ſolliciter, & dont toutes les menées

ne tendent qu'à se procurer une contrebande exclusive. Je ne prétends pas autoriser la gêne & l'asservissement; mais je voudrois, au moins, que les gouvernements fussent conséquents.

Barcelone renferme plusieurs beaux édifices: celui qu'on nomme la *Tersana*, ou l'arsenal, est d'une vaste étendue, & mérite à tous égards l'attention & la curiosité : on vient tout récemment d'y construire une immense galerie, qui contient vingt-huit forges : le mouvement continuel d'un peuple d'ouvriers, le bruit des marteaux, la flamme qui paroît embraser de toutes parts cette enceinte, le fer rougi & amoncelé, forment une scene, & un coup d'œil vraiment pittoresque.

La fonderie des canons est un objet plus intéressant encore dans toutes ses parties; l'Espagne doit à M. Maritz, Suisse de nation, une nouvelle machine extrêmement simple & commode pour forer les canons & les mortiers : son intégrité, ses talents lui ont attiré des jaloux & beaucoup d'ennemis. On l'a vu à regret établir une énorme balance, où sont pesées les matieres brutes, & les ouvrages faits; balance si juste, qu'un grain de plus, mis dans un des bassins, suffit pour le faire baisser. J'ai vu dans cette fonderie plusieurs superbes canons, nouvellement fondus & creusés, & quelques-uns qu'on creusoit encore; ils étoient tournés, remués & placés avec autant de facilité qu'un tourneur habile façonne à son gré une légere piece d'ivoire. Le canon qu'on creuse est suspendu horizontalement; on adapte à sa bouche une large

lame d'acier, ou burin, du calibre dont on veut que soit le canon; un seul ouvrier, par le moyen d'une roue, fait agir le ressort qui pousse la lame, & le canon mis dans un mouvement de rotation, se creuse pour ainsi dire de lui-même: la matiere qui en est séparée, s'échappe aussi naturellement par le mouvement qui lui est communiqué, & l'intérieur du canon demeure aussi uni, aussi poli que le seroit une glace de miroir. On suit la même méthode pour les mortiers, à une très-petite différence près. Les vastes creusets où l'on fond la matiere, sont au nombre de trois, & ils peuvent contenir le métal nécessaire pour fondre & couler à la fois quatre grosses pieces. Les magasins sont remplis de bois, de grenades, de bombes, de boulets, & d'autres instruments de mort, propres à la défense & à l'attaque d'une place.

Le même M. Maritz a mis dans le meilleur état possible la fonderie de Séville; il y a fait élever aux frais du roi un superbe édifice tout voûté, muni de six fourneaux, & de toutes les machines de son invention, pour lever & transporter les fardeaux, pour graver les canons & les forer; mais ce qui est devenu pour l'Espagne un objet plus important encore, c'est l'affinerie de cuivre, qu'il a établie dans le même arsenal, où il est venu à bout de le séparer de toute espece de matiere hétérogene, & de le porter au plus haut degré de perfection; on en purifie tous les ans, dans l'attelier qu'il a fait construire à cet effet, près de six mille quintaux.

Malgré les travaux de M. Maritz, l'ancienne méthode de fondre les canons avoit encore des partisans en Espagne, partisans intéressés à la faire subsister, & qui formoient un parti dangereux contre les opérations de M. Maritz : il fallut en venir à une expérience décisive ; on fit transporter à *Ocana*, petite ville auprès d'Aranjues, quatre pieces de canons de vingt-quatre ; deux fondues suivant les procédés de M. Maritz, & deux selon l'ancienne méthode Espagnole : les premieres tirerent chacune douze cents coups, sans être hors de service ; les deux dernieres ne tirerent entr'elles que neuf cents & quelques coups, après lesquels elles devinrent des pieces de rebut. Cette réponse de M. Maritz à ses ennemis, étoit sans replique, sa méthode a prévalu ; & dans les deux arsenaux qu'il a fondés, on a déja coulé plus de quatorze cents bouches à feu. L'arsenal de Séville peut fournir trois cents canons ou mortiers tous les ans, celui de Barcelone deux cents. M. Maritz a aussi établi en Catalogne, & dans la Biscaye, divers atteliers où l'on coule tous les ans huit mille quintaux de boulets ; il a quitté l'Espagne en 1774, avec le grade de maréchal de camp, & une pension bien méritée : il vit aux environs de Lyon, & il a bien voulu me donner quelques détails sur les arsenaux qu'il a créés & dirigés.

La cathédrale de Barcelone est fort ancienne ; sa voûte, qui est très-élevée, est soutenue par des faisceaux de colonnes, qui forment un bel ensemble ; elle est sombre & vaste ; on y monte

par vingt marches qui occupent toute la largeur de la façade, qui n'eſt pas encore commencée; car on ne voit de la rue qu'un vieux mur que le temps a noirci.

Le palais de l'audience eſt un magnifique édifice; ſon architecture eſt auſſi noble que belle; l'intérieur eſt orné de colonnes de marbre, & l'on y voit, dans une ſalle fort grande, tous les portraits des anciens comtes de Barcelone.

On travaille encore à finir, vis-à-vis le palais du gouverneur, une bourſe ou maiſon de commerce, qui ſera un des plus beaux monuments de la ville; parmi les ſalles qui ſont finies, quelques-unes ſont déja occupées par la junte du commerce, & les autres par des écoles gratuites de deſſin, dans le même genre que celles de Paris; c'eſt le corps des négociants qui les a fondées pour la perfection des arts & métiers, on y compte déja près de huit cents éleves. On y a fait une collection des meilleurs modeles en plâtre, d'après les plus beaux morceaux de l'antique, & l'on s'occupera bientôt à faire un choix de ceux que la nature a deſtinés à devenir artiſtes, pour les faire deſſiner d'après nature; les autres deviendront dans la ſuite des ouvriers habiles dans les arts & métiers, que cette ville induſtrieuſe embraſſe tous.

Il ne faut pas manquer de voir à Barcelone le muſéum, auſſi curieux que vanté, de M. *Salvador*, apothicaire; la partie des coquilles y eſt, ſur-tout, une des plus completes & des plus recherchées que l'on puiſſe voir. Les minéraux

y ſont en très-petit nombre : mais un beau choix des divers marbres de l'Eſpagne, quantité de pétrifications, pluſieurs vaſes, urnes, & lampes antiques, des médailles précieuſes, un herbier immenſe, & fait avec beaucoup de ſoin, ſelon le ſyſtême de Tournefort, une collection nombreuſe de tous les livres qui ont traité de la phyſique, de la médecine, de la botanique, & de l'hiſtoire naturelle ; tels ſont les objets que préſente ce cabinet, dont le propriétaire, auſſi modeſte que poli, fait parfaitement les honneurs aux étrangers qui vont le voir.

Ce cabinet fut commencé en 1708, & mis, à-peu-près, dans l'état de perfection où il exiſte, par *Jean Salvador*, aïeul de celui d'aujourd'hui, homme très-inſtruit, que Tournefort appelloit le phénix de l'Eſpagne. Il avoit beaucoup voyagé, & s'étoit lié de correſpondance & d'amitié avec tous les ſavants de ſon temps, il mourut en 1726 ; on trouve un grand éloge de ſon muſéum, dans l'*hiſtoire naturelle des pierres & des coquilles*, ouvrage écrit par la ſociété royale de Montpellier.

Pendant mon ſéjour à Barcelone (en avril 1779), je fus témoin d'un fait qui prouve combien les moines ont encore de pouvoir en Eſpagne, & ſont aſſurés de l'impunité, quelles que ſoient leurs entrepriſes. Des Carmes-Déchauſſés ayant ſurpris dans leur égliſe un pauvre diable qui les voloit, s'en ſaiſirent, & lui ayant demandé s'il aimoit mieux ſe ſoumettre à la peine qu'ils lui infligeroient, que d'être livré à la juſtice ordinaire, celui-ci comptant, ſans doute, ſur

l'humanité & le vœu de charité de ses juges parties, se décida en leur faveur ; ils le condamnerent, à l'instant, à recevoir une rigoureuse discipline : le misérable fut dépouillé de ses habits, & attaché sur une table ; quelques moines tenant en mains les courroies, armées d'une boucle de fer, qui leur servent de ceinture, le sanglerent depuis la nuque jusqu'aux talons, jusqu'à ce qu'épuisé par une douleur insupportable, & poussant des hurlements affreux, il s'évanouit ; ces moines cruels lui donnerent alors quelque relâche, & après l'avoir fait boire & revenir, ils continuerent le même supplice jusqu'à enlever les chairs de ce malheureux, & à découvrir ses os ; ils le mirent ensuite à la porte du couvent ; l'hôpital se trouvant presque vis-à-vis, il s'y traîna comme il put, & il y mourut cinq ou six heures après. Ce trait est demeuré impuni ; mais il a excité une indignation générale. Le frere quêteur de l'ordre ayant osé dire, qu'il valoit mieux pour cet homme avoir été ainsi fouetté, que d'être pendu, eût été mis en pieces, si un Alcade ne l'eût retiré des mains du peuple.



ROUTE DE BARCELONE A MORVIEDRE.

ON fort de Barcelone par une route large & magnifique, bordée de peupliers, d'ormeaux, & d'orangers. Elle eft ornée de jolies maifons, de fontaines, & de villages qui la rendent très-agréable ; à deux petites lieues de cette ville, près d'un hameau, que l'on appelle *Los Molinos del Rey*, les moulins du roi, on paffe le *Lobregat* fur un pont de la plus grande beauté, il a près de quatre cents pas de longueur. Ses trottoirs, fes parapets, & quatre pavillons qui le terminent, font conftruits d'une efpece de granit fanguin. Le chemin conferve pendant quelques lieues encore, fa largeur & fa commodité jufqu'à un certain pont de conftruction particuliere : ouvrage digne des Romains, & qui étoit projeté pour unir deux hautes montagnes. Il eft compofé de trois ponts l'un fur l'autre ; le premier en forme de terraffe, eft deftiné aux gens de pied ; le fecond aux bêtes de fomme, & le plus élevé devoit fervir au paffage des voitures. L'ouvrage étoit prefque fini, lorfque les voûtes principales fe font écroulées ; il n'eft refté que la premiere plate-forme, & les énormes piliers qui foutenoient les deux ponts plus élevés. Cette plateforme eft affife fur huit arches, de fix toifes de long ; chaque pilier en a environ deux & demie d'épaiffeur ; cependant le chemin & le

pont ſe trouvent ſuſpendus dans leur exécution, par un procès porté au conſeil de Caſtille, entre l'architecte & les entrepreneurs.

. A deux lieues de ce pont eſt *Villa-Franca*, petite ville fermée de murailles : on croit que c'eſt la *Carthago Vetus* des anciens ; c'eſt à cette ville que ſe terminent les belles routes de la Catalogne ; on rencontre enſuite pluſieurs villages agréablement ſitués, & dont les campagnes arroſées offrent à l'œil l'aſpect le plus riant. Les principaux ſont *Arbouen*, ſitué ſur une hauteur d'où l'on découvre en plein le Mont-Serrat, de ſon ſommet à ſa baſe, & le *Vendrell*, gros bourg, où les eaux abordent de toute part ; à trois lieues delà le chemin paſſe deſſous un arc de triomphe, monument des Romains que le temps a dégradé ; ſur la friſe qui le termine, on voit les reſtes d'une inſcription en grands caracteres, mais ſi ruinés, qu'il m'a été impoſſible de la lire. On traverſe enſuite les villages de *Torra-d'Embarra*, de *Alta-Fouilla*, & bientôt on n'a d'autre chemin que celui qu'on veut ſe tracer ſur le ſable de la mer. Ses vagues viennent ſe briſer contre les pieds des chevaux, & inondent ſouvent le voyageur ; ce ſpectacle de la mer, toujours frappant, toujours nouveau, eſt ici embelli par une campagne pittoreſque, & par la vue de *Tarragone*, dont les murs ſemblent s'élever du ſein des eaux, & dont les maiſons couvrent un côteau qui domine ſur tout le pays.

Cette ville eſt une des plus anciennes de l'Eſpagne ; elle fut, dit-on, bâtie par les Phé-

niciens, qui lui donnerent le nom de *Tarcon*, dont les Latins firent *Tarraco*. Elle donna son nom à cette partie de l'Espagne, qui en étoit la plus considérable, & que les Romains appellerent *Tarraconoise :* Scipion la fortifia & la rendit une place de défense contre les Carthaginois.

Ses habitants furent les premiers qui firent fumer l'encens devant la statue d'Auguste, & qui lui éleverent un temple; hommage dont cet empereur, l'un des hommes qu'on a le plus flatté, se moqua.

Tarragone se ressent bien peu de son ancienne grandeur; des inscriptions morcelées par le temps, des médailles, & quelques ruines attestent à peine ce qu'elle a été.

Cette ville peu importante aujourd'hui, & dépeuplée, a un port dangereux & mal fréquenté; on y voit quelques bastions mal entretenus, & qui n'ont pas besoin de l'être, qu'on y avoit bâtis autrefois pour le défendre.

Les eaux de *Francoli*, dont l'embouchure se trouve à un petit quart de lieue de la ville, sont fameuses par le beau lustre qu'elles donnent au lin qu'on y lave.

Tarragone est la métropole de la Catalogne, & dispute à Tolede la primatie de l'Espagne; on fait remonter l'établissement de son siege jusqu'aux premiers siecles de l'église; la suite de ses archevêques fut interrompue par l'invasion des Maures, & ne se retrouve que dans le onzieme siecle.

La cathédrale est digne de curiosité par sa grandeur, l'élégance gothique de son architecture, & une magnifique chapelle, construite

en jaſpes & en marbres ſuperbes, à l'honneur de ſainte Thecle', patrone de cette égliſe.

En quittant Tarragone, on paſſe le *Francoli* ſur un pont de pierre; les chemins ſont aſſez beaux, les terres bien cultivées, la campagne eſt peuplée de hameaux & de villages; les principaux ſont *Villaſeca* & *Cambrilis*, où il ſe fait un grand commerce des vins du pays & des eaux-de-vie. Les Anglois & les Hollandois viennent eux-mêmes s'en pourvoir ſur cette rade, nommée le port *de Salo:* toute la côte de diſtance en diſtance, eſt garnie de tours, qui ſervoient autrefois à la fortifier, mais qui tombent en ruine aujourd'hui.

J'ai gémi plus d'une fois de voir dans ces cantons les femmes occupées du labourage; leurs mains ne ſont pas faites pour la beche & le hoyau; la nature leur a ménagé au logis des occupations plus douces: auſſi ne retrouve-t-on point dans cette partie, les couleurs fraîches & la beauté de ces femmes qui treſſent la blonde & la dentelle dans le nord de la Catalogne.

En quittant *Cambrilis*, la ſcene change; on n'a plus ſous les yeux qu'une vaſte ſolitude, hériſſée de buiſſons, & terminée par la mer; on rencontre un vieux reſte de fortifications, appellé l'*Hoſpitalet.* La partie la mieux conſervée ſert d'auberge aujourd'hui: on voit au deſſus de la porte murée de la plus haute tour, ſur une piece de marbre blanc, une inſcription latine en caracteres gothiques. Je n'ai pu en déchiffrer que quelques mots: aux deux côtés & au deſſus de l'inſcription, ſont pluſieurs armoiries, dont une

une eſt parſemée de fleurs de lis. Ce fort me paroît avoir été conſtruit après que les Maures eurent été expulſés de la Catalogne ; la mer en eſt à cent pas.

C'eſt ici le moment de placer une réflexion que j'ai ſouvent faite dans mes voyages. J'ai été frappé de voir dans les provinces que le commerce, l'agriculture & les arts enrichiſſent, le peuple paroître plus miſérable que dans celles où regne une ſorte de médiocrité. Ne ſeroit-ce pas que le commerce & les arts amenent naturellement l'inégalité des fortunes, augmentent ou attirent la population, & que les manouvriers y étant plus nombreux, y ſont plus pauvres & moins payés? La Catalogne eſt certainement la province d'Eſpagne, qui offre à l'œil le plus de mouvement & de population; les chemins y ſont remplis de voyageurs; les femmes qui voyagent rarement, & travaillent peu, dans les Caſtilles & l'Andalouſie, ſe rencontrent dans les chemins; elles paroiſſent concourir aux divers déplacements qu'exigent le commerce & les manufactures; cependant les hommes & les femmes du peuple y ſont mal vêtus, celles-ci y ſont en général ſans bas & ſans chauſſure; tandis que dans l'Andalouſie, où la miſere du peuple eſt plus réelle, hommes & femmes y ont l'extérieur de l'aiſance; ce n'eſt que dans les maiſons où des meubles délabrés, la plus mauvaiſe nourriture, & la mal-propreté montrent en plein la face hideuſe de la pauvreté.

Je reviens ſur ma route, dont cette digreſſion m'avoit écarté. A deux lieues de l'*Hoſpitalet*,

on arrive au col de *Balaguer*; on donne ce nom à une gorge où passe le chemin, & à un château assez grand & bien fortifié, qui domine sur la mer, & défend en même temps le passage de ces montagnes; il a été réparé & presque bâti à neuf depuis quelques années. Le roi d'Espagne y tient une garnison.

On descend une montagne assez rapide, d'où l'on voit sur les bords de la mer le fort *Saint-George*, & quelques tours de distance en distance, armées de canon; on arrive dans un enfoncement appellé *el Barranco de la Horca*, ou la vallée de la potence, à cause d'un échafaud qu'on y avoit élevé pour pendre sur le champ, & sans autre forme de procès, les voleurs qui infestoient autrefois cette côte.

Ces dunes agrestes sont inhabitées, on n'y rencontre que quelques misérables gîtes, où l'on est forcé de prendre ses repas. Plus on avance, plus le pays devient affreux; les montagnes semblent se reproduire d'elles-mêmes, elles sont cependant couvertes de plantes, d'arbustes & de verdure, ce qui dédommage un peu le voyageur altéré & fatigué, l'eau est fort rare dans tout ce canton.

On trouve enfin le terme de cette terre inculte c'est un petit village nommé *Perello*, le lieu le plus affreux & le plus pauvre de la Catalogne, le roi a délivré ses habitants de tout impôt; toute cette contrée est privée d'eau, & l'on est obligé, lorsqu'il n'a pas plu de quelque temps, de faire plusieurs lieues pour en trouver.

A deux lieues de ce village l'on trouve enfin

des routes plus belles, une campagne plus fertile, & bientôt la vallée riante & ombragée de *Tortose*.

Cette ville eſt ancienne, aſſez grande & mal bâtie; on fait remonter ſa fondation à deux mille ans avant notre ere : mais les titres de cette belle origine ſe ſont malheureuſement égarés : ce fut Scipion qui lui donna le nom de *Dertoſa*, & qui en fit une ville municipale.

Dans les longs & petits combats entre les Eſpagnols & les Maures, on en trouve un où ſe ſignalerent les femmes de Tortoſe. Elles s'expoſerent avec courage ſur les remparts de leur ville, & firent de tels prodiges de valeur, que Raimond Berenger, dernier comte de Barcelone, inſtitua pour elles, en 1170, l'ordre militaire de la *Hacha*, ou du flambeau. Elles mériterent & obtinrent, le même jour, pluſieurs privileges honorables qui n'exiſtent plus; mais le droit d'avoir le pas ſur les hommes, de quelque rang qu'ils ſoient, dans les cérémonies de mariage, leur a été conſervé.

Tortoſe eſt ſituée à quatre lieues de la mer & à ſix de l'embouchure de l'Ebre; ce fleuve baigne ſes remparts, qui ne peuvent aujourd'hui ſervir à la ville que d'ornements. Les monuments de cette ville les plus dignes d'être vus, ſont la cathédrale & le château : celle-ci eſt vaſte, bâtie dans de belles proportions; la façade eſt d'ordre Corinthien, & d'un genre auſſi noble que magnifique; il n'y a que le premier corps d'achevé; on y bâtit maintenant une ſacriſtie, qu'on orne des plus beaux jaſpes du pays;

mais dont l'architecture lourde ne répond point à la grande dépense qu'on y fait.

Les hommes pieux & les connoisseurs admirent, dans l'ancienne sacristie, plusieurs morceaux intéressants; les premiers y réverent un ruban ou tresse de fil, dont la Vierge fit un jour présent de ses propres mains, à cette cathédrale. Un chanoine revêtu de son étole, a pris un petit morceau de la relique enchâssée dans l'or & les diamants, & a eu la bonté de l'appliquer sur le front, la tempe, & les levres des spectateurs qui étoient à genoux; j'étois de ce nombre, & je me suis prêté sérieusement & modestement à tout ce qu'il a voulu : les connoisseurs voient avec plaisir un arc de triomphe en argent, du poids de deux cents cinquante livres, dont l'architecture est noble & belle, qui sert d'ostensoire dans les processions de la Fête-Dieu; un beau calice d'or, garni en émail, qui a appartenu à *Pierre de Lune*, anti-pape, connu sous le nom de Benoît XIII, qui dans les longs démêlés de l'église, vint faire son séjour dans Peniscola, sa patrie; la patene ainsi que le calice, qui est fort pesant, sont ornés de jolies miniatures. Il faut voir aussi les fonts baptismaux; ils sont de porphyre, & travaillés dans le bon genre de l'antique; ils servoient autrefois de fontaine dans les jardins de ce même pape.

Le château a plus d'un mille en quarré, & il est aussi délabré que vaste; il sert cependant encore d'habitation à un gouverneur, vieux & boiteux, & à une femme jeune & charmante, qui est son épouse; elle m'a paru peu contente

de cette demeure élevée, & fort aise d'avoir avec nous quelques moments d'entretien, puisqu'elle nous a fait prier d'entrer chez elle. Elle joint beaucoup d'esprit à une très-jolie figure : & c'est ce que j'ai vu de plus curieux dans le château. Il faut avouer cependant, qu'on découvre de là le cours de l'Ebre, répandant les fleurs & la fertilité dans les campagnes, & le paysage le plus animé ; on y trouve aussi quelques précieux restes de l'antiquité, comme l'inscription suivante au Dieu *Pan*, ancien patron de Tortose.

PANI. DEO. TVTELAE
OB. LEGATIONES. IN
CONCILIO. P. H. C.
APVT. ANICIENVM
AVG. PROSPERE
GESTAS
M. . . . .

C'est un remerciement fait au dieu *Pan*, par la colonie de Tortose, pour avoir obtenu ce qu'ils firent demander par leurs députés, dans l'assemblée de la province citérieure de l'Espagne. *Anicienum Augustum* étoit une ville des Gaules, aujourd'hui nommée le Puy ; mais comme il n'est pas à présumer que l'assemblée dont il s'agit, se fût tenue si loin de l'Espagne & de Tortose, les savants supposent qu'il y avoit, sans doute, alors en Espagne une ville qui

portoit le même nom, & je ne m'y oppose pas.

Ceux qui aiment les ruines, en trouveront beaucoup dans l'esplanade de ce château ; ils y verront aussi plusieurs souterreins profonds, semblables aux *Masmoras* de Grenade ; que l'on croit être des prisons, en forme d'entonnoir, imaginées par les Maures ; mais qui, avec plus de raison, me paroissent plus anciens, & avoir été des greniers publics, tels que ceux que l'on voit encore à *Burjasol*, & dont je parlerai à l'article de Valence.

Il existe dans Tortose plusieurs inscriptions romaines ; on en voit deux incrustées dans le mur de la cathédrale, & quelques-unes placées sans ordre, renversées & mêlées à des inscriptions gothiques, qui forment le coin de la maison d'un joueur de guitare : *Finestres* les rapporte (*).

On ne sauroit trop louer les beaux environs de Tortose, sa campagne est fertile en grains & en fruits; on y trouve de superbes carrieres de marbre, de jaspe & d'albâtre. L'Ebre y est abondant en poisson, & couvert d'une foule de petits bâtiments, qui donnent à la ville un air de commerce & de population qui sert à l'embellir.

On sort de Tortose par un long pont de bois fort admiré dans le pays, mais qui n'est pas une des merveilles de ce monde ; la route est

---

(*) *Sylloge inscriptionum Romanarum, quæ in principatu Catalauniæ, vel existunt, vel aliquando exstiterunt* à D. D. Josepho Fineſtres. M. DCC. LXII.

une des plus agréables que j'aie faite en Espagne : par-tout la verdure la plus riante s'allie aux soins utiles de la culture ; on arrive bientôt à *la Venta de los Fraines*, riche domaine qui appartient à des Peres de la Merci, & où le voyageur trouve, à peu de frais, un assez bon gîte.

A deux lieues de cette Venta est *Uldecona*, petit bourg, dont les maisons de la rue principale, qui est fort longue, & qui sert à la grande route, sont soutenues par une colonnade, ou, à parler plus proprement, sur des piliers de granit. Quelques-unes de ces maisons & l'Eglise, portent une empreinte gothique, respectable ; les fenêtres de forme ogive, les colonnes effilées qui les divisent donnent à ce dernier village de la Catalogne, un air de vétusté que l'on retrouve toujours avec plaisir. Il faut savoir que dans cette province, la distance d'un lieu à un autre, n'est point connue sous le nom de milles, ni de lieues ; on y compte le trajet par le temps que l'on met à le faire : nous avons tant d'heures de chemin, pour arriver à la dînée, & tant pour la couchée ; maniere de compter, qui me paroît plus naturelle que celle de nos lieues, qui sont si dissemblables, d'une province à l'autre.

A quelques heures de *Uldecona*, on trouve *Benicarlos*, premiere ville du royaume de Valence, & fameuse par ses vins. Après avoir traversé un autre bourg, assez grand, le chemin passe tout auprès de la mer, & l'on est environné de montagnes assez élevées, couvertes de pins, de carroubiers, & d'autres

arbuſtes : tout y eſt verd & riant ; on y rencontre de nombreux troupeaux. La mer étoit majeſtueuſe & tranquille ; mais les vents qui l'agitent quelquefois, doivent faire ſur les terres voiſines un ravage conſidérable. J'ai obſervé que les arbres de cette plage ont toutes leurs branches projetées du côté des montagnes, & ne préſentent à la mer que leur tronc nu : ce qui produit un effet ſingulier; ils ont été, ſans doute, jeunes encore, forcés à cette direction par les vents de mer. Lorſqu'on eſt au pied de cette côte montueuſe, on ſuit, ſur un chemin très-uni, les bords de la Méditerranée ; les campagnes deviennent plus fertiles ; on rencontre ſur la route *Villareat Noules*, & aux environs pluſieurs autres villages entourés de remparts, & qui furent autrefois de petites places fortes ; elles furent punies d'avoir embraſſé le parti du compétiteur de Philippe V, à la couronne d'Eſpagne. Le général de *Las Torres*, les pilla, les brûla, & paſſa les habitants au fil de l'épée, n'épargnant que les femmes & les enfants ; ces pertes que la politique ordonne & opere en un clin d'œil, ont beſoin de pluſieurs ſiecles de travail & d'agriculture, pour être réparées ; mais le plus fort ne raiſonne point, les arguments & l'oppreſſion ont toujours été le partage du foible. J'en ai ſous les yeux un exemple frappant, dans les reſtes de la fidele Sagonte, dont je vais décrire le château, le cirque & le théatre.

De Morviedre.

CETTE ville eſt la fameuſe *Sagonte* que détruiſit Annibal : on ſait qu'elle fut la victime de ſa fidélité, dans l'alliance qu'elle avoit contractée avec les Romains. Elle avoit acquis des richeſſes immenſes, ſelon Tite-Live (*), autant par le commerce de terre & de mer, que par des loix juſtes & une bonne police ; mais le vainqueur n'en profita point. Les habitants, après lui avoir réſiſté pendant l'eſpace de huit mois, après s'être nourris de la chair & du ſang de leurs enfants, ne voyant point arriver le ſecours qu'ils attendoient de leurs alliés, tournerent leur rage contre eux-mêmes ; ils éleverent un immenſe bûcher, & après y avoir mis le feu, ils s'y précipiterent avec leurs femmes, leurs eſclaves, & leurs tréſors ; de ſorte qu'Annibal, au lieu d'une conquête brillante, ne trouva & ne prit que des monceaux de cendres. Les Romains, vers la huitieme année de la guerre punique, rebâtirent Sagonte ; mais elle ne put jamais être rendue à ſa premiere ſplendeur.

On rencontre à chaque pas, dans la ville de *Morviedre*, des traces de ſon antiquité ; les murailles des maiſons, les portes de la ville,

(*) *In tantas brevi creverant opes, ſeu maritimis, ſeu terreſtribus fructibus, ſeu multitudinis incremento, ſeu ſanctitate diſciplinæ, quâ fidem ſocialem uſque ad perniciem ſuam coluerunt.* TIT. LIV.

celles des églises & des auberges, sont couvertes d'inscriptions romaines ; ce qui a fait dire, avec beaucoup de raison, au poëte Argensola :

Con marmoles de nobles inscripciones,
Theatro un tiempo y aras en Sagunthо,
Fabrican hoy tabernas y mesones. (*)

Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans Morviedre, est le château & le théatre ; on apperçoit dans le premier des monceaux de ruines, qui appartiennent à des monuments de plusieurs siecles, ces ruines ont plus d'un quart de lieue d'étendue. Les Maures, à ce qu'il paroît, construisirent la plupart des tours & des édifices, dont on voit encore les restes, en se servant des matériaux que leur laisserent les Romains ; & il n'existe d'eux que quelques arcades, presque entieres, qui sont vers le midi du château.

Il est situé sur le haut d'une montagne, dont il couvre presque toute la cime ; son plan est irrégulier, il est divisé en cinq places ou enceintes ; dans celle du milieu, qu'on nomme de l'Hermite, il existe encore une magnifique citerne, sa longueur est de deux cents pieds, sa largeur de vingt, & sa profondeur, quoique le temps l'ait à moitié remplie de décombres, est encore de dix-huit pieds. Vingt & un piliers avec leurs arcades, soutenoient la

(*) Avec les marbres couverts de nobles inscriptions, qui jadis servirent dans Sagonte à décorer un théatre & des autels, on construit aujourd'hui de viles tavernes.

voûte qui servoit à la couvrir ; ils sont construits d'un ciment que le temps a rendu plus dur que la pierre.

A peu de distance de cette citerne, vers la porte principale du château, qui correspond au théatre, on monte trois degrés, qui paroissent avoir servi d'entrée à quelque temple, dont le plan se reconnoît encore aujourd'hui. Il étoit formé & soutenu par des colonnes énormes, comme le prouvent quelques-unes de leurs bases, qui subsistent encore ; la distance d'une colonne à l'autre, étoit d'environ huit pieds.

Cette enceinte est environnée de murailles & de tours, de construction Maure, qui forment la place, nommée de *Saluquian.* Elle renferme plusieurs inscriptions, ainsi que le reste de ce château : il y est fait mention des Emile; des Fabius, des Acilius, de la famille Calpurnia, & de plusieurs autres personnages illustres de l'ancienne Rome. Je donnerai toutes ces inscriptions & celles que l'on trouve encore dans les rues & les places de Morviedre, dont quelques-unes sont en caracteres inconnus, à la fin de ce chapitre.

Le théatre est situé au pied de la montagne, sur laquelle est construit le château ; il n'offre aujourd'hui que des traces confuses, & des formes si dégradées qu'on suppose, plutôt qu'on ne voit, ce qu'il a dû être. Il y a peu d'années que le gouvernement a eu le bon esprit de défendre aux habitants de Morviedre, & de la campagne, de se servir pour bâtir leurs maisons, des pierres de ce monument : si la même

défenſe eût été faite, & rigoureuſement obſervée, il y a un ſiecle & demi, ce fameux théatre ſeroit encore preſque tout entier ; car il a beaucoup plus à ſe plaindre des hommes que du temps.

Dom Emmanuel *Marti*, (*) doyen d'Alicante, un des hommes les plus ſavants de l'Eſpagne, ayant fait une deſcription très-exacte du théatre de Sagonte, dans une lettre qu'il écrivit à ce ſujet au nonce du pape dans Madrid, *Antonio Felix Zondadari*, je me contenterai de faire une courte analyſe de ſa lettre, en ajoutant ſeulement les réflexions que m'ont inſpiré les reſtes de ce monument.

Le théatre de Sagonte, quoique placé dans une vallée, eſt cependant ſur une aſſiette aſſez élevée, pour qu'on puiſſe jouir de la vue de la mer, & d'une partie des campagnes voiſines ; ſa ſituation eſt auſſi agréable que ſaine, ſes environs ſont agreſtes, & arroſés par une petite riviere. Une montagne qui le domine, & pour ainſi dire l'environne, le met à l'abri des vents du couchant & du midi, & ne permet l'entrée qu'à ceux du levant & du nord, qui ſont, en général, les plus ſalubres ; ce théatre eſt, en un mot, dans la ſituation preſcrite par Vitruve quant à la ſanté ; il eſt auſſi conſtruit de maniere à être très-ſonore,

(*) On a de lui douze livres de lettres latines, imprimées, dit-on, dans Madrid, réimprimées à Amſterdam en 1738 ; un traité des paſſions, qui n'eſt pas achevé, des remarques ſur Pline le naturaliſte, qui ſont manuſcrites, &c. &c.

un homme placé dans la concavité de la montagne, se fait aisément entendre de ceux qui sont à l'extrêmité opposée, & même il semble que le son, au lieu de se perdre, se renforce : c'est ce que j'ai éprouvé moi-même : un de mes amis ayant récité, placé sur la scene, quelques vers de l'Amphitrion de Plaute, je les entendis très-bien, du lieu de la salle le plus élevé. On pourroit dire que ces rochers ont une voix, & une voix cinq fois plus forte que la voix humaine : tant les creux ménagés dans la montagne ajoutent de la force, de la clarté & de l'énergie à la voix naturelle.

Le demi-cercle que les gens appelloient le *Perimetre*, a environ quatre cents vingt-cinq pieds de tour; sa hauteur, depuis l'orchestre, jusqu'aux places les plus élevées, est de cent pieds, & jusqu'au bout du mur qui sert d'adossement à ces places, de cent dix; le diametre de l'orchestre, du centre duquel se doivent prendre toutes les mesures, est de soixante & douze pieds. Le mot *orchestre* signifioit chez les Grecs, une place destinée aux danses & aux pantomimes : chez les Romains, il eut un sens & un usage différents, au moins depuis que Atilius Seranus, & L. Scribonius Libo, furent Ediles Curules; ils suivirent l'avis de Scipion l'Africain, & ils destinerent l'orchestre à servir de place aux sénateurs.

Il y avoit d'abord dans cette orchestre une place de distinction, espece de trône où se mettoit le prince, & pendant son absence, le préteur; on en voit encore la base; les sénateurs ne prenoient place qu'après les vestales,

les pontifes & les ambassadeurs : afin que les derniers rangs ne fussent point privés de la vue du spectacle, le pavé s'élevoit par degrés, & d'une maniere insensible, depuis le siege du préteur, jusqu'aux derniers bancs, où se plaçoient les chevaliers. Ce pavé ou ce sol étoit creusé tout autour, par maniere de bandes, pour faciliter l'entrée & la sortie ; il y avoit, selon les loix *Roscia & Julia*, faites pour la police des théatres, quatorze bancs destinés aux chevaliers; vers le septieme, étoient deux entrées ou cavités, appellées *Vomitories*, & ce septieme gradin étoit un peu plus large que les autres, afin que les spectateurs pussent se rendre à leur place, avec plus de facilité. La dureté du rocher sur lequel ce théatre est construit, fut cause, sans doute, qu'on ne put donner que deux entrées aux places des chevaliers ; mais on y suppléa, en formant de chaque côté de leurs gradins, une espece d'escalier qui part du centre du parterre.

Sur le dernier des bancs destinés à l'ordre équestre, on distingue encore la *précinction*, que les Grecs appelloient *Diazona*, ou ceinture ; c'est une espece de bande, plus large & plus longue que celle qui bordoit les autres gradins ; elle servoit à distinguer au premier coup d'œil, les différents ordres de l'état, patriciens, chevaliers & plébéiens. Elle interdisoit aussi entr'eux toute communication ; les bancs ou sieges les plus éloignés de l'orchestre, & les plus élevés, au nombre de douze, s'appelloient *Summa Cavea ;* ils étoient destinés pour le peuple : il

avoit diverſes portes pour s'y rendre, ſoit par des voûtes intérieures taillées exprès dans le roc, & qui exiſtent encore ; ſoit par un portique élevé au fond du théatre, (*) & qui ſervoit à deux fins : l'une, à ce que le peuple eût un lieu de retraite, ſi une pluie ſoudaine ou le mauvais temps, venoient à interrompre le ſpectacle ; l'autre pour garantir les gradins de la chûte des eaux & des immondices. Ce portique avoit ſeize portes, elles entretenoient un courant d'air qui rafraîchiſſoit le théatre, & empêchoit l'air intérieur de ſe corrompre : ſept eſcaliers alloient aboutir à ces diverſes portes.

Ce portique avoit de chaque côté un eſpace de vingt-huit pieds, qui étoit rempli de quatre gradins ; on peut ſuppoſer, avec aſſez de raiſon, qu'ils étoient deſtinés aux licteurs, aux crieurs publics, & aux autres officiers du magiſtrat, afin qu'ils fuſſent toujours prêts à recevoir ſes ordres, & à prévenir ou à terminer les querelles du peuple : uſage qui eut lieu dans Athenes, comme nous le prouve le commentateur de l'Irene d'Ariſtophane ; & ce qui me paroît donner plus de poids à cette ſuppoſition, c'eſt que de ces places, & par des eſcaliers détournés & ſecrets, on ſe rendoit à des priſons, dont il exiſte encore une, où ſont des anneaux & des chaînes de fer, qui ſervoient à s'aſſurer des coupables.

(*) Par le mot de théatre, on entend toujours ici l'enſemble de la ſalle, & ce que nous nommons le théatre aujourd'hui, ſera nommé le lieu de la ſcene.

Au deſſus du portique, étoient encore plu-ſieurs gradins ; il eſt difficile de dire à quelle eſpece de gens ils étoient deſtinés ; mais s'il eſt permis de conjecturer, je croirois que c'étoit delà que les eſclaves, les bouquetieres, & les hommes & femmes de mauvaiſe vie, regardoient le ſpectacle ; car ſelon une loi d'Auguſte, il n'étoit permis à cette claſſe de femmes & d'hommes d'aſſiſter aux ſpectacles publics, que dans le lieu le plus élevé. L'eſcalier qui ſervoit à conduire à leur place cette claſſe dépravée, étoit adoſſé contre la montagne.

On voit en dehors, tout autour du mur extérieur, des modillons de forme quarrée, & éloignés de huit pieds l'un de l'autre ; on y plantoit des piquets, qui ſervoient à tendre des toiles au deſſus des théatres & amphithéatres, pour garantir les ſpectateurs des ardeurs du ſoleil.

De chaque côté du théatre il reſte des veſtiges qui atteſtent ſon ancienne magnificence ; on y voit encore diverſes arcades ; les unes à moitié ruinées, les autres aſſez entieres, qui ſervoient à ſoutenir la couverture du lieu de la ſcene ; ce plafond ou cette voûte ſont entiérement détruits, il n'en exiſte aucune trace.

En donnant à chaque place l'eſpace de quatorze pouces, ce théatre pouvoit contenir ſept mille quatre cents vingt-ſix perſonnes, ſans compter le deſſus du portique, ni les ſix cents places de ſénateurs dans l'orcheſtre : de ſorte que ſans exagération, on peut dire qu'il contenoit environ neuf mille ſpectateurs.

Il ne reſte de l'avant-ſcene que ſa baſe, éloignée

éloignée de l'orcheſtre de neuf pieds ; elle étoit un peu plus baſſe que la ſcene, comme on le voit encore par la petite muraille qui les ſéparoit, & qui eſt aujourd'hui la ſeule choſe exiſtante du lieu de la ſcene, qui étoit à vingt & un pieds environ de l'orcheſtre.

En face du centre de l'orcheſtre, on voit le plan d'un petit demi-cercle, d'où s'élevoit un mur arqué, en forme de coquille, & qu'on nommoit *Valvæ regiæ*, à cauſe de leur magnificence, & des ornements qui ſervoient à les décorer. Les Grecs, ſelon Pollux, nommerent cette petite enceinte *Baſileion*, qui ſignifie habitation royale ; cette eſpece d'arc étoit placé entre deux portes de même forme, mais plus petites, qu'on nommoit *Hoſpitalia*, parce qu'elles étoient deſtinées aux hôtes ou étrangers, qui venoient de loin au ſpectacle. Il reſte quelques veſtiges de celle qui étoit à gauche. Sur les frontons de ces deux portes, on plaçoit diverſes peintures, qui avoient trait à la repréſentation : elles varioient ainſi que les décorations de la ſcene ; pour la comédie, c'étoient des places publiques, des rues & des maiſons ; pour la tragédie, des portiques, des colonnades, & les ſtatues des héros ; pour la ſatyre ou la *farce*, des Faunes, des grottes, des jardins & d'autres objets agreſtes.

Les diverſes décorations ſe manioient & ſe mouvoient rapidement & avec beaucoup de facilité, ſelon que l'exigeoit le ſujet de la piece ; on voit encore pluſieurs murs à demi-ruinés, qui ſervoient à ſoutenir des poulies & des contre-poids pour élever les machines. Le

Bronteion étoit un lieu placé derriere la fcene ; où avec des peaux de bouc, remplies de petits cailloux, & qu'on agitoit en l'air, on imitoit le bruit de la foudre. Il faut ajouter à ces diverfes falles, celles qu'on appelloit *Choragia*, qui devoient être fpacieufes, foit pour y difpofer les chœurs, foit pour y conferver les mafques, les habits & les divers inftruments propres à la fcene.

Afin que ce théatre, bâti fur le penchant d'une montagne, ne fût pas détruit & ruiné par les eaux; on avoit eu foin de conftruire deux murailles, au pied defquelles étoit un canal qui les retenoit & les conduifoit dans les précipices de la montagne ; & les eaux des pluies qui tomboient dans le théatre, alloient toutes fe rendre au centre de l'orcheftre, & delà fous l'avant-fcene, où il y avoit pour les recevoir, une cîterne qui exifte encore.

On ignore le temps où ce théatre fut bâti, & le nom des magiftrats qui le firent élever; mais il n'en eft pas moins une preuve du génie vafte de ce peuple, qui en travaillant pour lui-même, s'eft toujours occupé de la poftérité; qui fut allier dans tous fes ouvrages la beauté des formes à l'étendue, la folidité à l'élégance, & qui fut toujours grand, même dans fes plaifirs : tandis que dans ces fiecles égoïftes, les ouvrages publics reffemblent à ces échafaudages légers & brillants, dont eft parée la tête de nos femmes, & qui ne doivent durer qu'une faifon.

On voit auffi dans Morviedre les reftes d'un cirque, il avoit environ cinq cents pas de

longueur; ſa largeur étoit de cent. Les belles murailles qui l'environnoient, ſont conſervées, & même preſque entieres dans quelques endroits, à en juger par une porte qui eſt à moitié enfouie dans la terre, & dont l'architecture eſt de la plus grande nobleſſe; toute cette enceinte devoit être magnifique.

La place qu'occupe aujourd'hui le couvent des Trinitaires, étoit autrefois remplie par un temple de Diane. Une partie des matériaux ſervit à la conſtruction de l'Egliſe, le reſte fut vendu pour bâtir *San Miguel de los Reyes*, près de Valence. Sur les murs extérieurs de ce couvent des Trinitaires, & dans leurs cloîtres, ſont pluſieurs pierres tombales avec les inſcriptions ſuivantes :

SERGIAE M. F
PEREGRINAE
THEOMNESTVS. ET LAIS
ET DIDYME LIBERTI

ANTONIAE. L. F.
SERGILLAE
VEGETVS
LIBERT.

L. ANTONIO L. F GAL
NVMIDAE PREFECT.
FABRVM TRIBVNO MILIT.
LEG. PRIMAE ITALICAE
L. RVBRIVS POLYBIVS AMICO

SERGIAE M. F.
PEREGRINAE
L. IVLIVS ACTIUS
ET PORCIA MELE Ɛ

ANTONIAE L. F
SERGILLAE
L. TERENTIVS FRATERNUS
ADFINI

Ces cinq inſcriptions, très-bien conſervées, ſont incruſtées dans le mur aux deux côtés de la porte de l'Egliſe des Trinitaires.

On voit celle-ci en caractères inconnus dans leur cloître, je la copie telle qu'elle est.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Les inscriptions qui suivent sont dans le château.

C LICINIO
Q. F. GAL
CAMPANO
AEDILI II VIRO
FLAMINI
EX D D

AVLO AEMILIO
PAVLI F. PAL
REGILO XV VI
SACRIS FACIENDI
PREFECTO VRB.
IURI DICUND
QUESTORI
TI. CAESARIS AV.
PATRONO
Q. FABIO CN. F.
GAL GEMINO
PONTIF SALIO
D D

DIS MAN
GEMIN. MYRINES
ANN XXX
L. BAEB PARDUS
OMNI BONO
DE SE MERITÆ
FECIT

M CALPVRNIO M. F.
GAL LVPERCO
AED II. VIR. PONTIFIcI.
MANLIA CN. F

P. BAEBIO L. F.
GAL MAXIMO.
IVLIANO AED. FLAM
POPILIA AVITA.
EX TESTAMENTO
C. POPILII CVPITI
PATRIS
M. ACILIO M. F C
... FO PROCVRA.
CAESARVM CON
VENTVS TARRACHON

Les trois ſuivantes, dont la derniere eſt dans les mêmes caracteres que celle que l'on voit dans les cloîtres des Trinitaires, ſe trouvent près de l'égliſe majeure.

C. VOCONIO C. F
GAL. PLACIDO AED
II. VIRO II. FLAMINI. II.
QVESTORI
SALIORUM MAGISTRO

POPILIAE L. F.
RECTINAE AN XVII
C LICINIVS C. F.
GAL. MARINUS
VOCONIVS ROMANVS
VXORI.

ΝΕϘϟΥΡΨΝ
ΙΛ4ΡΨΝΧϟ

Le mur qui touche la porte de la ville eſt couvert de fragments d'inſcriptions : on y lit entieres celles qui ſuivent.

D. M.
BAEBIAENICE
FELIX VXO
DULCISSIM

FABIA Q. L. HIRVNDO
AN XXX

V F
G. GRATTIVS
HALYS SIBI ET
GRATTIAE MYRSINI
VXORI KARISSIM
AN XXXX-VII
SIBI ET SUIS

On lit au haut d'une colonne de marbre blanc, à l'entrée de la ville, à gauche.

DEO
AVRELI
ANO

La plus curieuſe de toutes ces inſcriptions, eſt celle que l'on trouve à côté de la porte de la maiſon de M. Jean Duclos.

M. ACILIVS L. F.
FONTANVS
ERIPVIT NOBEIS VNDE VICENSVMVS ANNVS
INGRESSVM IVENEM MILITIAM CVPIDE
PARCAE FALLVNTVR FONTANVM QVEA RAPVERVNT
CVM SIT PERPETVO FAMA FVTVRA VIRI.

Le pere M. Flores, dans la ſeconde partie des médailles des colonies & villes municipales de l'Eſpagne, a recueilli la plus grande partie de celles qui appartenoient à Sagonte. On conſerve dans Morviedre trois fragments de belier, machines de guerre qui ſervoient dans les ſieges : j'en ai vu un dans le château, que je ſoupçonnerois plutôt avoir été l'aiſſieu d'une énorme voiture, pour le charroi des matériaux qu'on employoit dans ce vaſte édifice : du moins en a-t-il la forme.

Morviedre ne contient guere aujourd'hui que trois ou quatre mille habitants ; ſa campagne eſt très-fertile ; on y recueille beaucoup de ſoie, du vin qui eſt eſtimé, de l'huile, du chanvre, du bled & beaucoup de carrouges, (*) & ſon terroir ſeroit beaucoup plus fertile encore, ſi la riviere de *Toro*, qui l'arroſe, n'étoit pas à ſec une grande partie de l'année.

(*) C'eſt le fruit du carroubier, arbre très-agréable & toujours verd ; ce fruit eſt dur, long de quatre ou cinq pouces, extrêmement plat : il eſt rempli d'une pulpe douçâtre ; on s'en ſert pour nourrir les chevaux dans preſque tout le royaume de Valence.



Du royaume de Valence.

Le royaume de Valence s'étend du nord au ſud ; ſa longueur eſt d'environ ſoixante-ſix lieues, ſa plus grande largeur eſt de vingt-cinq ; il eſt borné au midi & au levant par la mer Méditerranée, au couchant par la nouvelle Caſtille, & le royaume de Murcie ; au nord par la Catalogne & l'Aragon : c'eſt le pays qu'habitoient autrefois les Celtibériens, les Turdetains, les Luſons, &c. &c.

Ce royaume eſt arroſé par trente-cinq rivieres, qui coulent toutes vers le levant ; les principales ſont la *Segura*, qui prend ſa ſource en Andalouſie, dans la *Sierra de Segura*, d'où elle a tiré ſon nom ; ſon cours eſt d'environ quarante lieues, depuis ſa ſource juſqu'à ſon embouchure : car après avoir traverſé la Murcie, elle vient baigner les murs d'*Orihuela* ; elle ſe jette dans la mer près de *Guardamar*. La *Xucar*, qui prend ſa ſource dans la nouvelle Caſtille, arroſe le royaume de Valence dans toute ſa largeur, & vient ſe perdre dans la mer près de *Cullera*, qui donne ſon nom à un cap voiſin. Le *Guadalaviar*, qui en arabe ſignifie *eau claire*, appellé par les Romains *Turias*, a ſa ſource près de celle du Tage, dans l'Aragon, & ſon embouchure à une petite lieue de Valence : cette riviere n'eſt pas profonde, mais elle eſt très-poiſſonneuſe, & ſes bords ſont riants par les arbuſtes, les fleurs & la verdure qui les parent.

Le royaume de Valence eſt en raiſon de ſon étendue, un des plus peuplés de l'Eſpagne; on y compte ſept villes principales, ſoixante-quatre grands bourgs murés, & plus de mille villages; il y a quatre ports de mer, dont le plus conſidérable eſt celui d'Alicante; ſa campagne eſt extrêmement fertile, quoique entrecoupée de montagnes, qui renferment des mines de cinabre, de fer & d'alun: on y trouve auſſi de belles carrieres de marbre, de jaſpe, de plâtre, de calamine & d'argile, dont on fait diverſes ſortes de vaſes.

Pluſieurs auteurs ont écrit de la ville & du royaume de Valence; on diſtingue parmi eux Viziana, Beuter, Eſcolano & Diago. On compte dans ce petit royaume environ 800000 habitants; on y récolte annuellement près d'un million de livres peſant de ſoie, cent mille *arrobes* (*) de chanvre, cent trente-cinq mille arrobes d'huile, près de trois millions de *cantaros* (**) de vin; de ſorte que ſon commerce actif avec la France, l'Angleterre, la Hollande, & le reſte de l'Eſpagne, eſt conſidérable; on l'eſtime, année commune, à dix millions de piaſtres, qui font environ quarante millions de nos livres, ce qui me paroît un peu exagéré.

(*) *L'Arrobe* peſe vingt-cinq livres; on donne le même nom à la meſure qui ſert pour les liquides, comme le vin l'huile, &c.

(**) *Cantaro*, meſure qui contient ſeize pintes.

Des environs de Valence.

EN quittant Morviedre pour aller à *Segorbe*, on voit à droite du chemin une espece de cordeliere, qui environne une vallée touffue & remplie de villages ; les principaux sont *Almenara*, *Benecalaf*, *Faura*, *Canet* & *Beneditem.*

On passe à *Torres Torres*, petite ville que quelques écrivains prétendent avoir été l'antique *Turdeta*, capitale de la *Turdetanie*; si c'est dans ce canton que fut, en effet, cette ville, l'on peut dire que l'inimitié que ses habitants avoient jurée à ceux de *Sagonte*, & dont les Romains furent la venger, existe encore dans toute sa force, & ils seroient, je crois, dans un état de guerre continuel, s'ils n'étoient pas soumis au même prince. Leurs disputes & leur antipathie proviennent des eaux qui servent à l'arrosage, & qui fait, dit le voyageur Espagnol, si leurs anciennes querelles n'avoient pas eu le même fondement.

En avançant sur la route, on trouve un groupe de montagnes, au sein desquelles est une célebre chapelle de Notre-Dame de la *Cueva Santa* (la Sainte Grotte) : le concours du peuple à cette église est incroyable, sur-tout le 8 de septembre, jour de la fête. L'image de la Vierge est placée au fond d'une grotte profonde, dans laquelle on descend par un large escalier. Cette Vierge fait beaucoup de pro-

diges, & si, comme on le dit, son image est de plâtre, & qu'elle se soit conservée depuis deux siecles dans ce lieu humide, c'est déja là un miracle assez remarquable, puisque des figures de la même matiere y sont dissoutes en deux jours. La chapelle est desservie par des prêtres qui vivent dans une grande maison bâtie à côté de la grotte; elle sert en même temps de presbytere & d'hôtellerie.

Il y a deux lieues de cette église solitaire à *Segorbe;* parmi les historiens de l'Espagne, les uns veulent & les autres nient, que Segorbe soit l'antique *Segobrica:* Diago prétend, avec assez de fondement, que la Segorbe actuelle, étoit autrefois capitale de la Celtiberie, & que c'est la même dont il est fait mention dans les inscriptions & les médailles: telle qu'elle est aujourd'hui, c'est une petite ville qui n'a guere que cinq à six mille habitants; mais d'un séjour très-agréable. Elle est environnée de jardins bien cultivés & arrosés, son climat est fort doux, & sa campagne abonde en fruits de toute espece.

Les Jésuites avoient un college dans *Segorbe;* leur maison sert aujourd'hui de séminaire épiscopal; on voit à droite du maître-autel le tombeau du fondateur de ce college; il s'appelloit *Pierre Miralles*, né à Bexis, il en sortit fort jeune, & après avoir servi son roi avec beaucoup de gloire & de succès, en Europe & dans les Indes, il revint très-riche dans sa patrie, avec l'intention d'employer cent soixante & dix mille piastres, c'est-à-dire, six cents & quelque mille livres à fonder un

collège, une maison de pauvres orphelins, & un couvent d'Augustins réformés : il avoit résolu d'abord de faire ces fondations dans Bexis; mais l'on ne sait pourquoi ses compatriotes s'y opposerent. Sur l'urne qui renferme ses cendres, on voit sa statue en stuc, grande comme nature, à genoux, & tout autour, dans six bas-reliefs, sont représentés les traits principaux de sa vie; cet ouvrage est bien exécuté.

Ce qu'il y a de plus curieux dans Segorbe, est, sans doute, la fontaine : à sa source même qui n'est qu'à un quart de lieue de la ville, elle fournit assez d'eau pour faire tourner deux meules de moulin, & arroser toute la campagne voisine. L'eau en est saine, limpide, claire & de bon goût; elle n'engendre ni reptiles, ni moucherons; quoique stagnante, elle ne se corrompt point; mais sa propriété la plus singuliere, est de pétrifier les racines, & les branches des arbustes qui croissent sur ses bords, & même les canaux par où elle passe. Il faut observer que plus elle est rapide, & pour ainsi dire bondissante, plus elle dépose de ce limon pierreux, qui lorsqu'il est durci, peut se comparer à la pierre ponce : les habitants de Segorbe ne sont pas cependant plus sujets que le reste du monde à la maladie de la pierre.

A deux lieues de *Segorbe*, est *Xerica*, située sur les bords de la *Palencia*, au pied d'une montagne, sur laquelle on voit les restes d'un château, qui devoit être très-fort autrefois : les principales récoltes de la campagne qui l'avoisinent, sont le vin, le bled & le maïs;

ſon territoire abonde auſſi en excellents pâturages & en beſtiaux : elle a occaſioné des diſputes parmi les antiquaires ; les uns prétendent qu'elle s'appelloit *Ociſerda* ou *Etobeſa ;* les autres *Laxata*, depuis *Laxeta*, qui devint enfin *Xerica.*

On trouve dans cette ville, & dans *Vivel*, qui n'en eſt qu'à demi-lieue, des fragments de quelques inſcriptions Romaines ; mais elles me paroiſſent moins dignes d'être rapportées, & de plaire même aux amateurs zélés de l'antiquité, qu'une inſcription moderne & modeſte, qu'on lit ſur un pont de Palencia, entre Segorbe & Xerica :

JOANNES A MVÑATONES
EPS. SEGOBRICENSIS VIATO
RVM PERICVLIS PROS
PICIENS HVNC PONTEM
A FVNDAMENTIS EREXIT
ANNO 1570.

Le chemin de *Xerica* à *Vivel*, eſt bordé de jardins ombragés & charmants ; ce bourg eſt ſitué ſur la *Palencia :* on prétend que c'étoit autrefois une ville de Celtiberie, nommée *Bel-Sinum*, & depuis *Vivarium*, dont on a fait Vivel, qui contient à peine aujourd'hui trois cents habitants, tous occupés de la culture de

de leurs terres, qui font arrosées & fertiles. *Escolano* & *Diago* rapportent plusieurs inscriptions trouvées dans ce bourg : par quelques-unes il est à supposer, que diverses branches de la famille Porcia s'établirent dans cette partie de l'Espagne, & qu'elles y vinrent avec M. Portius Caton. Il est fait mention dans quelques autres, d'Agricola, de Domitien, d'Emile, & de la famille Cornelia, &c. &c.

A deux lieues de *Vivel* est *Bexis*, gros bourg situé sur un petit côteau, & environné de hautes montagnes : sa campagne est arrosée par une riviere qui s'appelle *Toro*, du nom du village où elle prend sa source ; c'est la même qui se jette dans la mer auprès de Morviedre ; elle fournit pendant l'espace de deux ou trois lieues des truites excellentes. Plusieurs antiquaires placent à *Bexis* une ville ancienne nommée *Bergis*. Le bourg d'aujourd'hui est le chef-lieu de plusieurs petits villages & hameaux qui appartiennent à l'ordre de Calatrava.

En quittant *Bexis*, on descend dans une vallée profonde, & la route est délicieuse ; elle se fait au sein de montagnes couvertes de plantes aromates, de pins & de verdure : la vigne y est cultivée dans les endroits bien exposés. Le *Canalen* roule ses eaux dans ce séjour charmant ; on grimpe ensuite au sommet des montagnes dont on étoit environné ; la plus élevée de ce canton se nomme la *Vellida* : on découvre de sa cime un pays immense, une vaste étendue de mer, la ville de Valence & les plaines qui l'environnent ; on arrive bientôt à *Canales*, petit village qui

sert de dépôt à la glace si nécessaire aux Valenciens.

En sortant de *Canales*, on descend environ l'espace d'une lieue, & dans un abyme profond on apperçoit *Andilla;* ce bourg mérite d'être renommé par les belles peintures que renferme son église : l'autel principal est orné de dix colonnes Corinthiennes, travaillées dans de justes proportions, & dans l'entre-deux desquelles sont placés divers bas-reliefs, qui représentent les mysteres relatifs à l'incarnation de Jesus-Christ; le couronnement est composé de plusieurs anges, qui tiennent les divers instruments de sa mort : cet autel est renfermé par de grandes portes, qui sont ce qu'il y a de plus admirable à voir dans cette église. *Ribalta* les peignit dans son meilleur temps, elles représentent plusieurs traits de l'histoire sainte; ce sont les tableaux les plus vrais & les plus frappants que l'on puisse voir, pour la correction, le coloris & la composition.

On doit louer les habitants d'*Andilla* d'avoir su conserver ces précieux monuments, de n'avoir pas imité plusieurs autres villages, qui, pour décorer leurs églises à la moderne, ont détruit des chefs-d'œuvre de l'art : ils ont, il est vrai, depuis peu, dépensé un argent inutile à élever une haute tour à côté de leur église, dans la situation où se trouve leur village environné, comme il l'est de toute part, de montagnes très-élevées, ils auroient fait leur tour quatre fois plus haute, qu'elle n'auroit pas été plus apperçue ni plus propre à la découverte; d'ailleurs le luxe d'une tour est blâmable

dans deux cents habitants, isolés au fond d'un abyme, & il n'y a pas de doute que leur argent pouvoit être mieux employé.

Après deux lieues de chemin, faites presque toujours en montant, on arrive à *Alcublas*, & après quatre lieues de plaine, on entre dans *Liria*. Cette ville jouoit un beau rôle dans l'antiquité ; tous les historiens conviennent que c'est l'ancienne *Edeta*, bâtie par les premiers habitants de l'Espagne. On découvrit en 1759, auprès de la fontaine de la ville, une pierre avec quelques caracteres Romains. D. *Joseph Rios*, curé de *Cullera*, les expliqua de la maniere suivante, dans une dissertation pleine d'érudition.

Templum Nympharum Q. Sertorius Euporistus Sertorianus & sertoria festa à solo, ita uti sculptum est, in honorem edetanorum & patronorum suorum, & plus bas :

Suâ pecuniâ fecerunt.

Liria est située entre deux petites montagnes, elle renferme environ seize cents habitants, qui sont tous adonnés à l'agriculture ; la façade de leur paroisse est d'un très-bon genre d'architecture : *Martin de Olindo* en fut l'architecte.

A deux lieues de *Liria*, est la Chartreuse de *Portaceli*, située sur une hauteur : l'eau dont le monastere a besoin, lui est fournie par un aqueduc magnifiquement construit ; l'église est bâtie sur le plan commun à toutes les églises de Chartreux ; on y voit plusieurs tableaux de *Ribalta*, & de quelques-uns de ses éleves, de Louis Pasqual, religieux de la

F 2

Chartreuſe de *Scala Dei* en Catalogne, dont *Palomino* fait mention dans ſon ſecond volume, de *Orrente* & de Louis *Planes.*

Dans la ſacriſtie, les tableaux les plus remarquables ſont un ſaint *Jean-Baptiſte* enfant, l'Homme-Dieu à la colonne, & une Nativité; ils ſont de *Cano*, qui fugitif de Madrid pour avoir tué ſa femme, vint ſe cacher dans cette Chartreuſe. Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres ouvrages de mérite qui ſont de *Ribalta* & de *Eſpinoſa.*

Ce monaſtere fut fondé par le troiſieme évêque de Valence, nommé *André de Albalat;* il ne pouvoit pas choiſir une meilleure ſituation, le lieu eſt tranquille, pittoreſque, ſolitaire, fait pour l'amour ou la dévotion.

C'eſt aux environs de cette Chartreuſe, & en quittant la forêt de pins dont elle eſt environnée du côté de *Liria*, qu'on voit une grange nommée la *Torre :* c'eſt-là que croît & ſe fait ce vin précieux auquel on a donné le nom de *Vino Rancio*; on le regarde comme un des meilleurs & des plus fameux de l'Eſpagne.

Il y a quatre lieues de cette Chartreuſe à Valence; la route eſt peuplée de villages & de hameaux, à peu de diſtance les uns des autres : on arrive à *Moncada*, bourg aſſez grand & bien ſitué où finiſſent les eaux qui ſervent à arroſer la campagne de Valence, & le terrein commence alors à être moins ſec & plus égal; les environs de *Moncada* ſont bien cultivés, remplis de vignes, d'oliviers, & de carroubiers, il n'y a qu'une lieue de ce bourg à Valence.

DE VALENCE.

VALENCE eſt la ville d'Eſpagne ſur laquelle on a le plus écrit ; *Eſcolano*, *Viciana*, *Beuter*, *Eſclapes*, *Diago*, &c. tous originaires du royaume de Valence, ſe ſont efforcés à l'envi de nous laiſſer des annales & des hiſtoires de cette ville, & je ne m'en étonne point ; Valence fut long-temps la ville de la monarchie où l'on imprima le plus.

On ignore le nom qu'elle portoit dans l'antiquité ; mais l'on prétend que *Scipion* s'en empara & la fortifia, que *Pompée* la détruiſit, & que *Sertorius* la rebâtit. Elle fut enlevée aux Romains par les Goths, & à ceux-ci par les Maures, qui en deux fois la poſſéderent deux cents trente-neuf ans ; car elle leur fut priſe en 1094, par le fameux Cid-Rui-Diaz de Vivar, & cette ville porta pendant quatre ans le nom de Valence du Cid. Les Maures la reprirent ; mais elle fut conquiſe de nouveau, & pour toujours, en 1238, par le roi Don Jayme, & embellie, auſſi-bien qu'augmentée, par le roi Don Pédro IV d'Aragon. Elle a près de demi-lieue de circuit, & ſes murs ſont plutôt conſtruits pour l'orner que pour la défendre.

L'hiſtorien *Mariana* dit, que la gaieté entre à Valence par les portes & les fenêtres ; je n'ai rien trouvé de moins vrai, à pluſieurs égards, que la deſcription qu'il fait de cette

ville, & qu'ont copiée la plupart des géographes modernes.

« Valence, dit-il, eſt ſituée dans cette partie
» de l'Eſpagne, qui ſe nommoit Tarraconoiſe;
» elle eſt bâtie dans une plaine vaſte, fertile
» & abondante en tout ce qui eſt néceſſaire au
» ſoutien & à l'agrément de la vie. (Le bled
» lui vient cependant de l'étranger) elle eſt
» riche d'armes & de ſoldats; elle poſſede
» tous les genres de marchandiſes : il y a peu
» de climats auſſi doux, auſſi tempérés que
» le ſien; elle n'éprouve ni de grandes cha-
» leurs en été, parce que les vents de mer
» la rafraîchiſſent, ni de grands froids en
» hiver : ſes édifices ſont grands & magnifi-
» ques, ſes habitants généreux & pleins de
» bravoure, de ſorte qu'on a coutume de dire
» que cette ville fait bientôt oublier aux étran-
» gers le lieu de leur naiſſance & leur patrie;
» les jardins y ſont nombreux, & très-frais
» par l'ombrage qu'y répandent les arbres à
» fruits, dont les branches taillées & unies,
» repréſentent toute ſorte de figure d'oiſeaux &
» d'animaux; (ce qui eſt de fort mauvais goût)
» quelquefois ils ſont diſpoſés à former des
» retraites contre les ardeurs du jour, & des
» cabinets de verdure, tels on nous peint les
» Champs Elyſées & le Paradis, demeure des
» bienheureux; cette ville eſt ſi grande & ſi
» belle, par un bienfait du ciel, qu'elle peut
» le diſputer aux principales villes de l'Europe :
» ſes murs ſont baignés par le *Guadalaviar*,
» que l'on paſſe ſur de très-beaux ponts,
» &c. &c. »

Cette description où *Mariana* se montre poëte plus qu'historien, a fait dire à plusieurs géographes, parce qu'on aime à enchérir, que toutes les maisons de Valence sont des palais; & lui a fait donner le nom de *Belle*, titre qu'on a beaucoup de peine à lui accorder, lorsqu'on se promene dans des rues étroites & tortueuses, impraticables lorsqu'il a plu, parce qu'elles ne sont point pavées, où l'on rencontre à peine deux ou trois maisons de particuliers, bâties avec goût, & quelques églises qui se font distinguer; en un mot, c'est une ville bâtie par les Maures, qui par des raisons de politique, d'amour ou de religion, vivant peu entr'eux, & renfermés avec leurs femmes, ne regardoient les rues que comme des sentiers nécessaires, peu capables d'embellissement; & ne s'occupoient que de l'intérieur de leurs maisons, qui étoient vastes & fraîches, mais en général mal distribuées & peu commodes: d'ailleurs le luxe des voitures ne s'étoit pas encore introduit; mais il étoit facile aux Espagnols, depuis la conquête qu'ils en ont faite, de remédier à un défaut si essentiel aujourd'hui, & de ne pas suivre dans leurs nouvelles constructions, le mauvais plan que les Maures leur avoient tracé.

L'entrée de Valence par la porte *Del real*, donne une assez grande idée de la ville, puisqu'on y arrive par une *Alameda* magnifique, c'est le nom que l'on donne à la principale promenade dans presque toutes les villes de l'Espagne: celle-ci est ornée d'arbres de haute futaie, d'orangers, de grenadiers, & de

palmiers, & elle est terminée par quatre belles colonnes; on passe le *Guadalaviar* sur un assez beau pont, décoré par deux niches & deux figures de saints grossiérement sculptés ; & l'on se trouve sur la place , irréguliere & vaste , de saint Dominique. Le fond de cette place est rempli par la douane , édifice grand & somptueux , construit sous ce regne ; mais l'on est frappé de voir sur le faîte de ce monument la statue de Charles III (*), exécutée par Ignace Vergara, qui auroit été plus décemment érigée au milieu de la place. Jusque-là Valence s'annonce comme une ville superbe ; mais dès qu'on quitte cette esplanade, on ne trouve plus que les sentiers étroits & tortueux dont j'ai déja parlé.

La cathédrale occupe un rang distingué parmi les monuments de cette capitale : les proportions n'en sont ni belles ni régulieres ; mais c'est, sans contredit, l'église d'Espagne la plus magnifique par les dorures, les jaspes les plus précieux, & les pilastres de stuc dont on acheve de la décorer.

(*) L'une des choses qui m'ont le plus surpris en Espagne, c'est de n'avoir rencontré aucun monument public érigé à la gloire de Charles III : il est cependant un des souverains qui a le plus mérité de l'Espagne ; elle lui doit quelques grands chemins superbes, l'entreprise d'un canal, beaucoup d'édifices, & des douanes, sur-tout des manufactures dans tous les genres, l'accroissement du commerce, un cabinet d'histoire naturelle, & une bibliotheque publique, l'embellissement de Madrid, la propreté & la sûreté dont on y jouit, &c. &c. Tant de bienfaits, de la part d'un souverain, méritoient bien de la part des sujets quelques signes de reconnoissance.

La porte principale a plus d'apparence que de beauté ; l'architecte gêné par une haute tour (*), de forme octogone, fut obligé de placer sa façade dans un angle ; elle a six colonnes corinthiennes au premier corps, & quatre au second : on y admire deux statues, celle de saint Laurent & celle de saint Martin, de la main de *Rodolphe*, & un bas-relief exécuté par *Ignace Vergara*, qui, au dire des connoisseurs, est le meilleur ouvrage de la façade ; Rodolphe étoit éleve du chevalier *Bernin*, & ses ouvrages tiennent un peu de la maniere de son maître.

Le maître autel est tout d'argent : il fut fait, dit-on, en 1498 par un artiste Italien. On voit au milieu une niche, dans laquelle est placée une Vierge, haute de six pieds, tenant dans ses bras l'enfant Jesus : cette statue, riche par sa matiere, est relevée encore par plusieurs pierres précieuses. La niche est entourée de divers bas-reliefs, qui représentent les principaux traits de la vie de Jesus-Christ, & de la Vierge, sa mere : l'autel entier a trente pieds de haut, & dix-huit de large. Que l'on imagine sa valeur, en ne considérant même que la ma-

(*) Cette tour a environ cent cinquante pieds de haut, elle fut commencée en 1381, & achevée en 1418. L'architecte qui la fit exécuter, s'appelloit, dit-on, Jean Franch ; on lit sur un des angles de cette tour, une inscription en langue Limousine, qui apprend que le roi D. Pédro régnoit alors en Aragon, & que son neveu D. Jayme étoit archevêque de Valence ; parmi les cloches que supporte cette tour, on vante celle qu'on nomme le Micalet. Elle pese, dit on, 2150 livres.

tiere ; mais ce qui eſt plus eſtimable encore, ce ſont les portes qui renferment cet autel, par les célebres peintures dont elles ſont couvertes. On rapporte que Philippe IV dit en les voyant, que ſi l'autel étoit d'argent, les portes étoient d'or ; & l'on ſait que Philippe IV étoit, non ſeulement grand connoiſſeur, mais adonné auſſi par goût à la peinture, qui faiſoit un de ſes principaux amuſements.

Chaque demi-porte contient ſix traits de l'hiſtoire de Jeſus-Chriſt & de ſa mere, trois en dedans, trois en dehors ; les figures ſont grandes comme nature ; on y reconnoît la touche & la maniere de *Léonard de Vinci*, & l'on s'accordoit, en général, à croire cet ouvrage de lui ; mais l'on a trouvé dans les archives que ces peintures ont coûté trois mille ducats d'or, & que ce furent *Paul de Aregio* & *François Néapoli* qui les firent ; ils étoient, ſans doute, éleves de Léonard.

La chapelle la plus curieuſe à voir dans la cathédrale, eſt celle de ſaint Pierre ; toutes les peintures qu'on y voit, ſont de la main de *Palomino* (*), & du chanoine *Victoria*.

(*) *Antoine Palomino*, né aux environs de Cordoue, ſe livra d'abord à l'étude de la théologie & du droit ; mais ſon goût pour la peinture, & les progrès qu'il avoit faits dans le deſſin, dès qu'il s'en étoit occupé, lui firent préférer l'état de peintre à celui de théologien qu'il vouloit embraſſer. Il ſe lia d'amitié avec les plus fameux peintres de ſon temps, ſur-tout avec Luc Jordan, & il ſe rendit en peu de temps très-habile ; ſa gloire s'accrut de beaucoup, lorſqu'il publia ſon ouvrage, qui eſt très-rare aujourd'hui, ſur l'art & la théorie de la peinture, en deux volumes *in-folio*

Dans la chapelle de ſaint Louis évêque, eſt l'urne ſépulcrale de Don Martin de Ayala (*), archevêque de Valence; on y voit ſa ſtatue en bas-relief, étendue au deſſus de l'urne, qui eſt ſuppoſée renfermer ſes cendres; & au deſſous, on lit cette épitaphe écrite en lettres d'or:

Hic ſitus eſt Martinus de Ayala, archiepiſcopus Valentinus, qui licèt tres eccleſias rexerit, Guadicenſem, Segovienſem, & hanc poſtremò Valentinam, in qua deceſſit, nihil tamen ſemper tulit ægriùs quam præeſſe. Obiit nonis Auguſti MDLXVI, & plus bas eſt écrit, *in ſpe reſurrectionis morior.*

Il n'eſt pas poſſible de nombrer la quantité de reliques que renferme la ſacriſtie, & dont quelques-unes ſont enchâſſées dans des vaſes ou boîtes de forme élégante, & bien deſſinée. On remarque, ſur-tout dans ce tréſor, un oſtenſoir d'argent doré, du poids de quatre cents vingt-quatre marcs, qui a dix pieds de

---

Il y donna des preuves de ſa capacité, non ſeulement dans l'art dont il donne des préceptes, mais dans tous les autres genres d'érudition; il a raſſemblé dans cet ouvrage les vies des peintres les plus célebres, qui avoient fleuri juſqu'à lui; il mourut en 1725, âgé de 72 ans: quelques années auparavant, il étoit entré dans les ordres ſacrés.

(*) Martin de Ayala s'eſt rendu célebre par pluſieurs ouvrages; les principaux ſont: *De Divinis Traditionibus*, lib. X. *Commentaria in univerſalia Porfirii.* Et *Catecumeao o Chriſtiano inſtruido*, le Cathécumene ou le Chrétien inſtruit, &c. & pluſieurs mêlanges que fit imprimer le patriarche Ribera.

haut ; une petite ſtatue de ſaint Michel, formée toute de diamants, & une chaîne d'or du poids de ſeize marcs, qui entoure ſon piédeſtal. Je paſſe ſous ſilence une infinité d'objets très-riches, mais peu dignes de remarque.

Le college de *Corpus Chriſti*, ou du patriarche, fut fondé en 1586, par *D. Jean de Ribera*, patriarche d'Antioche, archevêque & vice-roi de Valence ; il fut achevé en 1604 : c'eſt l'édifice le plus régulier, le plus magnifique & de meilleur goût, quant à l'architecture, qui ſoit dans Valence.

La porte principale eſt ſimplement décorée de quatre colonnes de marbre d'ordre dorique ; l'égliſe eſt d'architecture corinthienne ; ce fut *Anton del Rey*, qui la fit exécuter, artiſte très-habile, & qui s'étoit inſtruit à l'école du fameux *Jean de Herrera*, architecte de l'Eſcurial. Le maître autel eſt orné de ſix colonnes d'un très-beau jaſpe verd ; on ignore ce qu'elles ont coûté, & d'où elles furent apportées.

L'objet le plus révéré de cette égliſe, eſt un crucifix qui ne ſe montre au peuple qu'avec beaucoup de cérémonies, & à peine le vendredi de chaque ſemaine ; on commence par chanter le *Miſerere*, pendant lequel on tire lentement pluſieurs rideaux de taffetas, & ce n'eſt que lorſque les ames ſont attendries par les expreſſions du pſeaume, que l'on rend viſible la figure du rédempteur ; ce qui ne laiſſe pas que d'inſpirer, pour cette image, une craintive vénération. Un des moyens de ſe rendre reſpectable, imaginé dans les temps de barbarie, fut de ſe montrer rarement & avec

beaucoup de pompe (*) ; le fondateur a fait de ce culte un article de ſes conſtitutions, « que » cette image, dit-il, ſoit regardée comme » une relique, parce qu'elle eſt d'un travail » admirable, & qu'au dire des hommes les » plus inſtruits dans les arts, on n'en voit pas » de plus parfaite dans toute la chrétienté. »

Si l'amour des beaux arts, joint à beaucoup de piété, fit donner par ce fondateur le nom de relique, à une ſtatue qu'il crut à tort un chef-d'œuvre, ſa piété toute ſeule lui fit auſſi mettre dans ſes conſtitutions un article qui a contribué de beaucoup à ruiner des chefs-d'œuvre plus inconteſtables. Il ordonna qu'à chaque meſſe, récitée ou chantée, on brûleroit de l'encens, de ſorte que c'eſt l'égliſe du monde où l'on en brûle le plus ; les murailles en ſont noircies, & pluſieurs tableaux précieux en ont

---

(*) Lorſque nous avons, dit *Fray Diego Niſeno*, fameux prédicateur Eſpagnol du 17: ſiecle, quelque image qui opere des merveilles, qui fait des miracles, pour que la dévotion qu'on lui porte ſe continue, & que le reſpect religieux qu'elle inſpire ſe conſerve, nous la couvrons de pluſieurs voiles, & loſqu'il s'agit de la montrer au peuple dévot, on les retire lentement & avec myſtère, parce que nous ſommes faits de maniere qu'il ſemble que Dieu pour être ſervi, & tenir notre dévotion en haleine, ait beſoin qu'on emploie toutes ces petites ruſes.

Quando tenemos una imagen de mucha devotion, que obra muchas maravillas, y hace muchos milagros, paraque eſſa reverenzia ſe continue, y eſſo religioſo reſpeto no ſe pierda, ſe cubre con muchos velos, y quando ſe ha de enſeñar al devoto pueblo, ſe van corriendo mui poco à poco. Porque ſomos tales que parece que neſſiceta dios deſtas induſtrias, para grangear y tener en pie nueſtras reverencias. M. Niſeno, dans ſon *Avent. Dim. I* depuis Pâque, premier point.

été détruits ; cette vapeur continuelle & le peu de jour que l'architecte avoit répandu dans ce temple, pour le rendre plus religieux, font cause qu'on y voit à peine le fameux tableau de la cene, peint par *Ribalta*, & qui seul excita *Carducho* à faire le voyage de Valence.

Au milieu de l'église est enterré le fondateur avec deux évêques, qui lui aiderent à perfectionner son ouvrage.

La sacristie est ornée avec assez de goût ; elle donne entrée dans une autre salle où l'on garde la vaisselle sacrée & les reliques. J'ai vu dans ce trésor un crucifix d'ivoire & un de bronze, dans lesquels les connoisseurs trouvent la grande maniere de *Michel-Ange* : les peintures à fresque de cette salle sont de *Jérôme Yavarri.*

Le cloître est grand & magnifique, la cour est environnée de deux corps d'architecture ; les superbes colonnes du premier corps sont sur leur base & d'ordre dorique, celles du second n'ont pas de base & sont d'ordre ïonique : toutes ces colonnes sont de marbre, ainsi que les bases & les chapiteaux, les balustrades & une fontaine qui est placée au milieu de la cour ; ce cloître fut exécuté par *Guilien del Rey*, & il suffiroit seul pour lui mériter le titre de grand architecte.

Le patriarche acheta pour cet édifice de la maison des ducs de Pastrana, huit cents cinq colonnes de marbre, grandes & petites, avec leurs bases & chapiteaux, qui ne lui coûterent que 1951 piastres (*), somme bien modique.

(*) Qui font 7316 livres de notre monnoie, c'est 9 livres 1 sou 9 deniers par colonne.

Du cloître on passe à l'escalier principal, qui est spacieux, magnifique & construit d'une belle pierre ; les murailles de cet escalier sont couvertes des portraits de plusieurs grands hommes ; on y distingue ceux d'un grand Turc, d'un Sophi, & d'un Sultan : la bibliotheque est composée, en grande partie, des livres du patriarche ; la plupart étoient déja rares de son vivant, de sorte que l'on peut dire que c'est une des bibliotheques les plus précieuses qui existent, & l'on peut ajouter la moins feuilletée. Le patriarche étoit un des hommes savants de son temps, & j'ai vu dans cette bibliotheque une bible remplie de notes marginales écrites de sa main.

La construction de ce vaste & riche édifice, ne coûta à *Don Juan de Ribera*, que cinq cents mille piastres, environ deux millions de notre monnoie, en y comprenant la vaisselle, les vases sacrés, les ornements, les tableaux & les autres richesses de la sacristie, & il placa pour les revenus annuels du college environ treize cents mille livres.

Parmi les terres dont ce college est seigneur, la plus importante est *Burjasot*, petit village à une lieue de Valence. Escolano fait dériver son nom des mots arabes *Borg*, qui signifie tour, & *Sot*, qui signifie bois, d'où est resté le mot *Soto*, qui en Castillan désigne la même chose. Au milieu donc de ce bois, qui environnoit *Burjasot*, il y avoit un chêne, qui de ses branches couvroit l'espace de terre qu'une paire de bœufs peut labourer en un jour : ses branches avoient quarante-huit pas de diametre,

il en avoit quatorze principales, dont chacune prife à part, duroit pu faire un gros arbre. On les avoit foutenues par des piliers, qui donnoient à cette enceinte l'air d'un cloître agrefte ; & cependant le tronc principal n'avoit guere que quinze pieds de tour. Efcolano a vu cet arbre, & l'a décrit ; un coup de tonnerre le renverfa en 1670, & l'on charria au college du patriarche, rien que du bois menu, plus de quarante charretées ; les gros troncs furent vendus pour bois de charpente.

Cet arbre ne peut amufer aujourd'hui que l'imagination, puifqu'il n'exifte plus ; mais *Burjafot* offre un monument plus important, & que la ville de Valence a grand foin d'entretenir : ce font des greniers publics & fouterreins que les Romains avoient conftruits, & dont il eft fait mention dans *Columelle*, dans *Pline*, *Varron* & *Suidas*, qui les appellent *Silos* ou *Siros* (*), & qui dans la langue Valencienne fe nomment encore aujourd'hui *las Sichas* ou *Siches* de *San-Roque*, de Saint-Roch.

(*) *Sed id genus horrei quod fcripfimus, nifi fit in ficca pofitione villæ, quamvis granum robuftiffimum corrumpit fitu : qui fi nullus adfit poffunt etiam defoffa frumenta fervari, ficut tranfmarinis quibufdam provinciis ubi puteorum in modum, quos appellant Siros, exhaufta humus, editos à fe fructus recipit.* Col. lib. 1. cap. 6. nº. 15.

Quidam granaria habent fub terris, fpeluncas quas vocant Seiros, ut in Cappadocia ac Thracia ; alii, ut in Hifpania citeriore puteos, ut in agro Carthaginenfi & Ofcenfi. Varron *de re ruft.* lib. 1. cap. 57.

Suidas tom. 2. pag. 734 & 744.

Plinio nat. lib. 18. cap. 30.

Quinto Curcio, lib. 7. cap. 4. nº. 24, &c.

Sur

Sur une belle terrasse de trois cents vingt-quatre pieds en quarré, sont trente-sept puits construits en forme d'entonnoirs ou de bouteilles, dans lesquels le bled se conserve pendant plusieurs années; on l'y met en réserve pour les temps de disette, & pour fournir aux pauvres laboureurs de quoi ensemencer leurs terres; à la récolte ils rendent treize mesures pour douze qu'on leur en a prêtées. Chaque puits a un n°. qui désigne la quantité de mesures qu'il renferme; les trente-sept contiennent environ soixante trois mille setiers. Il y en avoit cinq de remplis, lors de mon passage, qui enfermoient près de cinq mille setiers.

Ces souterreins que l'on voit sur l'esplanade du château de Tortose, sur la place des Martyrs, aux environs de Grenade, qui conservent le nom de *Marmoras*, que les Maures leur avoient donné, & que le peuple imagine avoir été des prisons, me paroissent, avec plus de raison, avoir été autrefois des *silos* ou greniers qui ont été détruits & abandonnés.

Il ne faut pas manquer aussi de voir dans l'ancienne église de *Burjasot*, (car on en construit une nouvelle,) l'épitaphe de Mademoiselle *Françoise l'Advenant*, la plus fameuse comédienne qu'ait eu l'Espagne : elle mourut il y a quelques années, âgée à peine de 22 ans, de l'excès de ses débauches : ce que ne dit pas l'épitaphe, qui est l'ouvrage d'un prêtre de ses amis.

*O mors, quàm amara est
memoria tua!*

*A qui jace
Francisca
l'Advenant
de edad de veinte y dos annos
y ocho dias, immortal
por su agudissimo
talento, y admi-
racion unica en
su profession, mu-
riò en onze de abril 1772,
dando especiales
muestras de fer-
vorosa contri-
cion; ruegen a Dios
por ella*

*Dum proceres,
primi,
summi lacrymantur
et imi;
post vitam fumus,
pulvis & umbra
sumus* (*).

(*) *O mort, que ta mémoire est amere!* Ci git Françoise l'Advenant, âgée de vingt-deux ans & huit jours, immortelle par son rare talent, & la merveille unique de sa profession. Elle mourut le 11 avril de 1772, après avoir donné

C'eſt *Burjaſot* qui a donné ſon nom aux figues excellentes, qu'on appelle à Marſeille *Figues Bourjaſotes*, & non Alexandre VI de Borgia, archevêque de Valence, avant que d'être pape, comme le prétend Ménage dans ſes étymologies italiennes, au mot *Fico Brogiotto* : il eſt vrai que c'eſt ce pape luxurieux qui les tranſplanta, & les fit connoître aux gourmets de l'Italie.

Le college du patriarche conſtruit, orné & achevé avec autant de régularité que de goût, n'influa point ſur la maniere de bâtir reçue à Valence, quoiqu'il y eût alors en Eſpagne d'excellents artiſtes en peinture, & pluſieurs bons architectes.

Sur la place du marché eſt un vaſte édifice conſtruit en 1482, & dans le meilleur genre gothique que l'on puiſſe voir : la façade eſt ornée de diverſes figures & moulures. Pluſieurs degrés conduiſent à la porte principale, & l'on entre dans une ſalle ſpacieuſe & très-élevée, dont le faîte eſt ſoutenu par ſix rangs de colonnes torſes, conſtruites d'une pierre bleuâtre ; elle ſert aujourd'hui de lieu d'aſſemblée ou de bourſe aux commerçants de la ville.

Dans l'égliſe de ſaint Jean, qui eſt vis-à-

---

des marques de la plus fervente contrition : que l'on prie Dieu pour elle.

Tandis que les grands, les riches, les puiſſants & le peuple la regrettent & verſent des larmes ſur ſon ſort, n'oublions point qu'après la vie nous ne ſommes plus que fumée, ombre & pouſſiere.

vis de cette bourſe, le tour de la voûte eſt peint à freſque par Palomino ; on y voit les principaux traits de la vie des deux ſaints Jean, le précurſeur & l'évangéliſte. Ils ſont rendus avec toute la vérité & la propriété hiſtorique, dont étoit capable un homme auſſi inſtruit ; on y reconnoît même par-tout le pinceau correct & fidele de ſon ami Jordans, que Palomino cherchoit à imiter.

Le palais archiépiſcopal renferme une bibliotheque publique, qui contient environ trente mille volumes : on les augmente tous les jours; le médailler, par les ſoins de la perſonne qui en eſt chargée, deviendra un des plus précieux de l'Europe, ainſi que le cabinet des antiques : on y voit le torſe d'un Hercule, celui d'un Satyre ; un Bacchus tout mutilé ; des bras, des pieds, des mains d'un très-bon genre ; deux belles figures de jeunes gens, auxquelles il ne manque que les jambes ; pluſieurs têtes d'un beau caractere ; diverſes petites idoles ; des pieces de moſaïque, des urnes, des vaſes, des lampes, & autres uſtenſiles romains.

Le fameux pavé de Bacchus en moſaïque, qui fut découvert à Morviedre, & celui de Neptune trouvé à trois cents pas de la ville du Puig, à deux lieues de Valence, ſont conſervés dans le palais de l'archevêque : ils forment le parquet ou pavé de la ſalle des antiques ; on a mis deſſous le cercle qui renferme la figure de Neptune, aſſez mal deſſinée, l'inſcription ſuivante en Eſpagnol.

En el mes de febrero de 1777, ſe deſcubrieron

los presentes pavimentos de mosaïca en un campo distante 300 passos de la villa del Puig, al nordeste con motibo de una excavacion que se mando hacer alli se hallò, el Neptuno y vestigio de otros dos idolos pero estos dos, tan perdidos que solo se pudo conocer, el ambito que occupaban, el uno apaisado como manifiesta, el que toma esta inscripcion, el como, el siguiente en cuyo lugar se hapuesto a Baccho (*).

Il y a quelques années qu'on trouva dans le Guadalaviar, aux environs de Valence, une pierre sur laquelle ces mots étoient gravés :

SODALICIVM
VERNARVM
COLENTES ISID::::

On l'a placée sur le chemin, à peu de distance du lieu où elle a été découverte : au

(*) « Dans le mois de février 1777, on découvrit ces pavés en mosaïque dans un champ éloigné d'environ trois cents pas du village du Puig vers le nord ; ce fut en faisant des excavations que l'on trouva le Neptune, & les figures de deux autres divinités ; mais celles-ci étoient si défigurées, qu'on ne put reconnoître que la place qu'elles occupoient ; l'une étoit environnée de paysages, & de la grandeur du quadre que remplit cette inscription, & l'autre de même forme que celui qu'on voit à côté, & à la place duquel on a mis le pavé de Bacchus. »

Ce pavé de Bacchus fut découvert à Morviedre en 1745, & il n'est curieux, ainsi que celui de Neptune, que par sa vetusté, car les figures & les ornements qui les environnent sont de très-mauvais goût, Bacchus est monté sur un tigre.

dessus de cette inscription, est une autre pierre antique, sur laquelle on voit au centre d'une couronne de laurier, une corne d'abondance remplie de fruits, & ces caracteres qui servent de légende :

CO. IV. IT. VALENTIA

Lorsque les deux pierres furent placées, on écrivit au dessous : *Siste, antiquitatis amator : diu socii in alveo sepulti lapides* A. D. MDCCLIV. *inventi, sequenti in hunc proximiorem locum positi, dic ubi, dic quando primùm erecti.*

Valence a quatorze paroisses, quarante-cinq couvents réguliers d'hommes ou de femmes, & dix églises, qui sont, congrégations, colleges, hopitaux ou confrairies; cette ville avoit autrefois beaucoup de portes, elle n'en a que cinq aujourd'hui, qui sont celles du *Real*, de *la Mer*, de *saint Vincent*, de *Quarte* & de *Serranos ;* on passe le Guadalaviar, qui baigne ses murailles, sur cinq ponts assez bons, & c'est toujours avec regret que l'on passe sur celui de Serranos, parce qu'on sait qu'un homme, plus dévot qu'instruit, fit jeter dans les fondements plusieurs restes précieux de l'antiquité.

Valence est divisée en quatre quartiers, qui sont ; *Campanar*, *Patraix*, *Rusafa* & *Benimaclet ;* elle contient environ cent mille habitants : après Barcelone & Madrid, c'est la ville d'Espagne la mieux policée ; elle est éclairée pendant la nuit, depuis quelques années, par de petites lanternes assez multipliées : avantage

qu'elle doit à un de ses fabricants (*), qui lui rapporta aussi d'Angleterre l'usage du *Watchman*; il se nomme ici le *Sereno*, ou l'homme du serein; son emploi, comme à Londres, est de crier les heures, d'annoncer le beau temps ou la pluie; il n'a d'autres armes, qu'une lanterne & une espece de hallebarde.

Valence fait un grand commerce de ses fruits; elle retire de ses soies beaucoup de profit; celles que produit son terroir, sont regardées comme les plus belles de l'Espagne: elle en emploie la plus grande partie dans ses manufactures, qui sont aujourd'hui considérables, & qui ont été établies & perfectionnées par quelques François fugitifs, & coupables envers leur patrie, si je puis me servir de ce terme, du crime de lese-industrie; mais jusqu'à présent ces fabriques n'ont rien imaginé; elles ne font que copier ou imiter les dessins de nos étoffes; & pour le mêlange de l'or & de la soie, elles ne peuvent pas se comparer à la plus médiocre de nos fabriques; elles travaillent cependant beaucoup pour les Indes & toute l'Espagne. On compte dans Valence environ cinq mille métiers battants pour la fabrique des étoffes, cinq cents pour faire des rubans & des galons, deux ou trois cents métiers de bas, & il se consomme annuellement dans ces diverses manufactures, plus de six cents mille

(*) Don Joachim-Manuel Fos, il disparut un jour de Valence, & il passa plusieurs années à parcourir l'Europe, pour s'instruire dans les arts; il est aujourd'hui inspecteur des manufactures de sa patrie.

livres pesant de soie. Quelques fabricants se se sont procuré les tours du célebre M. de Vaucanson, pour donner à leur soie plus de finesse; mais ils n'ont pas encore pu en retirer tout l'avantage qu'ils s'en promettoient, soit que le défaut provienne des soies du pays, naturellement grasses & fortes, soit du peu d'habileté des ouvriers : les organsins que l'on fait ici, sont très-loin encore de la perfection de ceux du Vivarais & de l'Italie.

De plus, les Espagnols ne sont pas encore fort versés dans l'art de la teinture, qui est une des branches les plus importantes des fabriques en ce genre; leurs couleurs n'ont ni l'éclat, ni la solidité, ni la variété, ni l'uni de celles d'Angleterre & de France ; en général ils ont le défaut de trop graisser leur trame, & la plupart de leurs étoffes sortent du métier pleines de taches, & imbibées d'une odeur puante, qui ne se dissipe que par l'usage. On fabrique ici du velours qui a l'avantage d'être à bon marché, & d'un assez beau noir; mais il n'est ni aussi serré, ni aussi bon, ni aussi beau que celui de Gênes & d'Aix en Provence, dont les manufactures, en ce genre, sont un démembrement de celles de Gênes.

Les manufactures de Valence pour atteindre à la perfection, dont elles sont susceptibles, auroient besoin de chefs & d'ouvriers plus intelligents : ce qui prouve qu'en général ils ont peu d'entente, peu de conduite ou d'habileté, c'est qu'ayant les matieres premieres à trente pour cent meilleur marché qu'en France, ils ne pourroient pas soutenir avec nous la

concurrence, si nos marchandises n'étoient pas soumises à des droits d'entrée considérables. Sans faire valoir ici la beauté & la durée de nos étoffes, qui malgré ces droits, leur font encore donner la préférence, les ouvriers sont trop lents, trop paresseux; il y a dans l'année tant de fêtes, ils ont des rosaires à chanter tous les soirs, & l'homme est ici, en général, si sobre (*), il a si peu de luxe, ses plaisirs & ses desirs sont si bornés, que les manufactures seront long-temps en Espagne sans émulation; c'est elle cependant qui imagine, invente & perfectionne.

On fait à Valence un très-grand usage de la glace, le dernier des laboureurs boit presque tous les jours de l'année son verre d'eau glacée; elle est un article principal de la médecine, & ce seroit une très-forte dépense pour les hôpitaux, si l'archevêque ou le gouverneur n'avoient pas la charité de la lui fournir.

Le peuple prétend que le tonnerre ne peut pas tomber dans Valence, & cela par un ordre exprès qu'il reçut un jour de saint Vincent

(*) Je suis persuadé que les parades, & sur-tout les guinguettes contribuent beaucoup à rendre le peuple laborieux. Barcelone est la seule ville d'Espagne qui ait des cabarets dans ses environs, le peuple s'y attroupe en foule les dimanches & les jours de fêtes; il y chante, il y danse, & même il s'enivre quelquefois; mais le lendemain il se montre plus actif dans les boutiques & les atteliers. Pour forcer l'ouvrier à gagner sa vie, il faut lui faire naître des occasions & des objets de dépense; l'apathie dans laquelle il vit, en général dans toute l'Espagne, est la plus grande ennemie que puisse trouver l'industrie.

Ferrier (*), d'aller exercer plus loin ses ravages.

On jouit à Valence d'un climat très-moderé, c'est cependant une des villes où j'ai éprouvé le plus de froid ; car il est difficile de se garantir des vents du nord dans des maisons dont

---

(*) Saint Vincent Ferrier étoit de Valence ; on y voit encore sa maison. Il entra dans l'ordre de saint Dominique, & fut un des neuf juges qui, au préjudice des héritiers légitimes, éleverent Ferdinand I à la couronne d'Aragon ; mais Ferdinand avoit mérité cette couronne par ses vertus. Saint Vincent Ferrier jouissoit, alors en Espagne, d'une considération à-peu-près égale à celle que saint Bernard s'étoit acquise en France. Il prêcha beaucoup ses compatriotes ; mais avec si peu de succès, que mécontent de sa patrie, il secoua la poussiere de ses souliers & vint à Vannes en Bretagne, où il mourut en 1419. Il a été depuis très-révéré dans Valence : le jour de sa fête, on éleve un théatre dans une place publique, & là dessus paroît saint Vincent, grand comme nature, & on représente tous les ans un des nombreux miracles qu'il a faits. Celui de cette année (1779), au dire des Espagnols, n'étoit pas amusant, il ne s'agissoit que d'un enfant mis en hachis, que le saint ressuscite avec un signe de croix. On sait que saint Vincent faisoit tant de miracles, que son supérieur lui défendit d'en faire davantage. Un jour que le saint se trouvoit dans les rues, il apperçut un maçon qui tomboit du haut d'une tour ; mais se ressouvenant de la défense qui lui avoit été faite, il ne fit que tenir un moment le maçon suspendu dans les airs, jusqu'à ce qu'il eût obtenu de son supérieur la permission de le sauver, ce qui lui fut aisément accordé. Parmi les miracles de ce saint, le prodige suivant est un de ceux qu'on admire le plus.

Un jeune enfant avoit été envoyé au four, par sa mere, pour aller chercher un plat de riz au saffran, mêts très-goûté du peuple Espagnol ; il revenoit, lorsque quelques autres enfants se mirent en tête de lui enlever son dîner, il se défendit avec courage ; mais, dans le débat, le plat lui tomba des mains & se mit en pieces. Il pleure, il se désespere, il ne savoit plus à quel saint se vouer, pour échapper aux étrivieres, lorsqu'il eut recours à Ferrier, qui à l'instant,

les fenêtres hautes & larges sont sans vitres ni chassis, où les lits sont sans rideaux, & les appartements sans cheminée. Valence, quoique grande, riche & commerçante, est encore à deux siecles de la France pour les commodités de la vie.

Presque tous les historiens qui ont écrit de la ville de Valence, prétendent que c'est la premiere ville d'Espagne où l'imprimerie fut connue; & dans la supposition que l'on fait, qu'elle ne s'introduisit dans ce royaume qu'en 1474, on cite un Salluste imprimé à Valence en 1475, & un Dictionnaire latin, intitulé *Comprehensorium*, à la fin duquel on lit, *Præsens hujus Comprehensorii præclarum opus Valentiæ impressum, anno* MCCCCLXXV. *Die vero* XXIII *mensis februarii finit feliciter*. Cet ouvrage se trouve dans la bibliotheque de *Dom Grégoire Mayans*, qui vit à Valence, & dont le choix de livres est certainement un des plus rares & des plus précieux qui soient en Espagne; on peut appeller M. Mayans le Nestor de la littérature Espagnole. Quoiqu'âgé de près de quatre-vingts ans:

lui remit un plat de riz bien arrangé, cuit à son point, & semblable en tout à celui qui venoit de se rompre. Il y a quelque chose de sentimental dans ce miracle, qui ne me déplaît point, & j'aime mieux voir saint Vincent rapporter cette soupe, que de lui voir opérer des miracles plus nobles, & qui exigent plus de frais. Tout cela est représenté sur ce théâtre, où des figures semblables aux marionnettes de nos carrefours, marchent & font des gestes par le moyen des ressorts cachés sous les planches; c'est un spectacle fort curieux, & dont le peuple sort toujours très-édifié & en criant: Vive saint Vincent Ferrier. On a de lui des traités de théologie & de morale.

il donne la plus grande partie de ſon temps aux lettres, & il conſacre encore à l'inſtruction de ſon pays, les derniers moments d'une vie qu'il a rendue célebre par une prodigieuſe quantité d'ouvrages. Voltaire lui a donné, avec raiſon, le titre de fameux; M. Robertſon l'a conſulté pour ſon hiſtoire du Nouveau Monde; & il a été en relation avec tous les Savants de l'Europe. Les perſonnes qui le viſitent, en reçoivent l'accueil le plus favorable; il a bien voulu m'honorer de ſon amitié, & j'ai toujours trouvé en lui autant de connoiſſances que de gaieté & d'amabilité. (*) Je n'ai pas moins à me louer de ſon frere, Dom Antoine Mayans, très-inſtruit dans les antiquités de l'Eſpagne, & qui, entr'autres ouvrages, a donné l'hiſtoire d'*Elche*, autrefois *Ilici*.

Pendant mon ſéjour à Valence, j'ai été témoin d'une fête intéreſſante, donnée par le corps de *la Real Maeſtranza*, à l'occaſion du jour de la naiſſance de Charles III; on donne ce nom à Valence, à Grenade, à Séville, à Zamora, & dans quelques autres villes de l'Eſpagne, à un corps compoſé de la premiere nobleſſe du pays. Les *Maeſtrantes* ont dans ces différentes villes un uniforme très-riche; les rois d'Eſpagne leur ont accordé divers privileges honorifiques; ils ne marchent à la guerre que ſous la banniere du roi, & auprès de ſa

(*) Il exiſte une vie latine de Don Grégoire Mayans, ſous ce titre :

Gregorii Maianſii generoſi Valentini Vita, auctore Jo. Chriſtoval. Strodtmann. Wolfenbuttel, 1756.

personne ; ils amenent à leur solde plusieurs compagnies formées de leurs vasseaux : c'est une image du gouvernement féodal.

Pour célébrer l'époque dont j'ai parlé, on avoit formé sur la grande place de Valence une espece d'arene quarrée, & environnée de barrieres. On voyoit dans le fond, sous un dais, le portrait du roi couvert d'un rideau de soie verte ; vers un des côtés, on avoit élevé un amphithéatre, large, commode & bien décoré, pour les dames invitées à la fête, & plus bas étoit une orchestre remplie de musiciens. Les *Maestrantes* montés sur de très-beaux chevaux, précédés de leur chef (ils en nomment un tous les ans) & suivis d'un nombreux cortege de valets, se rendent sur la place, où rangés en corps de bataille, ils saluent le portrait du roi, que l'on ne découvre qu'au moment où la barriere est ouverte, & au son des timbales, des trompettes qui précedent le noble escadron, & des instruments de l'orchestre ; après le salut, qui est répété par tous les spectateurs, les chevaliers font, en courant rapidement autour de l'arene, une inclination aux dames, & après plusieurs escarmouches, avec l'épée ou la lance, à l'imitation des anciens tournois, ils courent la bague & le ruban. Chaque chevalier, à son tour, vise de loin un bout de ruban suspendu à une pique, & courant à bride abattue, il tâche de l'enlever avec le fer de sa lance ; le ruban se déroule & demeure au chevalier, qui s'arme à l'instant de son épée pour tâcher d'enfiler la bague qui est placée vers l'autre

bout de l'arene. Pendant ces courſes, l'orcheſtre joue des fanfares : les cris de joie & les acclamations ſe mêlent au bruit des fifres & des tambours ; les balcons de la place ſont remplis de femmes élégamment parées, le contour de l'arene fourmille de ſpectateurs ; c'étoit une image intéreſſante & naïve de ce temps de franchiſe & de loyauté, qu'on a nommé le ſiecle de la chevalerie. Le courage, l'amour & le plaiſir étoient de cette fête charmante, qui ſe termine par la comédie & le bal, où chaque chevalier met le ruban, prix de ſon adreſſe, aux pieds de ſa bien-aimée.



Route de Valence à Alicante.

J'AI quitté Valence à une heure après midi, légéremenr emporté dans un *Volante* (*), le 22 janvier; le temps étoit magnifique, le ſoleil brillant & très-chaud, la campagne riante & parée comme dans le mois d'avril. On trouve ſur la route pluſieurs villages agréablement ſitués; mais après deux lieues environ de bon chemin, on n'a plus que les routes de la nature, celles qui furent données à l'Eſpagne lors de la création : des ſables juſqu'au moyeu de la roue; un déſert immenſe rempli de cette plante élevée, épineuſe & forte, qu'on appelle *Pita* dans le pays, c'eſt l'Aloës d'Amérique, dont on tire ici beaucoup de parti; on en fait des cordes aſſez fines, que l'on peint de pluſieurs couleurs. En Catalogne on les file d'une maniere ſi déliée, qu'on s'en ſert pour faire des blondes; on arrive enfin à *Algemiſi*, gros bourg, que je n'ai vu qu'au clair de la lune. Le voyageur Eſpagnol dit que la façade de la paroiſſe eſt de très-bon goût, que le maître-autel eſt d'un beau genre d'architecture, & que l'on voit dans l'intérieur de l'égliſe pluſieurs ouvrages de ſculpture bien exécutés, & quelques tableaux de *Ribalta* : il y a deux

(*) Petite voiture fort légere & découverte, qui verſe, pour ainſi dire, au gré du vent.

lieues d'*Algemesi* à *Alcire*, ville assez grande & très-bien située. On prétend que les Maures l'appellerent *Algecira*, qui signifie *île*, & c'en est une en effet, étant environnée de la riviere *Xucar*, que l'on passe sur deux ponts de pierre. La campagne d'*Alcire* produit beaucoup de riz, & en général, des fruits & des grains en abondance; on y cultivoit aussi autrefois avec succès les cannes à sucre; mais depuis qu'on l'a apporté d'Amérique, moins cher & de meilleure qualité, on a pour ainsi dire, abandonné ce genre de culture.

En sortant de la ville, le chemin est dominé par des roches nues, escarpées & suspendues d'une maniere pittoresque : il est, en général, assez beau; mais souvent coupé par des torrents; la campagne est par-tout aussi fertile que bien cultivée; des champs entiers y sont couverts de *Carroubiers*, arbre touffu & d'un très-beau verd. J'ai peu vu d'arbres dont les formes fussent plus variées : tantôt il projette au loin une de ses branches, & couronne la terre d'une foule de rameaux superbes, tantôt également arrondi, il offre au passant l'ombre la plus agréable. Je me croyois au printemps : tout étoit en fleurs; mais bientôt on n'a plus que des sables amoncelés, les lits des torrents & des rochers dépouillés, la scene avoit changé; mais le ciel étoit le même, toujours beau, toujours clair; ces horreurs naturelles ne devoient pas durer, quelques champs cultivés annonçoient déja la riche campagne de *Saint-Phlippe*.

A trois quarts de lieue de cette ville, on passe sur

ſur un pont appellé le *Pont de la Veuve ;* une mere qui avoit eu le malheur de perdre ſon fils unique dans les eaux du torrent ſur lequel il eſt bâti, le fit élever, afin qu'aucune autre mere n'éprouvât déſormais la même douleur.

Saint-Philippe ſe nommoit *Setabis* du temps des Romains ; les Maures l'appellerent *Xativa*, nom que le peuple lui donne encore, ayant été ruinée de fond en comble au commencement de ce ſiecle, pour avoir réſiſté aux armes de Philippe V ; elle fut rebâtie enſuite ſous le nom de Philippe-Ville ou de Saint-Philippe.

Cette ville, ſituée ſur une hauteur, a environ quatre mille habitants, dont les maiſons ſont, en général, commodes & bien bâties ; ſa campagne fut autrefois très-célebre par les chevaux excellents qu'on y élevoit, & par ſon lin, dont les toiles ſont miſes, par Pline le naturaliſte, au rang des meilleures de l'Europe ; elles ſurpaſſoient en fineſſe celles d'Arabie, & le fil qu'on y employoit valoit celui de Peluſe ; on y fabriquoit auſſi des étoffes de laine & des mouchoirs, que Catulle nomme *Sudaria Sætaba*, ep. 25. On n'y fabrique aujourd'hui que quelques toiles groſſieres.

Le château de Saint-Philippe a quelque reſſemblance avec celui de Morviedre, ſoit par ſa ſituation, ſoit par ſa forme : c'étoient l'un & l'autre des fortereſſes formidables ; celui de Saint-Philippe s'eſt conſervé preſque entier juſqu'à nos jours, il a plus d'élévation du côté du levant & du couchant, que du côté du midi : dans la partie nommée de la *Campana*, on ne voit pas ſans regret tomber en ruines la magni-

fique habitation qui servit de prison au *duc de Calabre* (*); l'escalier, les cours, les cîternes, & la plus grande partie des murailles n'existent déja plus.

Il y a dans *Saint-Philippe* douze couvents, dont deux de religieuses: cette ville fut anciennement un siege épiscopal; elle a donné naissance à plusieurs hommes célebres, parmi lesquels on compte les papes Caliste III, & Alexandre VI. Quelques auteurs croient cependant qu'Alexandre VI étoit de Valence, & le pape Caliste de *Cana'es*, petit village situé aux environs de Saint-Philippe. On compte aussi parmi ceux qui naquirent dans cette ville, plusieurs cardinaux, de grands capitaines, des gens de lettres, & parmi les artistes, *Joseph Ribera*, peintre celebre, connu en Italie sous

(*) Ferdinand d'Aragon, duc de Calabre, fils ainé de Dom Fadrique d'Aragon, roi de Naples, naquit à Andria, dans la Pouille, en 1488. Son pere ayant été dépouillé de ses états par Ferdinand V, dit le catholique, & Louis XII, roi de France; Ferdinand qui étoit son héritier présomptif, s'enferma avec des troupes dans Tarente, où ne pouvant se défendre long-temps, il fut obligé de se rendre au grand capitaine Gonzalo Fernandez, qui le traita bien, & l'envoya en Espagne, tandis que son pere, sa mere & ses freres étoient en France. Le roi Ferdinand le fit enfermer dans le château de *Xativa*, & ce ne fut qu'au bout de dix ans, que Charles V le mit en liberté & le reçut à *Valladolid*, où étoit alors la cour; il le maria avec la reine Ursule Germaine, Veuve de son aïeul, fille du comte de Foix, & niece de Louis XII; il le nomma depuis vice-roi de Valence. Ayant perdu son épouse au bout de dix ans, il se remaria avec *Dona Meneia de Mendoza*. Il mourut à l'âge de soixante & un ans & quelques mois, & il fut enterré à côté de sa premiere femme, dans l'eglise de saint *Michel des rois*, auprès de Valence, monastere des Jéronimites, dont il est le fondateur.

le nom de l'*Espagnolet*, & le chanoine Dom Vincente *Victoria*, des ouvrages duquel il a été fait mention, en parlant de l'église Cathédrale de Valence.

De Saint-Philippe on va à *Mogente*; on passe douze fois, dans moins de deux heures, un torrent appellé le *Barranjo de Mogente :* ses bords sont, tantôt ornés, tantôt agrestes; mais le laurier-rose, tant cultivé dans nos jardins de France, y croît naturellement par grosses touffes, & tapisse ses rives. On arrive ensuite à la *Fuente de la Higuera*, & le lendemain à *Villena*. Cette petite ville n'est point du royaume de Valence, elle appartient à la nouvelle Castille. La situation en est agréable, son terroir est rempli d'oliviers; cet arbre est triste & d'un verd si pâle, qu'il s'accorde bien avec la neige des hivers; mais je dois avouer que je n'ai jamais vu d'oliviers si beaux & d'un verd plus foncé que dans toute cette route.

En sortant de *Villena*, on voit dans la plaine, du côté du levant, un petit village appellé *Biar*, & par les Romains, autrefois *Apiarium*, parce qu'on y recueilloit du miel excellent, blanc comme la neige & très-pur; ce village est encore fameux aujourd'hui par *son miel* de *Romarin*, ainsi nommé, parce que ses environs abondent en rejetons de cet arbuste, & que le miel en a l'odeur; les habitants ont le privilege d'y mettre leur sceau, & ils en font un grand commerce.

On voit à gauche *Alcoy*, jolie & petite ville située sur la riviere du même nom. On y trouva en 1504 des mines de fer; mais ce qui la rend

plus remarquable, eſt une fontaine que les habitants appellent *Barchel ;* on prétend qu'elle jette de l'eau en abondance pendant l'eſpace de quatorze ans ; qu'elle tarit enſuite, même durant nombre d'années, & qu'elle revient pour couler & tarir à des périodes égaux.

Les montagnes des environs du bourg ou village nommé *Contentaina*, & ſur-tout celle qu'on nomme *Mariola*, ſont fameuſes par la quantité prodigieuſe de plantes rares & médicinales qui s'y trouvent.

Sur le bord de la mer eſt *Altea*, riche en vin, en ſoie, en lin & miel.

Au nord d'*Altea* eſt *Denia*, ville très-anciene; elle fut fondée par les Marſeillois à l'honneur de *Diane* ; ils la nommerent *Artemiſium*, du nom Grec de cette Déeſſe ; les Romains l'appellerent *Dianeum*, d'où s'eſt formé le nom qu'elle porte aujourd'hui. Sertorius ſe ſervit avantageuſement de cette place, & on l'appelloit encore, il n'y a pas long-temps *Atalaya de Sertorio*, c'eſt-à-dire, *Belveder* ou *Obſervatoire de Sertorius.* Cette ville a long-temps été accablée ſous des ruines, par les malheurs qu'entraîne la guerre ; mais depuis quelques années, elle ſemble renaître, & ſon commerce s'eſt ranimé, avantage qu'elle doit à ſa ſituation, elle eſt au pied du mont *Mongon ;* ſon port eſt aſſez commode, & ſon terroir eſt fertile en amendes, en vin & en blé.

Entre *Denia* & *Altea*, la terre forme un promontoire, appellé le *Cap-Martin ;* mais les habitants du pays lui donnent encore le nom d'*Artemus*. Un peu plus loin, tirant au couchant,

est *Oliva*, petite ville avec titre de comté, patrie de *Dom Grégoire Mayans*, & au couchant de *Oliva* est *Gandie*, à demi-lieue de la mer. Ferdinand le catholique donna cette ville en 1485 à Dom *Pedro Louis de Borgia*. Cette famille est très-illustre en Espagne, elle a donné une foule de cardinaux, plusieurs papes à l'église, & un saint à la religion, dont les vertus peuvent servir de balance aux débordements d'Alexandre VI. On voit encore le château où est né saint François de *Borgia*, & la chapelle où il commença ses premieres austérités. On sait qu'après la mort de sa femme *Eleonor de Castro*, il se fit Jésuite, & devint troisieme général de cet ordre ; il fut canonisé cent ans après sa mort.

Je reviens sur la route que j'avois quittée, pour donner une idée de cette côte. Après *Villena* on arrive à *Sax*, joli village bâti par les Maures, situé sur les bords d'une petite riviere, au pied d'un côteau très-élevé, & en forme d'obélisque, à la pointe duquel sont les restes d'un vieux château ; on trouve ensuite *Elda*, ville assez grande & bien bâtie, dont les environs sont arrosés & bien cultivés ; à deux lieues est le village de Mont-Fort, & après en avoir fait quatre encore, on entre dans Alicante.



D'ALICANTE.

ALICANTE ne fut long-temps qu'un très-petit hameau ; en 1519, dit *Viciana*, il n'y avoit que six maisons sur la place qu'occupe aujourd'hui cette ville ; mais en 1562 on y en comptoit déja plus de mille. Une des raisons de ce prodigieux accroissement se trouve dans les moyens que prirent les habitants d'Alicante, pour se préserver des entreprises & des ravages des corsaires, ils employerent une partie de leurs revenus à se faire, du côté de la mer, de bonnes fortifications. Quelques fameux pirates soutenus par les Maures croisoient alors dans la Méditerranée, *Dragut* & *Barberousse* semoient par-tout l'épouvante. *Alicante* étant devenue un lieu sûr & capable de défense, les marchands de Carthagene & des environs vinrent s'y établir ; ils y mirent en sûreté leurs biens & leur personne. Plusieurs négociants Gênois & Milanois y firent aussi des établissements ; ce concours de nationnaux & d'étrangers fit en peu de temps la gloire & la prospérité d'*Alicante*.

C'est aujourd'hui une fort jolie ville assez peuplée & bien bâtie ; sa baie est très-sûre & très-frequentée ; elle est couverte du côté du levant par le cap *de la Huerta*, & du côté de l'ouest par le cap *Sainte-Paule* & l'isle de *Tabarque*. Les vaisseaux mouillent à un mille environ du môle, sur six, sept, huit & dix brasses d'eau,

fond d'herbe vaseux. On peut entrer & sortir avec toute sorte de vent, son môle est large & commode, mais il n'est pas achevé. Une des raisons qui ont le plus contribué à la richesse & au commerce d'Alicante, c'est que les droits d'entrée y sont moins onéreux qu'à Valence & à Carthagene, ce qui a fait diminuer le commerce de ces deux villes en faveur de celle-ci; elle est, pour ainsi dire, l'entrepôt de toutes les expéditions de l'Espagne pour l'Italie.

Alicante fait un grand commerce de barils d'antimoine, d'alun, d'arquifou, de vermillon, d'anis, de cumin, & de ses vins qui sont très-estimés dans toute l'Europe, & connus sous le nom de *vino tinto*.

Il y a, à quatre lieues d'Alicante, une espece de réservoir ou cîterne, entre deux montagnes, qu'on nomme *el Pantano*, où se rassemblent les eaux de toutes les montagnes voisines, & qui sert à arroser pendant un an au moins la campagne d'Alicante, lorsqu'elle est privée de pluies. Les murailles de ce fameux bassin ont près de deux cents pieds de haut, & dans la base plus de quarante d'épaisseur.

Tout le terrein qui est entre Alicante & *Guardamar*, est salineux; on prétend même que cette derniere ville est l'ancienne *Alone*, ainsi nommée à cause de l'abondance de sel qui se trouvoit dans ses environs. Tout ce pays en faisoit autrefois un très-grand commerce; mais aujourd'hui il ne s'y vend pas la huitieme partie de celui qu'on y amoncele, & qui passe tous les ans la quantité de huit cents mille mondins, le reste se perd. On donne cependant aux

étrangers, pour les encourager à venir s'en pourvoir, vingt-quatre mondins, au même prix que paie l'habitant pour en avoir deux.

Ces salines sont fameuses dans l'histoire, depuis plus de deux mille ans ; les Gênois, ceux de Pise & les Levantins, venoient autrefois y charger leurs navires, & ils avoient grand soin de mettre dans leurs traités de paix, qu'on ne leur défendroit point de venir chercher du sel à *Guardamar*.

Le golfe d'Alicante si connu, étoit, dit-on, autrefois le fameux golfe d'*Ilici*, colonie Romaine, aujourd'hui la ville d'*Elche*, parce qu'elle étoit alors la ville la plus considérable des environs ; mais la décadence du port d'*Ilici*, & l'accroissement de celui d'Alicante, ont fait donner à ce golfe le nom qu'il porte aujourd'hui : il commence au cap Saint-Martin, & se termine au cap de Palos.

A quelques lieues d'Alicante, près du village de *Bousfot*, il y a des eaux chaudes qu'on dit très-bonnes pour les obstructions & les maladies vénériennes ; on va les boire dans les mois de mai & d'octobre, mais on n'y trouve aucune espece de logement, & les malades sont obligés, s'ils veulent y demeurer, de se faire construire des cabanes. Le romarin vient d'une telle grandeur dans tous ces environs, qu'il n'est pas rare d'en voir qui ont plus de six pieds de haut.

Alicante est dans une trop belle position, pour que cette partie de la côte ait été négligée par les peuples qui aborderent en Espagne ; aussi suppose-t-on, avec raison, qu'il y avoit autrefois une ville, dont on ignore le nom,

aux environs de la place qu'occupe aujourd'hui Alicante. Plusieurs fragments d'inscriptions, des débris de colonnes & de statues, trouvés vers cette partie de la baie qu'on nomme *La Cala*, & en remontant jusque vers la hauteur du côteau, viennent à l'appui de cette conjecture; quelques inscriptions entieres qu'on y a aussi découvertes, ont été placées & sont conservées dans les maisons de campagne des environs, telles sont les suivantes :

M. VALERIO. SOLANIA
NO. SEVERO. MVRE
NAE. F. MAG.
M. POPILIVS ONYXS
IIIIII. AVG. TEMPLVM. D. S.
P. R. I. Q. P

Mario Valerio Solaniano Severo, Murenæ familiæ magister, Marcus Popilius Onyxs sextum augur, templum, de sua pecunia restituit ipseque posuit.

VARRO. ANN XVIII
H. S. E. S. T. L.

Varro annorum octodecim hîc sepultus est : sit terra levis.

DIIS MANIBVS
PRIAMI GENIA
SINPONIACA
AN. XXV.

On trouva vers la même place un cachet ou sceau de la forme suivante :

| ABASCANTI |

Il avoit une petite anse pour pouvoir l'imprimer avec force ; on prétend que cet *Abascante* étoit quelque collecteur de l'empire Romain, & *Beuter* rapporte une inscription où il est parlé d'un homme de ce nom :

Q. SERTORIVS. Q. LIB.
ABASCANTVS. SE VIR AVG.
D. S. P. F. C. IDEM QVE
DEDICAVIT.

Les inscriptions & les médailles découvertes dans cette enceinte, prouvent que cette ville ou peuplade existoit avant & du temps des empereurs.

Route d'Alicante à Murcie.

A deux lieues environ d'Alicante, le voyageur se trouve dans une forêt de palmiers; cet arbre porte avec lui un caractere de noblesse & de simplicité, mais il est triste : cependant lorsqu'il est aussi multiplié que dans les environs d'Elche, il orne la campagne & produit un bel effet. Je me croyois transporté dans les plaines d'Alexandrie ou du grand Caire : je considérois avec un plaisir nouveau pour moi, la grappe dorée & touffue où la datte est suspendue ; un horizon sans cesse varié, des vallées vertes & coupées de mille ruisseaux, un ciel pur & brillant, égayoient cette scene, & la rendoient une des plus intéressantes de ma vie, par les idées qu'elle m'inspiroit.

Entre Alicante & *Elche*, on rencontre plusieurs cîternes profondes & couvertes, dont l'eau est excellente à boire ; ce sont des restes précieux de la religion Maure, qui multiplioit par-tout la facilité des ablutions, & en même temps de leur bonne police ; on les néglige aujourd'hui ces cîternes, & dans peu d'années elles se trouveront comblées de leurs propres ruines.

Elche, disent les antiquaires, est l'ancienne *Ilici*, colonie romaine très-fameuse, qui eut les surnoms de *Julia Cæsariana* & *Augusta* ; mais de son antique magnificence, il n'existe

à présent que beaucoup de ruines & quelques inscriptions ; on en voit une dans le couvent de Notre-Dame de la Merci, gravée sur le tronçon d'une colonne de jaspe assez grossiere, dont les termes sont :

AUGVSTO. DIVI. F.

DECIVS. CELER

DEDICAVIT.

Cette pierre fut apportée du lieu nommé la *Alcudia*, qui est aux environs d'Elche, & qui par les ruines qu'on y trouve, paroît avoir eu encore plus d'étendue qu'Elche. Cette ville détruite étoit située sur un côteau élevé, ce qui lui fit donner par les Maures le nom d'*Alcudia*, qui dans leur langue signifioit *hauteur.*

On voit aussi dans Elche l'inscription suivante.

D. M.

VLP. MARIANAE

VIXIT AN. XXX

L. CASSIVS. IVNIANVS

MARITAE (*)

KARISSIMAE.

(*) Le mot *Marita* à la place de *Uxor*, se trouve souvent dans Horace & Ovide.

Elche avoit autrefois un port appellé *Illicitano*, de son nom *Ilici*; on en faisoit encore usage en 1418; mais il est à présent abandonné, & il ne reste pas même de trace de la ville où se formoit le port; elle étoit, sans doute; distincte d'*Ilici*, puisque Elche est à une lieue de la mer. On voit cependant encore quelques parties d'un chemin fait pour aller de Carthagene à ce port d'Ilici, & les naturels du pays l'appellent, par tradition, le chemin des Romains.

On dit aussi que passoit à Elche, le chemin que fit faire Hercule le Grec, lorsqu'après avoir vaincu Gerion, près de Cadix, il continua sa route jusqu'aux Pyrénées, pour passer dans les Gaules & en Italie; chemin qui a donné lieu à beaucoup de fables consignées dans de longues dissertations.

Elche fut de bonne heure convertie à la foi; son premier évêque se nommoit *Jean*; il existe une lettre de bien-venue & de compliments, que lui écrivit le pape Hormisdas en 517; mais ce siege fut détruit par l'invasion des Maures.

Cette ville fut fameuse du temps des Arabes; sa situation est si belle, son climat si doux, les terres qui l'environnent sont si fertiles, qu'ils en firent un lieu de délices & une retraite charmante: ils y vivoient dans la culture des arts, des lettres & dans le sein des plaisirs. Elle a donné naissance à plusieurs célebres Mahométans: les plus connus sont, *Isa Ben Mahomed*

Alabderita, poëte très-agréable ; il florissoit vers l'an 913 de notre ere.

Mahomed Ben Abdelrhaman jouit parmi les siens de la plus grande considération, il mérita d'être célebre par sa science & sa piété ; on a de lui des annales d'Espagne & une histoire des hommes illustres de ce royaume : il mourut l'an 1213.

Abu Abdalla Mohamed Ben Mohamed Ben Hescham fut un juge si sage & si juste, que le roi de Grenade, après avoir eu des preuves répetées de son savoir & de son équité, lui donna ses pleins pouvoirs pour gouverner à sa place : il mourut dans son emploi l'an 1304.

Elche fut conquise sur les Maures par Pierre le Cruel en 1363, & depuis elle est restée sous la domination Espagnole ; cette ville appartient à la maison d'Arcos.

Il y a quatre lieues d'*Elche* à *Orihuela*, ville ancienne, petite & bien située ; *la Segura* la traverse & baigne ses murailles ; elle est environnée de très-hautes montagnes, & comme toute cette côte, elle jouit d'un printemps perpétuel. Sa campagne est si fertile, qu'elle a donné lieu à ce proverbe, *blueva o no bleuva*, *trigo en Orihuela* ; qu'il pleuve ou non, il y a toujours du bled dans les champs d'Orihuela.

Les Romains l'appelloient *Orcelis*, & Ptolomée la met au rang des villes qui étoient habitées par les *Bastetains*.

L'un des premiers évêques de cette ville,

envoya des députés au second concile d'Arles, dans le quatrieme siecle, du temps de Constantin dit le Grand; mais depuis, son siege demeura long-temps réuni à celui de Carthagène, & il n'en fut séparé qu'au milieu du seizieme siecle par Jules III.

Orihuela a une université qui fut fondée en 1555; son college bâti sur une haute montagne, jouit d'une vue superbe, & est lui-même un objet de curiosité.

La cathédrale est obscure, petite & peu ornée; la grille de l'autel principal est un chef-d'œuvre dans son genre, mais elle est abandonnée à la mal-propreté & à la poussiere. J'ai remarqué que de soixante malheureux condamnés par l'inquisition, dont quarante-cinq hommes & quinze femmes, quoique tous accusés du même crime de judaïsme dans le tableau qui contient leur nom & leur supplice, il n'y eut que deux femmes de brûlées: tous les autres ont été seulement marqués d'un fer chaud sur l'épaule.

En quittant Orihuela, on ne voit plus de palmiers, les champs prennent bientôt l'apparence d'un vaste désert; ils sont remplis d'arbres, si je puis appeller de ce nom les feuilles épaisses & bizarrement unies de l'*opuntia* ou du figuier d'inde, qui est l'image de la décadence. Cet arbre est ici assez élevé, sa verdure est pâle & triste; il se compose de ses propres feuilles, un tronc large, épineux & bouffi, il porte un aspect horrible. Tel est pendant long-temps l'ornement de la

route ; on l'y voit jeté par grandes touffes dans toute la campagne, jusqu'à une lieue environ de Murcie ; mais alors les ruisseaux qui serpentent & qui se croisent, la verdure des terres, des bois d'orangers & de citronniers, font bientôt oublier cette plante barbare.



DU ROYAUME DE MURCIE.

CE royaume eſt le plus petit de ceux qui compoſent la monarchie Eſpagnole; il n'a que vingt-cinq lieues de long ; ſa largeur eſt de vingt-trois. Ses villes les plus conſidérables ſont *Murcie*, qui en eſt la capitale, *Carthagene* & *Lorca ;* on y diſtingue encore *Almacaron*, à ſix lieues de Carthagene, qui à proprement parler, n'eſt qu'une fortereſſe ſur le bord de la mer, où l'on trouve beaucoup d'alun ; *Mula*, ſituée dans une plaine très-fertile ; *Caravaca*, fameuſe par une croix, dont les anges lui ont fait préſent, & qui guérit tous les malades à dix lieues à la ronde ; *Lorqui*, *Calaſpara*, & *Cieza*, que quelques-uns croient être l'ancienne *Carteia.*

Les deux rivieres principales qui arroſent ce royaume, ſont la *Segura*, autrefois appellée *Terebus*, & l'autre le *Guadalentin*, qui ſortant du royaume de Grenade, arroſe celui de Murcie, du couchant au levant, baigne les murailles de Lorca, & va ſe jeter dans la Méditerranée, auprès d'*Almacaron.*

Le royaume de Murcie produit beaucoup de ſoie ; on prétend que ce furent les Maures qui, lors de la conquête de l'Eſpagne, lui apporterent le mûrier, & apprirent aux Eſpagnols la maniere de le cultiver, de préparer & d'employer la ſoie. Cet arbre trouva dans les environs de Murcie une terre qui lui étoit ſi propre, qu'il y croît avec plus de facilité que dans aucune autre

partie de l'Eſpagne. On dit que le petit royaume de Murcie renferme plus de 355500 mûriers, qu'on y fait éclore tous les ans plus de quarante mille onces de graine de vers à ſoie, & que le produit qui en réſulte eſt d'environ 250000 livres de ſoie.

Les terres arroſées du royaume de Murcie ſe diviſent en 73897 *tahullas ;* chaque *tahulla* eſt un quarré de quarante vares, qui multiplié, fait ſeize cents vares (*). Tous les fruits répandus dans les autres parties de l'Eſpagne, ſe trouvent réunis dans la Murcie ; elle fournit à toute la Caſtille, à l'Angleterre & à la France, des oranges, des citrons, des cedrats, des figues, &c. Les montagnes y ſont couvertes d'arbuſtes, de plantes odoriférantes & médicinales, de pâturages, & ſur-tout de petits joncs, dont on fait en Eſpagne pluſieurs ouvrages utiles, comme des nattes, des cordes, &c.

(*) *La Vare* a trente-deux pouces de long.



De Murcie.

L'Antiquité de cette ville a servi de texte à plusieurs volumes. On a prétendu que dans les temps les plus reculés, elle s'appelloit *Tadmir*, c'est-à-dire, productrice de palmes ou de palmiers ; qu'ensuite rebâtie par les *Morgetes*, elle prit le nom de *Murgis ;* qu'après eux elle se nomma *Bigastro*, *Oreola*, *Ormela ;* mais Cascales soutient qu'elle n'a jamais eu d'autre nom que Murcie. Tout cela importe peu ; il suffit de quelques inscriptions, les unes citées par Appien, dans sa description de l'Espagne, les autres existant encore dans Murcie, pour prouver son antiquité.

Dans son principe, *Murcie* étoit, comme toutes les autres villes qui environnoient *Carthagene*, un petit village. Cette derniere éclipsoit tout, jusqu'au moment où *Scipion* en eut fait la conquête. Les Romains étant parvenus à ce village de Murcie, n'eurent pas plutôt vu son agréable situation, les cascades naturelles de la riviere qui l'arrosoit, & ses bords tapissés de myrte (il n'y a pas de terre en Espagne où ils croissent avec plus de facilité) qu'ils résolurent d'en faire un lieu consacré à leur *Venus Murcia*, qui se plaisoit parmi les myrtes, les eaux & les fontaines ; ils ne firent qu'ajouter un *a* au nom du lieu qui étoit *Murci.*

Ce fut dans les champs de Murcie que Scipion, au retour de sa conquête, fit célébrer

les obſeques de ſon pere & de ſon oncle ; il y eut des jeux & des combats de gladiateurs : ſelon Tite-Live, ce ne furent pas des eſclaves adonnés à cet exercice, & que l'on forçoit à combattre ; mais de braves champions venus de bonne volonté pour faire preuve de leur valeur. Murcie reſta 616 ans ſous l'empire des Romains.

Elle fut démantelée, ſaccagée & conquiſe par les Goths, qui la poſſéderent 310 ans.

Les Maures vinrent à leur tour aſſiéger cette ville, après avoir conquis *Cordoue*, *Malaga*, *Grenade* & *Jaen ;* les habitants allerent à leur rencontre pour les combattre. Les deux armées ſe joignirent dans une eſplanade qui porte encore aujourd'hui le nom de *Sangonera*, à cauſe de la ſanglante bataille qui s'y donna. Les Murciens y firent ſi bien leur devoir, qu'ils reſterent preſque tous ſur la place : dans cette extrêmité, le gouverneur de Murcie fit armer & cuiraſſer toutes les femmes, & les rangea ſur le rempart, tandis que ſous le titre d'ambaſſadeur, il alloit trouver le général Maure pour capituler : il en obtint des conditions très-avantageuſes, parce que les Maures croyoient la ville encore pleine & forte de ſoldats. Mais quel fut leur étonnement, lorſqu'en y entrant, ils ne trouverent que des femmes ! On raconte le même fait à la priſe d'Orihuela. Enfin, après 527 ans de poſſeſſion, les Maures la perdirent au ſiege qu'en fit Dom Ferdinand, fils d'Alphonſe le Sage, n'étant encore qu'infan en 1241 ; elle eſt reſtée depuis ſous la domination Eſpagnole.

Murcie est située dans une plaine qui va du couchant au levant, & qui a vingt-cinq lieues de long & une lieue & demie de large ; la *Segura* baigne un des côtés de la ville. Cette riviere est décorée d'un beau pont de pierre & d'un quai superbe.

La façade de la cathédrale est belle, mais surchargée de trop d'ornements. Les trois portes principales sont de marbre sanguin & d'ordre Corinthien ; elles sont surmontées & ornées de trente-deux statues, en général, grandes comme nature, & plusieurs beaucoup plus hautes ; les Arabesques qui ornent les piliers, sont bien exécutés & de très-bon goût ; cette façade est moderne.

L'intérieur de l'église est vaste ; les piliers qui soutiennent la voûte, ne se ressentent point de la légéreté gothique : ils sont beaucoup plus forts qu'élégants ; mais on retrouve l'élégance & la légéreté de cette architecture dans la chapelle du *Marquis de los Veles*, qui paroît beaucoup plus ancienne, & qui est plus élevée que l'église ; elle est de forme héxagone, terminée par une coupole ornée avec tout le goût des temps gothiques : l'extérieur de la chapelle, est aussi fini que l'intérieur ; il est entouré & orné d'une chaîne de pierre, dont les chaînons sont faits avec autant de souplesse que de légéreté.

L'autel de cette cathédrale est d'argent massif, les degrés qui y conduisent sont revêtus de la même matiere ; la grille qui ferme l'autel, & celle qui est au devant du chœur, sont d'un travail immense, & d'un fini précieux.

On voit dans cette église le tombeau

d'Alphonse X, dit le Sage. Ce monarque, qui dans un siecle d'ignorance, se distingua par ses grandes connoissances dans l'histoire, & sur-tout dans l'astrologie, légua en mourant son cœur & ses entrailles à Murcie, pour reconnoître le bon accueil que cette ville lui avoit fait, lorsqu'après avoir abdiqué l'empire qu'il avoit accepté au préjudice de Richard, roi d'Angleterre, *Sanches*, son propre fils, voulut lui fermer la porte de ses états.

La tour de la cathédrale est de forme quarrée & faite à l'imitation de celle de Séville; mais elle est plus grande & sera plus élevée, car elle n'est pas finie encore. Pour arriver au sommet, on s'est contenté de ménager une pente si douce, qu'un cheval y monteroit sans beaucoup se fatiguer. Dans le centre de cette tour, vers le milieu de sa hauteur, est un vaste appartement; il sert d'asyle à ceux, qui par haine, par intérêt, ou dans un premier mouvement, ont eu le malheur de tremper la main dans le sang de leurs semblables. C'est-là qu'ils vivent en paix, à l'abri des loix, & n'ayant d'autre trouble que celui de leurs remords.

La base de cette tour est ornée de belles Arabesques, de plusieurs pilastres Corinthiens, & de quelques niches vuides encore; elle fut commencée il y a deux cents cinquante-six ans, comme le prouve l'inscription qu'on y voit & qui suit:

Anno Dñi MCCCCCXXI *die*
XVIIII *octobris*
inceptum est hoc opus sub
Leone X *summo*
Pontifice, sui pontificatûs
anno VIIII,
Carolo imperatore cum
Joanna matre
regnantibus in Hispania
Matheo sancti Angeli diacono
cardi-
nale Episcopo Carthaginense.

Il y a dix paroisses à Murcie, dotées par Alphonse le Sage, dix couvents de religieux, & six monasteres de religieuses; parmi ces couvents, on distingue celui des Cordeliers, remarquable par sa grandeur, sa structure, ses richesses & sa bibliotheque, peu soignée aujourd'hui, mais ornée de plusieurs portraits des hommes qui se sont rendus célebres par les armes, les lettres, & dans l'art de gouverner. Le couvent des Dominicains tient aujourd'hui la place qu'occupoit autrefois le palais Maure; on en voit quelques traces dans les jardins.

Murcie est environnée de promenades charmantes; mais la plus agréable, à mon gré, est celle qu'on nomme le *Maleçon :* c'est une chaussée longue d'environ deux mille quatre cents pas, élevée au milieu de la campagne, & presque sur le bord de la *Segura*; on y monte par un superbe degré, revêtu de larges pierres, & précédé d'une esplanade également pavée. Ce *Maleçon* est, à tous égards, con-

ſacré à l'utilité publique ; c'eſt une promenade où l'on reſpire l'air le plus pur : c'eſt pour les fideles une voie ſacrée, où pluſieurs piliers élevés, déſignent les diverſes ſtations de Jeſus-Chriſt portant ſa croix, & il ſert de digue à un bras de la riviere coupé en pluſieurs canaux, qui ſont deſtinés à arroſer les terres voiſines. Cette chauſſée eſt terminée par une jolie terraſſe, garnie de bancs de pierres, & d'où la vue n'a d'autres bornes qne ſa propre foibleſſe ; mais elle peut ſe fixer ſur les objets les plus agréables.

La ville de Murcie, quoique grande & peuplée, n'a pas d'auberge ; on n'y trouve qu'un mauvais gîte, comme ſur la plupart des grands chemins de l'Eſpagne, dont les hôtes ſont des Bohémiens.

A quatre lieues de Murcie, ſur la route de Madrid, ſont les bains d'*Archena*, qui prennent leur nom d'un petit village voiſin ; leur ſource jaillit d'un rocher peu élevé, mais dominé par de très-hautes montagnes. A trente pas de la *Segura*, on a fait de cette ſource un petit canal, ſur lequel on a conſtruit trois ſortes de bains couverts ; le premier eſt pour les femmes, le ſecond pour les hommes, le troiſieme pour les pauvres ; le premier ſe trouve à douze ou quinze pieds de la ſource, & l'eau en eſt ſi bouillante, qu'une poule qu'on y jette eſt dépouillée, & pour ainſi dire cuite à l'inſtant. Il eſt impoſſible à la main d'en ſoutenir la chaleur plus d'une ſeconde, & l'on ne peut entrer dans le bain qu'après que l'eau a été long-temps battue. Cette eau eſt de

couleur bleuâtre, très-pesante & de mauvais goût : l'écume qui se forme à sa source prend feu comme le soufre ou l'eau-de-vie ; quand on la boit, il faut faire beaucoup d'exercice pour la digérer ; elle est, dit-on, excellente pour toutes les infirmités qui proviennent des humeurs, pour les douleurs rhumatismales, les vapeurs & les blessures ; mais on prétend qu'elle est très-contraire aux maux vénériens. Les médecins Espagnols soutiennent que quiconque se baigneroit, étant attaqué de pareilles infirmités, sans avoir auparavant usé des remedes connus, risqueroit de perdre la vie ; mais les eaux d'Archena sont excellentes pour achever un traitement commencé. Leur effet principal est de faire suer beaucoup, & l'on est quelquefois obligé, en quittant le bain, de changer cinq ou six fois de linge. On a bâti alentour environ cinquante logements, especes de cabanes où l'on peut trouver un lit ; mais il faut porter des provisions si l'on veut y vivre quelques jours. Il y a un médecin qui fait sa résidence aux environs ; il dirige les malades, les purge ou les saigne ; il regle le temps que l'on doit passer dans le bain & la quantité d'eau qu'il faut boire. A peu de distance de ces bains sont plusieurs villages, *Archena*, *Ojos*, *Villanueva*, &c. où l'on trouve des forêts d'orangers & de citronniers.

Pour aller de Murcie à Carthagene, on a des chemins horribles ; il faut passer de très-hautes montagnes, au milieu desquelles on n'a d'autre route que le lit d'un ravin dangereux.

Ce ſite ſe nomme le *Puerte* de Carthagene ; on rencontre enſuite celui d'*Olivera*, dont les montagnes ſont plus hautes encore, plus ſtériles, les chemins plus affreux, mais moins dangereux, & l'on ſe trouve dans une vaſte plaine, au bout de laquelle Carthagene eſt bâtie.



De Carthagene.

La ville de *Carthagene* s'annonce de loin par des hameaux, des métairies, des maisons de campagne, & quelques promenades agréables. ses principaux fondateurs furent *Teucer* & *Asdrubal ;* mais il y avoit déja, dit-on, à la même place, & cela 1412 ans avant Jesus-Christ, une grande ville nommée *Contesta*, du nom de *Testa*, roi d'Espagne, qui l'avoit bâtie, & la plus grande partie de cette province se nommoit *Contestanie.* Depuis vint *Teucer*, sous le regne de Gargoris, il résolut d'embellir & de fortifier Carthagene; mais il n'acheva pas son ouvrage; ce fut *Asdrubal*, qui, trouvant cette place dans une belle position, la décora, en fit une ville superbe, & la rendit l'Emule de Carthage d'Afrique.

Carthagene fut possédée par les descendants d'Asdrubal, jusques à l'an 208 avant Jesus-Christ, que Publius Scipion & Caius Lelius vinrent en Espagne, & conquirent cette ville qui étoit alors gouvernée par Magon, dernier chef des Carthaginois.

Tite-Live nous apprend qu'à l'arrivée de Scipion, Carthagene étoit, après Rome, une des villes les plus riches qui existassent; elle étoit remplie d'armes & de soldats. Scipion, malgré toutes ces ressources, la prit, & la livrant au pillage, en emporta, dit-on, soixante-quatre bannieres militaires, deux cents soixante & seize coupes d'or, dix-huit

mille trois cents marcs d'argent, sans les vases faits de la même matiere; quarante mille mesures de bled, & cent soixante & dix mille d'avoine: il y acquit, en un mot, de si grandes richesses, que, comme le dit Tite-Live, Carthagene fut la moindre des choses que gagnerent les Romains. *Ut minimum omnium inter tantas opes bellicas Carthago ipsa fuerit.*

Ce fut après cette conquête que Scipion donna ce grand exemple de tempérance & de modération, si célebré de son temps & de nos jours; on sait que quelques soldats lui amenerent une jeune captive de sang noble, & si belle qu'elle s'attiroit les regards & l'amour de tout le camp. Scipion ayant appris qu'elle étoit promise par ses parents à *Luceius*, prince des Celtibériens, & que les deux amants étoient épris l'un de l'autre, fit appeller le jeune prince, & lui rendant son amante, il le força de prendre pour sa dot, la somme d'or que ses peres lui avoient apportée pour sa rançon; il leur offrit en même temps l'amitié du peuple Romain.

Carthagene fut long-temps les Indes des Romains: il existe encore dans ses environs des mines d'argent. Philippe II en fit fondre pour évaluer les frais & le produit. Dans le village de *los Alumbres*, il y a des mines de plomb très-abondantes; on trouve vers les *Cuevas de Porman* des améthystes & d'autres pierres précieuses, & vers *Hellin* une mine de soufre considérable.

La campagne de Carthagene se nommoit autrefois *Campo Spartario* & l'on donna même à la ville

le titre de *Spartaria*, à cauſe de l'abondance de ce jonc fin & menu appellé *Spartum*, qui ſe trouve dans les plaines & les montagnes de Carthagene.

Dans les guerres d'*Atanagilde* avec *Agila*, rois Goths, en Eſpagne, Carthagene fut détruite de fond en comble; il reſta de ſes ruines pluſieurs pierres antiques avec des inſcriptions. On voit une de ces pierres au bourg d'*Eſpinardo*, près de Murcie, dans un jardin; c'eſt une grande piece de marbre, ſur laquelle on voit d'un côté un timon de navire, & de l'autre une figure de Pallas, tenant un rameau d'olivier; à ſes pieds ſont une corne d'abondance & le caducée de Mercure. Caſcales attribue, & je ne ſais pourquoi, ce monument à Jules-Céſar, lorſqu'il forma le deſſein d'aſſujettir le monde & ſa patrie.

Du côté de la terre, Carthagene eſt défendue par une montagne formée de trois côteaux: l'un ſe nommoit anciennement *Pheſto*, l'autre *Alecto*, & le troiſieme *Chrono*. Au milieu de la ville eſt une colline très-élevée, dont le fort eſt preſque détruit & abandonné; elle portoit autrefois le nom de *Mercure Theutates*, à cauſe, ſans doute, d'un temple qui y étoit érigé à l'honneur de ce Dieu.

Le port de Carthagene eſt grand & ſi profond que les navires viennent juſqu'à la terre. C'eſt un baſſin creuſé par la nature, qui paroît avoir ſymmétriquement arrangé à l'entour pluſieurs côteaux, pour le mettre à l'abri des vents & des orages; de ſorte qu'étant ſur le môle, on ne peut appercevoir que l'entrée du port & le

baſſin. Le fameux marin André Doria, avoit coutume de dire, qu'il ne connoiſſoit que trois ports ſûrs dans le monde, juin, juillet & *Carthagene.* Ce port ne peut être comparé à aucun autre pour ſa ſûreté & ſa régularité. Virgile voulant au débarquement d'Enée en Italie, donner la deſcription d'un port auſſi parfait que l'art & la nature réunis puiſſent le faire, a décrit & pris pour modele celui de Carthagene.

Eſt in ſeceſſu longo locus : inſula portum, &c.

Ce port eſt défendu à ſon entrée par deux redoutes, auxquelles on travaille encore, & qui ne ſont pas fortifiées ; le môle eſt défendu par douze pieces de canon.

L'arſenal de Carthagene eſt immenſe, il renferme toutes les commodités qui peuvent être deſirées pour faciliter l'armement & la conſtruction d'un navire. Tout y eſt ſi à la main, qu'un vaiſſeau de ligne eſt facilement armé & équipé en trois jours, bâti ſur le bord de la mer ; ſes eaux viennent, au gré du conſtructeur, remplir les baſſins ſuperbes qui ſervent de chantiers, & le navire conſtruit va de lui-même ſe rendre à la mer. Chaque navire a dans cet arſenal ſon magaſin particulier qui renferme tous les agrêts qui lui ſont propres ; la proviſion de menus bois y eſt conſidérable ; mais les groſſes pieces y ſont rares, ainſi que les mâtures. On prétend que le roi d'Eſpagne ou ſes entrepreneurs en ce genre, ne ſe procurant les bois & autres agrêts néceſſaires, que de la troiſieme main, les paient environ un quart au deſſus de leur valeur. On voit dans

cet arsenal une foule d'ouvriers salariés, d'esclaves Maures, & de présidiaires ou galériens; ils sont répartis en troupes dans les chantiers, les magasins, la corderie, les forges, & dans les divers autres travaux qui sont indispensables dans un arsenal. La nature a placé dans celui-ci une source d'eau douce sur le bord de la mer, de sorte que les navires y font aiguade avec la plus grande facilité; elle est quelquefois si abondante qu'elle nuit aux constructions qui se font dans les bassins, & l'on est continuellement obligé de pomper l'eau qu'elle y verse à cet effet; & pour vuider aussi l'eau que la mer introduit dans ces mêmes bassins malgré les écluses, il y a deux magnifiques pompes à feu, qu'on dit avoir été perfectionnées par le fameux Dom *George Juan*, mort depuis quelques années, un des meilleurs officiers qu'ait eu la marine Espagnole, fameux par son voyage sur la riviere des Amazones avec M. de la Condamine, & par plusieurs ouvrages qu'il a donnés sur les Indes, l'astronomie & le pilotage; il faut dire, à la gloire du corps de la marine Espagnole, que la plupart des jeunes officiers cherchent à s'instruire, qu'ils sont très-attachés à leur état, & qu'ils y font tous les jours de nouveaux progrès.



Route de Carthagene à Grenade.

On jouit, jusqu'à deux lieues environ de Carthagene, de l'agrément de la campagne; mais ce ne sont plus après que des montagnes, qui sans être trop escarpées, sont de difficile accès, des chemins étroits & pierreux, & quelques fonds glissants où les mulets prennent pied difficilement. Telle est la route jusqu'à la *Fuente el Alomo*, village très-grand jadis, mais où l'on voit aujourd'hui des rues entieres pleines de ruines & de décombres. Dans tous ces cantons l'on cultive beaucoup la barille; elle fait à *Totana* la richesse du laboureur; ce village qui est considérable, appartient aux chevaliers de Saint-Jacques. Les chemins deviennent ensuite plus beaux & plus agréables jusqu'à *Lorca*, dont on voit de loin toute la grandeur; elle est bâtie sur la croupe d'une montagne. Cette ville est, dit-on, l'ancienne *Eliocroca* de l'itinéraire d'Antonin; le *Guadalentin* baigne ses murailles & la sépare d'un vaste fauxbourg. Elle fut très-fameuse du temps des Maures, elle n'est aujourd'hui peuplée que de laboureurs; ils cultivent avec soin une terre qui est d'un très-grand rapport. On recueille tous les ans dans son territoire près de 200000 quintaux de barille, sur laquelle le roi a mis un impôt d'un ducat par quintal; c'est environ 2 livres 15 sous de notre monnoie: cet impôt est particulier à la barille qui se recueille à Lorca.

Sa

Sa cathédrale est bâtie au point le plus élevé de la ville, sur une place assez grande & réguliere; l'église est petite, peu ornée; mais elle renferme quelques tableaux excellents. On y distingue un saint Antoine de Padoue, peint avec beaucoup de vérité, & le massacre d'Abel; dans la salle capitulaire, à côté de la sacristie, piece assez ornée, avec autant de goût que de simplicité, on voit quatre tableaux où regnent le coloris & la perfection du dessin : ils représentent saint Augustin, saint Ambroise, saint Jérôme & saint Chrysostôme; l'artiste qui est *Gamache*, à su peindre dans chaque tête le génie particulier qui caractérise ces différents Peres de l'église. Dans une petite salle voisine, est un *saint Patrice*, tableau du même peintre; le saint est revêtu de ses habits épiscopaux, la vieillesse y est représentée avec toutes ses rides & sa foiblesse, c'est la nature même.

Lorca est à six lieues de la mer. Colmenar dit que les habitants sont la plupart de nouveaux Chrétiens ou Maures convertis, peuple rustique & peu accueillant envers les étrangers. J'ignore s'ils sont Chrétiens nouveaux; mais je sais qu'il y a dans Lorca beaucoup de ces gens appellés Bohémiens en Espagne, larrons & traîtres, qui ne cherchent que les moyens de vous piller & de vous nuire.

En quittant Lorca, on arrive par un assez bon chemin à *Lumbreras :* c'est-là que j'ai vu les auberges d'Espagne dans leur plus grande nudité ou simplicité; une *Posada* ou hôtellerie Espagnole mérite bien une description particuliere. La premiere piece de la maison est souvent une

vaſte écurie remplie d'ânes & de mulets, parmi leſquels il faut ſe faire jour, ſi l'on veut demander & obtenir un logement; on parvient avec aſſez de peine vers la cuiſine. C'eſt une piece ronde ou quarrée, qui ſe termine en pyramide, dont la pointe eſt ouverte pour laiſſer à la fumée un paſſage libre; tout autour de cette vaſte cheminée, eſt un large banc de pierre, qui, la nuitſ, ert de lit à la famille; mais, qui pendant le jour & le ſoir, offre un ſiege commode aux voyageurs, cochers & muletiers, qui pêle-mêle aſſis avec l'hôte & l'hôteſſe, dérobent à l'air une partie de la fumée. Au centre de cette taniere, brûlent quelques tiſons raſſemblés, & ſouvent de la bouſe de vache, mêlée à des faiſceaux de paille. Tel eſt le feu bannal qui va ſervir à la ronde, à faire cuire les mets dont on a eu ſoin de ſe pourvoir; toute la batterie de cuiſine conſiſte en longues & larges poëles; preſque tout ce que l'on mange ſe frit dans de la mauvaiſe huile; il eſt vrai de dire qu'on ne l'épargne point, & cette abondance ſe joint à la qualité, pour faire perdre l'appétit. Le coin de ce feu eſt preſque toujours orné de quelque amateur de nouvelles, enveloppé juſqu'aux yeux dans ſa cape; quelquefois d'un aveugle qui chante du nez & racle ſa guitarre, & des enfants de l'hôteſſe, garçons & filles, qui n'ont pour tout vêtement qu'une courte chemiſe, quoique d'un âge aſſez avancé, pour être plus modeſtement couverts. Lorſque vous êtes ſuffiſamment réchauffés, & que vous venez à bout de vous faire entendre, on vous

mene dans un mauvais coin humide, qu'on appelle chambre ; elle est meublée de deux chaises, ordinairement fort hautes si la table est basse, & fort basses si la table est haute, parce que tout se fait sans goût & sans proportion. On jette par terre un méchant matelas, plus court d'un pied qu'il ne faut ; les draps sont grands comme des serviettes ; la couverture, si l'on en trouve, couvre à peine les bords du grabat. C'est sur ce lit de volupté qu'il faut se délasser des fatigues de la route, faire des songes agréables, & de nouveaux projets de voyage. Les pires de ces auberges, sont celles qui sont tenues par *los Gitanos* ou les Bohémiens ; (car on est plus sûr dans un bois,) il faut avoir l'œil à tout ; & quelque précaution que l'on prenne, on n'en sort jamais avec tout son bagage.

Toutes ces auberges appartiennent à des seigneurs ou à des moines opulents, qui les érigent en fermes, & qui ont grand soin d'en rendre le nombre très-petit ; de sorte que le fermier est obligé de se dédommager sur les passants, du prix énorme qu'on le force à payer. D'ailleurs, par une loi qui est inconcevable aujourd'hui, mais qui a dû son origine au peu de commerce intérieur de l'Espagne, il est défendu à toutes ces auberges de tenir & de vendre aucune espece de comestible. Faut-il de la viande, du pain, de l'huile & du vin ? le voyageur & l'habitant sont obligés d'avoir recours à l'homme qui a le privilege exclusif de tout vendre, & l'on est obligé d'avouer que sans cette loi odieuse, mais

utile, plusieurs villages isolés auroient manqué du nécessaire ; il est vrai qu'elle pouvoit être restreinte, & qu'elle est, en général, aujourd'hui inutile.

Pour revenir à *Lumbreras*, j'ai trouvé la vaste cheminée fournie de muletiers & d'une poële énorme, où bouilloient à l'envi du riz, du saffran, des poivres longs & de la merluche ; on m'a conduit dans une chambre ouverte à tous les vents, où sans façon l'on a jeté sur le plancher quelques charbons allumés, car il faisoit froid ; & tout à côté une espece de matelas, sans draps ni couverture, & après m'avoir souhaité bonne nuit, le Bohémien m'a demandé quelques sous pour boire.

De *Lumbreras* à *Veles el Rubio*, on a des chemins affreux ; on fait près de cinq lieues dans une *Rambla* ou torrent, c'est la *Rambla Novante*, n'ayant d'autre perspective que des déserts, des roches pelées, & étant environnée de hautes montagnes, qui de bonne heure, en hiver, sont couvertes de neige. *Veles el Rubio* est un village considérable, c'est l'entrée de royaume de Grenade; on y voit encore plusieurs restes de fortifications maures. Sa campagne est très-arrosée & produit beaucoup de chanvre ; on y voit aussi quelques jardins potagers. En quittant *Veles el Rubio*, les chemins sont moins affreux & moins dangereux ; mais il n'y en a pas d'autre que le sable & le lit de plusieurs ravins que forme la fonte des neiges, dont les montagnes voisines sont couvertes. Le premier village qu'on

rencontre eſt *Chirivel*, village miſérable, dont l'auberge a pour hôte un Bohémien ; mais il m'a paru de quelques ſous plus riche que celui de *Lumbreras*.

De *Chirivel* à *Cullar de Baza*, il y a quatre lieues ; on traverſe une vaſte cordeliere ou *Sierra*, nommée *Maria ;* les chemins ſont paſſables, mais la campagne y eſt par-tout inculte, & n'offre à l'œil rien d'agréable. *Cullar de Baza* eſt un village bâti au pied d'une montagne, dont l'enceinte eſt creuſée & pleine d'habitations. Ce ſont de vraies tanieres, héritées des Maures, & où vivent les trois quarts des habitants de Cullar ; l'auberge eſt tenue par un François, qui autant qu'il lui eſt poſſible, ne déroge point aux uſages du pays.

On voit ſur un des côteaux qui avoiſinent *Cullar de Baza*, une potence ornée vers le milieu d'un large couteau. C'eſt un reſte de ces temps où les ſeigneurs l'étoient de *Ahorca y de Cuchillo ;* c'eſt-à-dire, ſeigneurs de glaive & de potence, ayant droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux ; privilege dont les rois les ont dépouillés. La récolte principale de Cullar eſt en chanvre ; il y a tel particulier qui en recueille plus de mille *arrobes*, ſur leſquelles l'égliſe prend ſa dîme ; mais le roi la partage, & cela ſe fait de la maniere ſuivante. Dans chaque village ou territoire, il y a, ſelon ſon étendue, deux ou trois maiſons qu'on appelle *Caſas excuſadas*, c'eſt-à-dire privilégiées. Ce ſont ordinairement les plus riches du canton, & celles-là ne paient la dîme qu'au roi ; il peut

changer tous les ans, & faire passer le privilege sur la maison dont la récolte est la plus abondante. Le roi de France pourroit aisément établir un droit pareil, qui n'enleve rien de plus au public, qui n'appauvrit pas trop un évêque ni un chapitre, & dont on peut appliquer le produit à des pensions militaires, à l'entretien des grandes routes, ou à toute autre entreprise qui seroit jugée aussi utile.

En sortant de *Cullar*, le chemin se continue jusqu'à *Baza*, presque toujours dans le sein des montagnes. Cette ville qu'on dit être la *Basti* de l'itinéraire d'Antonin, est bâtie au pied d'une haute montagne, qui, la plus grande partie de l'hiver, est couverte de neige. *Baza* fut fameuse du temps des Maures, elle fut gouvernée par plusieurs vaillants Alcades : la plupart de ses maisons & de ses édifices sont encore de construction maure, c'est-à-dire, bâties en brique ou en ciment très-dur. Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans *Baza*, ce sont neuf vieux canons de fer, qui aiderent Ferdinand & Isabelle à conquérir cette ville sur les Maures : ils sont extrêmement gros, surchargés d'anneaux & de moulures, le diametre de leur épaisseur est environ de deux pieds. Je n'ai pas pu juger de leur calibre, parce que la ville les a fait servir de colonnes à la façade des halles ; édifice qui n'a que cela de remarquable. Sur la premiere de ces fieres colonnes, on a gravé l'inscription suivante : *Estos tiros son los con que los reyes Dom Ferdinando y Dona Isabella ganaron esta*

Ciudad sobre los Mauros, anno 1489, en el dia de Sancta Barbara, patrona de esta Ciudad. « Ces canons sont les mêmes qui servirent aux » rois Ferdinand & Isabelle à prendre cette » ville sur les Maures dans l'année 1489, le » jour de Sainte Barbe, patrone de la ville. »

A la sortie de *Baza*, le chemin est assez beau; mais il passe sur des montagnes très-élevées, & sur un sol inculte. J'ai traversé des forêts de chênes verds: le pays est abondant en cochons, & c'est presque la seule nourriture des habitants de ces cantons, pendant les trois quarts de l'année; aussi y a-t-il sur les lieux ce proverbe expressif: *no hai olla sin tocino, ni sermon sin Augustino;* « il n'y a pas de » bonne soupe sans lard, ni de sermon où Saint- » Augustin ne soit cité. » On descend avec beaucoup de peine jusqu'à la *Venta de Guor*, surtout lorsqu'il a plu; elle est de tous côtés environnée de hautes montagnes, & l'on passe, avant d'y arriver, une petite riviere; mais dès que l'on est parvenu sur la cime des montagnes opposées, le chemin est large & beau jusqu'à *Guadix*.

Cette ville est ancienne, elle se nommoit autrefois *Acci* ou *Colonia Accitana*. Le voisinage des montagnes fait que l'air n'y est pas aussi chaud que dans le reste du royaume de Grenade; de sorte qu'il n'y croît ni orangers, ni même des oliviers.

C'est un siege épiscopal, & ce qui paroît singulier, c'est que l'évêque de Guadix est suffragant de Séville, qui est à plus de cinquante lieues delà.

Alphonſe le Sage prit cette ville ſur les Maures en 1252, & y rétablit la religion chrétienne. Les Maures s'en emparerent une ſeconde fois, & la garderent juſqu'en 1489, qu'ils en furent chaſſés par Ferdinand & Iſabelle.

Guadix eſt bâtie ſur la croupe d'une haute montagne, & environnée de promenades agréables : au bout de la principale eſt une eſpece de dôme lourdement conſtruit, où l'on trouve quelques bancs de pierre, & d'où l'on jouit d'une très-belle vue ſur la campagne. Au ſommet de la ville eſt une place grande & réguliere, ornée de pilaſtres & de jolies maiſons; l'égliſe eſt grande, richement décorée & de bon goût. On monte à la porte principale par pluſieurs degrés de marbre blanc, & la façade, quoique moderne, eſt ſurchargée de figures & d'ornements dans le genre gothique. L'auberge de Guadix eſt hors de la ville, elle eſt tenue par un François.

A une lieue de cette ville, & après avoir paſſé *Pullena*, dont preſque toutes les maiſons ſont creuſées dans les petits côteaux, dont ce canton eſt couvert, on ne trouve plus que des chemins auſſi horribles que fatigants. Auſſi loin que la vue peut s'étendre, elle n'apperçoit que des montagnes arides & des précipices, dans le fond deſquels cependant les habitants ont trouvé le moyen de mettre en œuvre quelques parties de bonne terre; mais du haut de la route, je diſtinguois à peine les laboureurs qui étoient occupés à les cultiver. A la ſortie de ces montagnes, le terrein

n'eſt ni plus riant ni plus cultivé, il eſt dépouillé de tout; on n'y voit pas même le plus petit arbuſte juſqu'à la *Venta de Darro*, où l'on entre dans une immenſe forêt de chênes verds; il eſt vrai qu'ils ſont clair-ſemés & aſſez diſtants l'un de l'autre. Ma journée a été malheureuſe, j'avois verſé le matin ſur le bord des précipices; l'après-dîner, la grande roue de mon carroſſe s'eſt briſée en mille pieces: nous étions à une forte lieue de toute habitation, les chemins étoient couverts d'une boue gliſſante, il pleuvoit à verſe, & la nuit approchoit; il a fallu laiſſer mules & voiture à la garde de Dieu. Le *Mayoral* (*) avoit pris le devant pour amener des bêtes de charge: chemin faiſant, il a laiſſé tomber un ſac qui contenoit quelques picotins d'orge, la fidélité de ſon chien mérite d'être citée; il n'avoit pas quitté le ſac, & m'ayant reconnu pour une des perſonnes de la voiture, il m'a fait ſigne, en joignant la voix au geſte, de me charger de ce ſac; je l'ai pris, pour lui faire plaiſir; après m'avoir témoigné ſa reconnoiſſance, il eſt parti en courant pour aller rejoindre ſon maître. Je ſuis arrivé mouillé, crotté, haraſſé au village d'*Iſnallos*; l'auberge eſt tenue par un François, mais les lits & les appartements y ſont à l'accoutumée: il y a cinq lieues de ce village à Grenade.

(*) On appelle de ce nom le cocher d'un carroſſe à ſix mules; le poſtillon ſe nomme *Sagal*, & ſon métier eſt fatigant; c'eſt une eſpece de coureur, qui ne ſe repoſe ni ne dort, car le jour il eſt toujours devant les mules pour les diriger, & la nuit auprès d'elles pour les ſoigner.

Du Royaume de Grenade.

LE royaume de Grenade faisoit partie de l'ancienne *Bétique*, il étoit habité par les *Bastules*, les *Sexitains*, &c. Sa longueur est d'environ soixante & dix lieues, & sa largeur de trente.

Ses principales rivieres sont : le *Genil*, autrefois nommé *Singulis*, qui prend sa source un peu au dessus de Grenade, & qui entre dans l'Andalousie, après avoir arrosé les campagnes de *Loxa ;* le *Guadalentin* qui naît aux environs de *Guadix*, & dont le cours singulier est d'occident en orient, puisqu'il rétrograde pour arroser les campagnes de la Murcie ; le *Rio Frio*, ainsi nommé de la froideur de ses eaux ; sa source est au sein du royaume de Grenade, dans les montagnes d'*Alhama ;* il a son embouchure dans la Méditerranée, auprès de *Puerto de Torres :* le *Guadalquivirejo*, ou petit Guadalquivir, qui naît à *Munda*, & se perd dans la mer à *Malaga*.

Le royaume de Grenade est entrecoupé en tous sens de montagnes fort élevées, mais qui forment des vallées délicieuses. Parmi ces montagnes, celles qu'on nomme les *Alpuxarras*, sont si hautes, que de leur sommet on découvre la côte de Barbarie, & les villes de *Tanger* & de *Ceuta* ; elles ont environ dix-sept lieues de longueur, depuis *Vales-Malaga*, jusqu'à *Almerie*, & onze de largeur. On trouve dans ces montagnes des arbres fruitiers, d'une beauté

& d'une grosseur prodigieuses. C'est dans leur sein que se réfugierent les malheureux restes du peuple Maure; de sorte qu'elles sont couvertes de villages, & extrêmement peuplées. Ces montagnards paroissent avoir conservé l'esprit actif & industrieux de leurs ancêtres: ils cultivent avec succès la vigne, qui leur produit un vin excellent, & presque toutes les especes de fruits qu'ils vont vendre à *Veles-Malaga* & sur le reste de la côte.

Le royaume de Grenade est un des plus sains & des plus tempérés de l'Espagne. On y trouve presque à chaque pas des sources d'eau vive, qui arrosent la campagne, & la couvrent de fleurs & de verdure.

A une lieue de Grenade, sont les célebres bains d'*Alhama*, propres, dit-on, aux maladies causées par les humeurs froides, & à quatre lieües ceux d'*Alicun*, qui paroissent être le contraire des premiers, puisqu'ils guérissent les maladies qui proviennent d'une humeur âcre & sanguine.

L'eau du *Darro* a l'heureuse propriété de guérir de toutes sortes de maux les animaux qui en boivent. Les naturels du pays l'appellent le bain salutaire des brebis. (*)

Tandis que les Maures possédoient le royaume de Grenade, c'étoit le pays du monde le

(*) *Vulgò autem balneum pecoribus salutiferum dicitur, eò quod hæc aqua omnia morborum genera in animalibus curet.* Descrip. de Grenade, par George Bruin, & François Hogenberg, dans l'ouvrage intitulé : *Civitates orbis terrarum*, à Cologne, 1576.

plus riant & le mieux cultivé ; sa population étoit immense, ses vallées & ses montagnes étoient couvertes de vignes & d'arbres à fruits; mais aujourd'hui qu'il est changé! la dépopulation est un fléau terrible pour les campagnes. Combien de côteaux qui n'ont plus d'autre ornement que les plantes dont la nature les couvre; cependant il est encore une des provinces les plus fertiles de l'Espagne ; on y recueille du vin, de l'huile, du chanvre, du lin, du sucre, de la canne lle, des oranges, des amandes, des figues & des citrons en abondance; on y cultive le mûrier avec beaucoup de succès, & la soie qu'il produit, est, dit-on, plus belle que celle du royaume de Valence. On y trouve plusieurs forêts de chênes à gland, & à noix de galles; des troupeaux considérables de cochons, quelques palmiers & une espece de gland qui équivaut au marron & à la noisette.

Les montagnes de Grenade renferment plusieurs carrieres d'un jaspe magnifique, veiné de toutes les couleurs & transparent comme l'albâtre, de marbre noir, verd & sanguin, des mines de grenats, d'améthystes, & autres pierres précieuses.

Les principales villes de ce royaume sont *Grenade*, qui en est la capitale, *Guadix*, *Baſſa*, *Gueſcar*, *Loxa*, *Santa Fe*, *Alhama*, *Antequerra*, *Eſtepa*, *Veles-Malaga*, *Almerie* & *Malaga*.

De Grenade.

Cette ville eſt ſituée au pied de la *Sierra Nevada*, ou montagne de neige, & bâtie ſur deux côteaux, qui ſont ſéparés par le *Darro*. Le *Genil* baigne ſes murailles, ces deux rivieres ſont formées de la fonte des neiges dont la Sierra eſt toujours couverte. Le *Darro* charrie, dit-on, des paillettes d'or, & ſon nom qu'on dit venir de *dat. aurum* le déſigne : le *Genil* roule des paillettes d'argent. Lorſque Charles V vint à Grenade en 1526, avec l'impératrice Iſabelle, la ville lui fit préſent d'une couronne faite de l'or qu'on avoit retiré du *Darro*.

Pluſieurs auteurs donnent à Grenade le nom d'illuſtre & de fameuſe, quelques-uns prétendent que c'eſt encore la plus grande ville de l'Eſpagne. La campagne qui l'environne eſt un paradis terreſtre ; on n'y voit par-tout que des lieux enchanteurs, mais ſi négligés, la nature y eſt ſi fort livrée à elle-même, que ceux qui l'aiment, gémiſſent à chaque pas de voir qu'on profite ſi peu des ſites heureux qu'elle offre à l'embelliſſement & à la volupté.

On dit que les Maures ne regrettent que Grenade des grandes pertes qu'ils ont faites en Eſpagne ; ils en font mention tous les vendredis dans leurs prieres du ſoir, & demandent au ciel d'y être rétablis. Le dernier ambaſſadeur Maure qui vint en Eſpagne, il y a environ dix ans, obtint du roi la permiſſion

de voir Grenade : il se mit à pleurer en entrant dans l'*Alhambra*, & ne put s'empêcher de dire, mes ancêtres ont perdu bien sottement cette terre délicieuse.

Grenade avoit autrefois vingt portes : la premiere, celle d'*Elvire* qui existe encore ; la seconde, celle de *Bibalmazar*, ou de la conversation, parce qu'elle étoit parmi les Maures une espece de rendez-vous, où ils s'entretenoient de leurs affaires ; la troisieme, celle de *Vivarambla*, parce qu'elle conduisoit à la place fameuse qui existe encore sous le même nom ; la quatrieme, celle de *Bid Racha*, ou des provisions ; la cinquieme se nommoit *Bibataubin*, c'est-à-dire, la porte des Hermites, parce qu'elle conduisoit à diverses solitudes qui étoient habitées par des Derviches ; la sixieme s'appelloit *Bibmitre*, ou *Biblacha*, ou la porte du poisson ; la septieme, des moulins ; la huitieme, la porte du soleil, parce qu'elle étoit ouverte du côté de l'orient ; la neuvieme étoit la porte de l'*Alhambra*, les Maures l'appelloient *Bid Luxar ;* la dixieme étoit celle de *Bid Adam*, ou porte des ossements des fils d'Adam ; la douzieme *Bid Cieda*, la porte de la noblesse, les Maures la tinrent long-temps fermée, parce que plusieurs devins leur avoient prédit que les ennemis qui s'empareroient un jour de la ville, entreroient par cette porte ; la treizieme est celle de *Faxalauza*, ou de la colline des amandiers ; la quatorzieme, la porte du Lion, en Arabe *Bid Elecei ;* la quinzieme, la porte de la côte, nommée par les Maures *Alacabar ;* la seizieme *Bid Albonut*, ou des

Bannieres, aujourd'hui la porte de la Magdeleine ; la dix-feptieme, celle du Darro ; la dix-huitieme de *Mofayca ;* la dix-neuvieme, celle qu'on nomme de l'*Ecca-homo ;* la vingtieme, celle qui eft murée à côté de l'*Alhambra*. Le mot *Bib* ou *Abuib*, en langue maure, fignifie porte.

Grenade eft la ville d'Efpagne où les Maures ont laiffé le plus de monuments. On diroit à voir la prodigieufe quantité d'infcriptions qui fe font confervées dans la ville & fes environs, & les beaux édifices de *l'Alhambra* & de *Generalif*, que ce peuple voulut faire de Grenade le dépôt de fa religion, de fes ufages, de fes mœurs & de fa magnificence. Il n'y a pas de mur dans cette ville où il n'ait, pour ainfi dire, gravé des traces de fa domination ; mais malgré cette abondance de monuments, l'hiftoire du regne des Maures en Efpagne, eft encore enfevelie dans la confufion & l'obfcurité. L'ignorance des Efpagnols, leur fuperftition, & la haine qu'ils portoient aux Maures, y ont beaucoup contribué ; ils ont détruit ou laiffé détruire, par le temps, tout ce qui portoit l'empreinte du Mahométifme, au lieu de conferver des monuments d'ancienneté, qui l'étoient en même temps de leur gloire ; & l'on peut dire que le hazard feul & la bonté de la conftruction, bien plus que la curiofité & l'amour des arts, ont maintenu ceux qui reftent encore, & qui dépériffent tous les jours ; cependant que de fecours l'hiftoire n'en auroit-elle pas retirés? Combien de fables détruites & épargnées à nos écrits ! Mais il faut rendre juftice au corps de ville

de Grenade. Il fit faire, il y a nombre d'années, une copie fidélement interprétée de toutes les inſcriptions Arabes qui ſe trouvoient dans la ville, & cette copie authentique fut depoſée dans les archives publiques.

Je décrirai d'abord les monuments que renferme la ville. Celui qu'on vante le plus, eſt la maiſon dite des monnoies ; elle fut fondée par le roi *Abi-Abdali*, pour ſervir d'hoſpice aux inſenſés. Quelques interpretes ont prétendu que l'inſcription Arabe qui eſt au deſſus de la porte déſignoit un hôtel des monnoies, d'autres ſoutiennent que ce n'étoit ni un hôtel des monnoies, ni des petites maiſons, mais un hôpital pour les indigents. Sa fondation date de la 778ᵉ. année de l'hegire, ou de l'an 1376 de notre ere ; on jugera de ſon objet, par l'inſcription ſuivante.

« Louange à Dieu : cet hôpital, aſyle de » miſéricorde, fut conſtruit pour les pauvres » malades Maures, comme une œuvre dont » la langue ne ſauroit trop vanter la piété & » l'utilité. Il eſt là pour ſervir de monument » à la foi & à la charité de ſon fondateur, » & il ſera ſa récompenſe, lorſque Dieu héritera de la terre, & de tout ce qui eſt en » elle. Ce fondateur eſt le grand, le renommé, le vertueux *Abi-Abdallad Mahomad*, » qu'il proſpere en Dieu, ce roi zélé, cet ami, » ce bienfaicteur de ſon peuple, qui n'emploie » ſes miniſtres que pour la gloire de la ſecte » & de Dieu ; ce prince courageux, ce propagateur d'œuvres pies, ce protégé des » anges, cette ame pure ; le protecteur des » loix & de la morale, ce digne empereur » des

» des Maures, qu'il profpere en Dieu : il eft
» fils de notre Seigneur, le roi jufte, haut &
» puiffant, le conquérant, le fortuné, le
» dévot gouverneur des Maures. *Abialhageg*
» qui rend témoignage à la loi, fils du re-
» nommé, du fublime *Abi-Algualid*, deftruc-
» teur de ceux qui donnent à Dieu des com-
» pagnons ; fils de *Nazar* le privilégié, heu-
» reux dans fes œuvres, & dans tout ce qui
» eft réfolu dans les décrets de Dieu pour
» fon fervice & avec lui. Il s'occupa de cet
» édifice, depuis l'inftant que la nation Maure
» fut fouveraine de cette ville, & il fit ainfi
» provifion de mérite. Il remplit fon arceau
» d'aumônes & de bonnes œuvres, toute
» fon intention fut dirigée en la préfence de
» Dieu. Dieu eft celui qui infpire les bonnes
» penfées, & qui lui fit part de fa lumiere,
» pour qu'elle fût communiquée à ceux qui
» viendroient après lui, & pour le jour où le
» bien & les ancêtres ne ferviront de rien, &
» qu'il ne nous reftera que ce que Dieu, dans
» fon cœur compatiffant, nous aura donné.
» Le principe de la conftruction de cet hofpice
» fut dans les dix jours du milieu du mois de
» *Moharram*, de l'année 777, & il mit fin à
» fes idées & aux travaux de cet ouvrage, dans
» les dix jours du milieu de *Xaguet*, de l'an-
» née 778. Que Dieu ne détruife point l'œuvre
» pie des fondateurs, & ne laiffe point fans
» récompenfe les avances méritoires de ces
» illuftres : que Dieu foit toujours avec Ma-
» homet & fes adhérents. »

Cette maifon eft aujourd'hui habitée par un

particulier; on y voit dans la premiere cour un beau réservoir & deux lions de marbre grossiérement sculptés, d'où jaillit l'eau qui le remplit. Cet édifice n'est remarquable que par l'inscription fastueuse & prolixe que l'on vient de lire.

L'architecte de la cathédrale s'appelloit *Siloë*, il mourut avant d'achever son ouvrage. La façade principale est noble & simple. La dédicace & l'époque de sa construction sont placées sur la petite porte qui ouvre sur la rue de la prison; on voit au dessus deux figures bien exécutées, représentant la foi & la justice, avec cette inscription latine :

Post septingentos, Mauris dominantibus, annos

Catholicis dedimus populos hos regibus, ambæ

Corpora condidimus hoc templo, animasque locamus

In cælis, quia justitiam coluere fidemque.

Pontificem dedimus Ferdinandum nomine primum,

Doctrinæ, morum, vitæque exemplar honestæ.

L'architecte voulut, dit-on, faire son église sur le modele du corps humain : la chapelle majeure en est la tête, la poitrine & l'estomac sont représentés par la nef du milieu, les deux nefs latérales sont sans doute les bras, & le reste de l'église & du chœur en forme les pieds. J'avoue, de bonne foi, qu'en parcourant cette superbe église, je ne m'en suis

point apperçu. Le dôme qui couronne le maître-autel est soutenu par vingt-deux colonnes Corinthiennes, dont les proportions sont grandes & imposantes. On voit sur l'architrave les statues colossales & dorées des douze apôtres, & dans l'entre-deux des colonnes du second ordre, plusieurs tableaux qui représentent la vie de la sainte Vierge. En un mot, l'ensemble de ce dôme est magnifique, il a cent soixante pieds d'élévation, & quatre-vingt de diametre; le chœur en a tout autant de longueur, sa largeur est de cinquante; le défaut le plus sensible de cette église est de n'avoir pas une largeur proportionnée à sa longueur, & ce défaut provient de ce qu'on a voulu renfermer la chapelle royale & la paroisse ou *Sagrario* dans la cathédrale : ce qui fait trois églises dans une. La longueur de tout le temple est de quatre cents vingt-cinq pieds; sa largeur n'est que de deux cents quarante-neuf : il a cinq nefs, divisées par vingt piliers détachés; ceux de la nef principale ont douze pieds de diametre, les autres n'en ont que onze.

La chancellerie ou le palais de justice a une façade aussi élégante que majestueuse; il seroit à desirer que l'intérieur répondît à ces beaux dehors. L'inscription que l'on voit sur le fronton, est du fameux *Ambroise Morales*, chroniqueur ou historiographe de Philippe II.

Ut rerum quæ hîc gerun-
tur magnitudini non om-
nino impar eſſet tribuna-
lis majeſtas, Philippi II re-
gis providentia
Regiam hanc litibus diju-
dicandis amplificandam
& hoc digno cultu exor-
nandam cenſuit, anno
M D. LXXXVII. Domino Fer-
nando Nino de Guevara
præſide.

Les architectes de cette façade furent *Martin Diaz Navarro*, & *Alonſo Hernandez*. On y a joint en 1762 un ſecond corps d'architecture, peu d'accord avec le premier qui accompagne le médaillon de Charles III.

Il n'y a que deux chancelleries en Eſpagne, auxquelles reſſortiſſent, par la voie de l'appel, toutes les cauſes qui ſe jugent dans le royaume; & de celles-ci, dans les cas prévus par la loi, elles paſſent au Conſeil de Caſtille. L'une eſt celle de Valladolid, l'autre eſt à Grenade; elle eſt compoſée de ſeize *Oydors* ou juges, qui ont voix avec le préſident, de huit alcades, quatre pour le criminel, quatre pour le civil, de deux fiſcaux ou gens

du roi, & d'un alguazil majeur. Tous ces membres, au nombre de vingt-six, composent ce qu'on appelle la chancellerie, dont il sera traité plus au long dans le chapitre de la magistrature. La justice y est administrée dans six chambres, dont quatre sont pour le civil, une pour les affaires de la noblesse, & une pour le criminel.

Tout auprès de la place où se trouve le palais de la justice, est la porte de l'*Alhambra*; elle conduit vers une promenade enchanteresse, plusieurs allées champêtres & tortueuses la composent; on y voit l'eau jaillir de toute part, & se précipiter de la cime des rochers couverts de mousse, sur lesquels l'*Alhambra* est bâti. Tout est verd & pittoresque dans ce séjour délicieux. On parvient à une fontaine qui fut construite sous le regne de Charles-Quint; elle est ornée d'aigles impériaux & d'une inscription simple, dans le style & le goût romain. CAESARI IMPERATORI CAROLO V, HISPANIARVM REGI. Quatre bas-reliefs à demi usés par le temps, & qui étoient bien exécutés, accompagnent cette inscription; l'un représente Hercule, dans le moment où il tue l'hydre, avec cette devise: *non memorabitur ultra*; le second est l'enlévement d'Europe, avec ces mots: *imago mysticæ honoris*; le troisieme, Apollon à la poursuite de Daphné, avec cette légende: *à sole fugante fugit*; & le quatrieme, Alexandre sur un cheval, armé de pied en cap, & ces mots: *non sufficit orbis*. Dans peu d'années il ne restera rien de ces bas-reliefs; ils ont été faits d'une

pierre tendre que l'air dévore tous les jours.

A quelques pas de cette fontaine, est l'entrée principale du château de l'*Alhambra ;* cette porte qui se nomme aujourd'hui *de la Garde*, à cause de quelques invalides qui y font sentinelle, est une tour très-forte, qui fut bâtie par le roi *Juseph Abulhaggehg*, comme on le voit par une inscription arabe, au dessus de laquelle on a placé une image de la Vierge, l'inscription est :

« Cette porte, appellée *du jugement ou du* » *tribunal*, (Dieu fasse avec elle le bonheur » de la nation Maure, & la perpétue dans » l'étendue des siecles,) fut bâtie par notre » seigneur l'empereur & roi des Maures, » Juseph Abulhaggehg, fils du roi Batailleur » le Juste, *Abigualid*, fils de *Nazar ;* Dieu » donne une heureuse fin à ses œuvres, pour » le bien de la nation Musulmane, & qu'il » agrée l'édifice qui est élevé pour sa défense ; » il fut achevé dans le mois de *Maulen-Almna-* » *dam*, de l'année neuf quarante & sept cent. » Que Dieu le rende stable sur ses fondements, » & perpétue dans la mémoire des hommes » l'époque de son élévation. »

L'année 749 de l'hegire, & le mois de *Maulen-Almnadam*, correspondent au 4 d'avril de l'année 1338 de notre ere. Cette porte fut construite pour servir de tribunal, selon la coutume des Arabes & des Hébreux, qui érigoient leurs tribunaux à la porte des villes ; & c'est de cet usage ancien en Asie qu'est venu le nom distinctif *de la Porte*, que l'on donne à la cour du Grand Seigneur.

Aux deux côtés de l'inſcription citée, ſont deux marbres ſur leſquels on lit en Arabe:

« Louange à Dieu, il n'y pas d'autre Dieu » que Dieu, & Mahomet ſon prophete; il n'y » a pas de force ſans Dieu. »

Au deſſus de l'inſcription, on voit une clef & une main ouverte : ce ſont deux ſymboles puiſſants de la religion Muſulmane. L'Alcoran ne fait mention que de la main toute puiſſante de Dieu, qui conduiſit les croyants dans la bonne voie; & de la clef de Dieu, qui leur ouvrit les portes du monde & de la religion.

La clef eſt à-peu-près, chez les Muſulmans, ce que la croix eſt parmi les Chrétiens; c'eſt le ſigne principal de la foi. Chez les Arabes, elle avoit auſſi les mêmes fonctions, le même pouvoir qu'ont parmi nous les clefs de ſaint Pierre, c'eſt-à-dire, la faculté de lier & de délier, d'ouvrir & de fermer les portes du ciel. On lit dans l'Alcoran, porte ou *Sùra* des hommes, « Dieu n'eſt-il pas tout-puiſſant & » miſéricordieux, en faveur de ceux qui croient » en lui & qui écrivent? ne donna-t-il pas à » ſon légat le pouvoir du ciel qui eſt en haut, » & du feu qui eſt en bas? Ne lui donna-t-il » pas la clef avec le titre & le pouvoir d'un » portier, afin qu'il ouvre à ceux qu'il aura » élus. » C'eſt une image de la confeſſion. La clef, d'ailleurs, étoit le blaſon des Maures Andalous; dès qu'ils entrerent en Eſpagne, ils la mirent ſur leurs étendards, & *Ghiblaltath*, aujourd'hui *Gibraltar*, nom que lui donnerent les Maures, & qui ſignifie le *Mont de l'Entrée*,

ne fut ainſi nommé, que parce qu'ils le regardoient comme la clef de cette porte par où l'Océan entre dans la Méditerranée ; & ce fut auſſi pour eux la porte qui leur ouvrit l'entrée de l'Eſpagne. Ainſi cette clef gravée ſur la porte de l'*Alhambra*, peut ſe prendre dans pluſieurs acceptions, ou comme ſymbole de la foi Muſulmane, ou comme ſimple blaſon.

La main que l'on voit auprès de cette clef, avoit chez les Maures trois ſignifications myſtérieuſes : d'abord, elle déſignoit la providence ; en ſecond lieu, elle étoit le prototype, ou pour mieux dire, l'abrégé de la loi. La main a cinq doigts, chaque doigt, excepté le pouce, qui n'en a que deux, a trois jointures ; tous les doigts ſont ſoumis à l'unité de la main, qui leur ſert comme de baſe. La loi des Mahométans contient cinq préceptes fondamentaux : le premier eſt, *de croire en Dieu & à ſon prophete ;* le ſecond, *de prier ;* le troiſieme, *de faire l'aumône ;* le quatrieme, *de jeûner pendant le mois de rahmadan ;* le cinquieme, *de viſiter le temple de la Mecque & celui de Médine.* Chacun de ces dogmes ou préceptes a trois modifications, excepté le premier qui n'en a que deux, & qui répond au pouce, qui ſont *cœur* & *œuvre.* Les paroles ne ſervent de rien dans la loi de Mahomet : tous ces dogmes & leurs modifications prennent leur ſource dans l'unité de Dieu, que les Muſulmans ont toujours à la bouche, *la elah ela alah ;* « il n'y » a pas d'autre Dieu que Dieu, » & conſéquemment tout le Mahométiſme ſe trouve renfermé dans la main, les cinq doigts & les quatorze jointures.

La troisieme signification est purement superstitieuse. Les Arabes croyoient & croient que la main, par sa structure, étant l'abrégé de la religion, devenoit une puissante défense contre les ennemis de la loi, & pouvoit opérer des enchantements & des prodiges, si l'on savoit lui donner certaines figures, les employer & les changer selon le cours des astres, des planetes & des diverses constellations : représentée ouverte comme l'est celle de la porte de l'*Alhambra*, elle avoit, disoient-ils, la faculté d'affoiblir les forces de l'ennemi.

La main n'a pas eu moins de crédit parmi nous durant les siecles de la sorcellerie ; elle est le centre & le fondement des contes en l'air des diseurs de bonne aventure. Les Chiromanciens ont prétendu que chaque homme y portoit les arrêts de sa destinée. Les linéaments que la nature y a tracés, & qui sont formés comme par hasard, ont donné matiere à plusieurs volumes. Les femmes Espagnoles mettent encore aujourd'hui au cou de leurs enfants, un collier tout formé de petites mains de buis, d'ébene ou d'ivoire, pour les préserver des enchantements : idée & croyance qui leur sont venues des Maures.

Le premier objet que l'on rencontre lorsqu'on est dans l'enceinte de l'Alhambre, est le fameux palais de Charles-Quint. L'architecte qui en forma le plan, & qui le fit commencer, est le célebre *Alphonse Berrugete*, né au village de *Paredes* de *Navas*, près de *Valladolid* ; il fut continué par *Machuca*, autre Espagnol, éleve de *Raphaël*, qui laissa l'entreprise à

Siloë, architecte de la cathédrale, Espagnol comme ses prédécesseurs; il étoit né à *Burgos*. Ce palais fut bâti de l'argent que l'empereur eut l'art de soutirer aux Maures, sous prétexte de leur laisser la liberté de conscience; ils avancerent en deux fois seize cents mille ducats, mais ils n'eurent que des promesses; car ils furent toujours ruinés, convertis & persécutés. (*)

(*) On peut juger des moyens qu'employoient les Espagnols, pour convertir les Maures de Grenade, par une lettre qui nous est restée du fameux *Aben-Humeya*: il écrivoit à ses sujets, à ses freres, de persévérer dans leur religion, & d'attendre de plus heureuses circonstances; on croiroit entendre saint Paul & les Peres de la primitive église, exhorter les fideles & les soutenir contre les persécutions, tant les voies de l'erreur sont quelquefois semblables à celles de la vérité; ce monument ne peut que faire plaisir, & je le traduis en entier.

« Le malheureux, le triste Molesma, dépouillé du royau» me qui lui appartient, comme unique reste de la géné» ration des rois, défenseurs de la nation & de la loi; Mo» lesma, qui se réjouit dans les travaux, sans perdre de vue » la justice & la religion, *Aben-Humeya*, fils de *Thali*, & » descendant du très-haut & fidele *Muley Hacen*, aux hono» rables & zélés Musulmans, ses freres de Grenade, salut » & bénédiction.

» En pleurant, nous pleurons & versons des larmes » ameres sur toutes les disgraces qu'a vu tomber sur vous » le fidele Musulman *Ab-Hami*, & nous nous réjouissons » d'apprendre avec quelle fermeté vous résistez aux prieres » importunes, aux menaces cruelles, aux persécutions de » ceux qui veulent vous faire renoncer à la vérité. Hom» mes perdus qu'ils sont! Si elle nous est un tourment, la » voix de deux ou de trois de ces Imans chrétiens; que » sera-ce pour vous si le nombre de ceux qui tous les jours » vous prêchent, vous environnent, & pénetrent dans vos » maisons, est si grand? Nous savons que les plus durs » sont ceux que l'on a placés en corps au milieu, de

Ce palais n'a que les quatre murailles, il fut abandonné à la mort de Charles-Quint. C'eſt un quarré parfait, de deux cents vingt pieds; on ne lui donna pas plus d'étendue, pour conſerver le palais Maure, que l'on deſtinoit à l'habitation d'été. Il eſt ſitué ſur une place aſſez vaſte, d'où l'on voit la campagne dans toute ſon étendue & partie de la ville. A l'entrée, on ſe trouve ſous une eſpece de coupole ovale, parfaite dans ſa ſimplicité, & admirable par ſa hardieſſe. A gauche eſt l'eſcalier fait d'un jaſpe bleu, mais commun; il eſt ſpacieux & imparfait, il conduit à une galerie, dont le faîte tombe en ruines.

Le centre du palais eſt une rotonde formée par trente-deux colonnes de marbre jaſpé; leur

" vous, avec leur moſquée profane. Ce ſont eux qui diffament le plus notre patience & notre courageuſe fidelité; nous nous félicitons de tous les moyens que vous employez pour les éloigner de vous: gardez, ſur-tout, de leur poiſon dévorant & cruel, le cerveau tendre & foible de vos enfants. Ne craignez rien, armez-vous d'une force nouvelle, le pouvoir ſe manifeſtera pour détruire cette race d'infideles: nous l'aurons un jour ce pouvoir; celui qui, d'un œil fixe, veille ſur nous & ſur nos œuvres, eſt tout-puiſſant; il fera que ſes ſerviteurs zélés ſe multiplient comme les étoiles du ciel & le ſable de la mer. Au milieu de tous les maux qui vous aſſaillent, vous êtes heureux, puiſque vous avez ſous vos yeux cette ville riante & ſes champs fleuris, le berceau de nos peres; puiſſe-t-elle avoir la bénédiction du ciel & la paix! Le temps ſe hâte: ne négligez pas l'inſtruction de vos enfants, afin qu'ils puiſſent, a tout âge, connoitre la vérité. Nous sommes devenus l'opprobre de nos voiſins, le jouet & les eſclaves de ceux qui nous abhorrent. Soyez fermes, eſpérez tout du temps & de Dieu, il eſt miſéricordieux & tout-puiſſant. "

hauteur eſt de vingt pieds, en comprenant les baſes & châpitaux. Les colonnes du ſecond ordre qui forment le tour de la galerie, n'en ont que dix; ce cercle a cent vingt pieds de diametre.

La porte principale eſt de marbre, gris de plomb, & d'ordre dorique. La friſe eſt ornée de cette ſimple inſcription :

IMPERATORI CES. KA-
ROL. V. HISP. REG.

Les bas-reliefs des colonnes ſont admirables; on les croiroit de bronze, tant le marbre dont ils ſont faits en imite la couleur : ils repréſentent des batailles. On voit au deſſus de la porte deux figures de marbre blanc, grandes comme nature & à demi-couchées; l'une tient un livre, & paroît repréſenter l'hiſtoire; l'autre un rameau de laurier, & me paroît être la victoire. De chaque côté de ces figures ſont deux médaillons; l'un repréſente Hercule combattant le lion de Nemée, & l'autre le même héros enchaînant le Cerbere; ils ſont de marbre blanc & bien exécutés.

La façade du côté du midi, n'eſt pas de moindre goût : la porte eſt conſtruite comme celle que je viens de décrire, en marbre gris tiré des carrieres d'Elvire, petite ville à quelques lieues de Grenade, ainſi que ſes divers ornements, les ſtatues & bas-reliefs, qui ſont exécutés avec beaucoup d'intelligence. Les batailles qui ſont repréſentées ſur les piedeſtaux, & les trophées de guerre, ſont maures,

comme le prouve une inſcription arabe, gravée ſur quelques boucliers : « il n'y a que Dieu » qui peut vaincre. »

Il y a ſur cette porte, outre deux figures placées ſymmétriquement, pour former le fronton, quatre bas-reliefs. On voit, dans le premier, Amphitrite enlevée par Neptune; dans le ſecond, eſt le même Dieu ſur un char; le troiſieme & le quatrieme repréſentent deux Tritons montés ſur des monſtres marins. La plupart des figures, des médaillons & des bas-reliefs ſont maltraités, cet ouvrage magnifique étant expoſé à toutes les inſultes de la populace ignorante : tout le tour de la façade, relevé en pierres taillées à facettes, eſt orné de têtes d'aigles, de lions & de ſuperbes anneaux de bronze.

Après avoir paſſé la maiſon dite du *Contador* (ou receveur,) peu loin du palais, eſt un vieux ormeau : quoique moins ancien que celui qui fut coupé, il y a quelques années, ſur les bords du *Genil*, & dont je parlerai, il ne porte pas des traces moins reſpectables de vétuſté. Celui-ci, s'il faut en croire la tradition, ſervoit de trône au chef de la religion Muſulmane, pour donner ſes audiences & interpréter les points obſcurs de la loi ; ainſi l'on vit chez les Juifs le tribunal de Debora ſous un palmier.

La premiere cour du palais maure, nommé le château de l'*Alhambra*, & qui tient au palais de Charles-Quint, s'appelloit chez les Maures le *Meſuar :* on la nomme aujourd'hui de *Los Array Janes*; elle eſt pavée de grands carreaux de marbre blanc, qui ſont à moitié

brisés, couverts d'herbe & de mousse. On y voit au milieu une espece de bassin étroit, & presque aussi long que la cour; cette cour est un quarré beaucoup plus long que large; aux deux extrêmités sont quatre colonnes sveltes dans le genre gothique, qui soutiennent une charmante galerie. Tout le pourtour est garni d'ornements ou d'arabesques, servant à lier plusieurs lettres arabes, qui réunies forment diverses inscriptions, les plus répétées sont:

« Dieu est le souverain bien, l'appui uni-
» versel; il est plein de bonté & de pitié pour
» les cœurs compatissants.

» Dieu seul est vainqueur.

» Honneur & bonheur à notre seigneur
« *Abd-Allah.* »

Au dessus des deux corniches principales, on voit plusieurs fleurons enlacés & bien finis, avec des caracteres arabes, qui forment l'inscription suivante; elle couvre presque toute la muraille où se trouve l'entrée de la tour de Comarès.

« Que Dieu soit exalté, il a donné à la
» nation un gouverneur qui l'a portée au com-
» ble de sa réputation & de sa gloire. Oh, de
» combien & de quelles héréfies il a délivré
» les peuples! il les a conduits & laissés avec
» affection dans leurs héritages; mais ceux qui
» ont fermé l'œil devant sa lumiere, il les a
» réduits à l'esclavage & les a fait servir au
» bien de son royaume. C'est avec son épée
» tranchante, & un courage invincible, qu'il
» en a soumis les nations & conquis les pro-
» vinces. C'est toi, *Nazar*; tu fis des actions

» inconnues jusqu'alors. Tu pénétras dans vingt
» villes renommées, & tu t'en emparas : tu
» rapportas & la victoire, & des biens immen-
» ses, avec lesquels tu as rafraîchi tes freres
» & ton peuple. S'ils savent bien diriger leurs
» prieres, lorsque leur ame s'exalte, ils de-
» manderont à Dieu le grand, le sublime &
» l'unique, pour toi de longs jours, pour tes
» états la durée & la prospérité. O Nazar,
» quoique né au sein des grandeurs, tu brilles
» de ton propre éclat, comme l'étoile du fir-
» mament ; tu es notre forteresse, notre appui,
» notre bras vengeur : tu nous gouvernes
» comme un flambeau, qui fait disparoître
» devant nous les ténebres. Les étoiles te crai-
» gnent dans leur cours, le grand astre des
» cieux t'éclaire avec respect, & l'arbre le
» plus élevé qui sait s'humilier, gagne auprès
» de toi davantage. »

Sur la porte de la même piece, mais avant que d'y entrer, on voit un cercle rempli de cette inscription.

« Si tu admires ma beauté sans penser à
» Dieu, qui est l'auteur de tout, je t'avertis
» que c'est une folie, puisque tu pourrois
» faire tourner ton admiration à ton profit,
» & que Dieu peut te donner la mort. O vous
» tous qui regardez ce marbre si parfait par
» son travail & sa beauté, veillez à sa défense,
» & pour qu'il soit stable, protégez-le de vos
» cinq doigts & de la main. » (*)

(*) Il faut lire ce qui a été dit sur les cinq doigts & la main, & la croyance des Maures à ce sujet ; la maniere

Cette inſcription paroît déſigner qu'il y avoit autrefois ſur cette porte une ſtatue, un bas-relief ou quelque marbre précieux.

La tour de *Comarès* a pris, dit-on, ſon nom de l'architecte Maure qui la fit élever: cependant *Marmol* & *Pedraza*, qui ont écrit l'hiſtoire de Grenade, prétendent que *Comarès* ſe dérive de *Commarragia*, nom propre de l'ornement Perſien dont la principale ſalle de cette tour eſt embellie. Cet architecte, quel qu'il fut, après avoir fait bâtir ſa tour, fit ſur elle une expérience; il la meſura dès qu'elle fut finie, & l'année d'après, l'ayant meſurée encore, il trouva qu'elle avoit baiſſé de trois pieds; c'eſt la plus haute, la plus grande & la plus magnifique de l'*Alhambra*.

La porte de la principale ſalle de cette tour eſt un arc de bon goût, embelli de fleurons, & d'arabeſques, qui ſont en ſtuc; ils étoient azur & couleur d'or; mais il reſte aujourd'hui peu de trace de la dorure. De chaque côté de la porte, ſont deux petites niches, dans leſquelles ceux qui entroient, dépoſoient leurs babouches ou ſandales. Cette ſalle eſt digne de curioſité, par la hauteur & la hardieſſe de ſa voûte, par les ornements & les inſcriptions dont elle eſt décorée, & par la vue ſuperbe dont on y jouit; le *Darro* ſerpente autour

d'employer la main contre la faſcination, telle qu'elle eſt encore reçue en Eſpagne, eſt de la fermer, & de faire paſſer le pouce en forme de croix, entre le doigt du milieu & l'index. C'eſt de cette maniere qu'une jeune & jolie femme ſe garde des malins regards d'une vieille, & en préſerve ſes enfants.

de ses fondements. On découvre une grande partie de la ville, les montagnes vertes & fleuries qui la dominent, & le côteau charmant qui lui sert de base; cette salle a du sol jusqu'à la corniche, quarante pieds d'élévation, & vingt & un depuis la corniche jusqu'au centre de la voûte; les fenêtres ont quatorze pieds de hauteur, la corniche en a deux & demi de largeur, la hauteur entiere de la tour est de cent quarante-deux pieds.

Les murailles de la salle, & la corniche, sont couvertes de fleurons & de lettres arabes; celles de la corniche sont une répétition des paroles suivantes. « Gaieté céleste, épanche-» ment de cœur, & délices éternelles à ceux » qui croient. » Ces corniches ou bordures se faisoient, sans doute, dans un moule où étoient gravées les paroles qu'on vouloit y appliquer; delà vient que presque toutes les bordures des fenêtres & des portes ne sont qu'une continuation répétée de la même phrase.

L'inscription qui entoure l'armoire qui est à gauche en entrant, signifie:

« Songe que tous les rois qui ont passé, & » qui existent dans ce palais, rendent justice » à *Abu-Nazar*, & se glorifient en lui; il est » doué d'une telle majesté, que placée dans » le ciel, elle eût obscurci les planetes, & » les signes du zodiaque. Son regard jette » l'épouvante dans l'ame des rois; mais sans » violence, il les attire à lui; car à ce » regard fier, il joignit toujours la gran-» deur d'ame & la bienveillance, & il les » protégea de sa seule gloire; il servit, non

» ſeulement les rois Arabes & Andalous, mais » tous les ſouverains de la terre. »

Cet *Abu-Nazar* eſt ſans doute le fameux *Miramolin*, qui régnoit en Afrique, & au nom de qui ſe fit la conquête de l'Eſpagne.

L'autre armoire a auſſi ſon inſcription; mais elle eſt plus élégante, mieux écrite & plus longue.

« Gloire des rois qui ſont diſparus de la » terre, honneur de ceux qui te ſuccéderont, » ſi l'on vouloit te comparer avec les aſtres, » ce ſeroit à eux de s'humilier; ſi l'éclat & » la nobleſſe manquoient à ta dignité, ta per- » ſonne lui donneroit aſſez de luſtre : tu es » le dépoſitaire des livres mémorables qui ont » épuré la ſecte, (*) & qui rendront un témoi- » gnage qui ne ſera jamais contredit. Combien » de nations autrefois, combien de celles qui » exiſtent ſe ſont ſauvées par ton zele ! tu » receles des idées ſublimes, & tes vertus ſont » ſi néceſſaires, que ta fin ne devroit jamais » venir, elles ont toutes choiſi un aſyle dans » ton ſein; mais, ſur-tout la clémence & l'ou- » bli des injures. »

(*) Lorſque le fameux *Ximenez de Ciſneros* vint à Grenade pour concourir à la converſion des infideles, avec le premier archevêque de cette ville, *Fernando de Talavera*, ils raſſemblerent, dit-on, un million & vingt-cinq mille exemplaires de l'Alcoran, qui furent brûlés dans la place publique, pluſieurs ouvrages de goût & d'érudition, dignes de paſſer à la poſtérité, ſe trouverent confondus avec la loi du prophete, & partagerent ſon ſupplice; l'armoire ſur laquelle on lit cette inſcription, renfermoit, ſelon toute apparence l'Alcoran.

L'inſcription ſuivante eſt ſur la fenêtre du milieu de la ſalle.

« Que Dieu vienne à mon aide, lui qui » *lapide le démon*, (*) qu'il ſoit avec Maho- » met & ſa génération, qu'il nous garde de » ſa colere & des embûches du malin, pour » que nous faſſions rupture avec l'enfer ; qu'il » me délivre des adverſités qui viennent, ſui- » vies de diſgrace, (**) & qu'il arrête le mal » que veut me faire l'envieux au moment où » il ſe diſpoſe à l'envie : il n'exiſte d'autre » divinité que celle de Dieu : louange au » maître des ſiecles & du monde, louange » éternelle. »

Sur la fenêtre qui eſt à droite, on lit :

« Je ſuis comme la douce exhalaiſon des

(*) Cette faculté qu'on donne à Dieu de *lapider le démon*, vient d'un conte fait par Mahomet, aux habitants de la Mecque ; il leur perſuada qu'une montagne voiſine de la ville appellée *Hod Hud Ar Aram*, étoit le *Mont-Moria*, ſur lequel Abraham avoit conduit ſon fils pour en faire le ſacrifice, & que le démon, jaloux des progrès de la vraie religion, venoit toutes les nuits habiter cette montagne, pour jouer quelque mauvais tour aux vrais croyants ; mais que l'ange Gabriel lui avoit appris certaines paroles, moyennant leſquelles, en faiſant ſept fois le tour de la montagne, & en jetant au diable ſept petites pierres, il fuiroit non ſeulement delà, mais de tous ceux qui rempliroient cet acte de religion : de là vient que les pélerins de la Mecque ne manquent jamais toutes les nuits de rouler autour de ce mont, & de lapider le diable ; il y a beaucoup d'indulgences attachées à ces courſes nocturnes, & on donne à Dieu la faculté par excellence, de pouvoir lapider le démon.

(**) On trouve l'explication de cette idée dans le ſecond volume des lettres de M. Guis ſur la Grece, où il commente ce proverbe Grec ſi philoſophique : *ô malheur, ſi tu es venu ſeul, ſois le bien venu !*

» plantes qui vous satisfait, vous séduit &
» vous enchante ; regarde le vase que je sou-
» tiens, & dans sa pureté, tu verras combien
» mes paroles sont justes : si tu voulois m'en
» donner un pareil, tu ne le trouverois que
» dans la lune, lorsqu'elle est dans sa plei-
» neur ; & *Nazar* qui est mon maître, est
» l'astre qui me communique sa lumiere ; tant
» qu'il veillera sur moi, je ne serai jamais
» éclipsée. »

Cette inscription fait sans doute l'éloge de la cour & du bassin sur lesquels cette fenêtre est ouverte.

La suivante est sur la fenêtre qui est à gauche de la salle.

« Ils peuvent bien me donner un nom su-
» blime, car je suis heureux & magnifique :
» ce dépôt transparent & fluide qui se pré-
» sente à ta vue, étanchera ta soif si tu veux ;
» mais que l'eau s'arrête dans son cours, &
» ne remplisse plus ses bords fortunés, il ne
» sera pas moins le chantre de *Nazar*, ce li-
» béral sans mesure, que personne ne quitte
» avec le besoin qui l'avoit amené. »

La petite corniche qui est au dessus des fenêtres, n'est pas privée de son inscription, on y lit :

« Louange à Dieu, au prophete, à Nazar
» qui donna les empires ; & à notre roi Abi-
» Abd-Allah, paix, elévation & bonheur. (*)

(*) Cette inscription prouve que ce *Nazar*, dont il est fait mention dans les inscriptions déja citées, & dans celle

La bordure de la porte principale contient les paroles suivantes :

» Par le soleil & sa splendeur, par la lune
» qui la partage, par le jour lorsqu'il se présente
» dans toute sa pompe, par la nuit qui nous
» le dérobe, par le ciel & celui qui le créa,
» par la terre & celui qui lui donna l'étendue,
» par l'ame & celui qui la prédestina ; il n'y a
» pas d'autre Dieu que Dieu. (*) »

Aux côtés de l'entrée sont deux courtes inscriptions ; à droite est celle-ci. »

« Ma paix est avec Dieu, c'est à lui
» que je suis attaché, je me suis mis sous sa
» tutelle. »

Et à gauche :

« Il n'y a pas de véritable grandeur, sinon
» en Dieu, le grand & le justicier. »

Les petites niches où se déposoient les babouches, ont aussi leurs maximes.

« Dieu est notre fermeté dans les tribula-

---

ci, est le même que *Miramolin Jacobo Almanzor*, que plusieurs historiens appellent *Nazar*, nom de grandeur & de dignité, comme *Auguste* chez les Romains, & *Pharaon* parmi les Egyptiens.

(*) Ces vers Arabes sont pris du commencement de la 91 *Sura* de l'Alcoran, dont le titre est le *soleil* ; cette Sura est une des plus élégantes & des plus poëtiques de ce livre. L'inscription citée contient sept vers, qui en Arabe sont :

Va-Sciamsi, va dhohà ha,
Val Kamari eda talaha,
Van nahari eda giallaha,
Val laili èda jagsciàha,
Vas samai, và ma banàha,
Val-Ardhi, và ma sauccàha,
La ellah ela allah.

» tions, la substance qui est dans les aliments
» nous vient de Dieu. »

Et autour des niches, on lit: « Valeur & » durée à notre roi Abulgaghegh, roi des » Maures; que Dieu guide ses pas & donne » de l'éclat à son empire. » Et au dessus on voit trois fois répété: » louange à Dieu. » (*)

En parcourant cet asyle de magnificence, on est étonné à chaque pas du mélange neuf & intéressant de l'architecture & de la poésie; on pourroit appeller ce palais un recueil de pieces fugitives: & quelque durée qu'elles aient eue, le temps, cet être devant qui tout passe, ne contribue que trop à leur confirmer ce titre. Mais de nouvelles inscriptions m'appellent, & si la simplicité du vieux âge, des idées quelquefois sublimes, quoiqu'exprimées avec emphase, des mœurs qui ne sont pas les nôtres, & marquées du sceau de plusieurs siecles, peuvent exciter la curiosité de ceux qui me lisent, ils ne me blâmeront point de leur avoir transmis les moindres détails en ce genre; ils partageront le regret que j'ai de ne pouvoir conserver à ces fleurs écloses de l'imagi-

(*) Les regnes d'*Abulgaghegh* & d'*Abi-Abd-Allah*, sont distincts & séparés, de sorte que l'on pourroit conjecturer des éloges de ces deux rois, qui nous sont transmis par les inscriptions de l'*Alhambra*, que l'un commença cet édifice, & que l'autre l'acheva & le perfectionna, ou que *Abi-Abd-Allah*, qui régna le dernier, avoit une grande affection pour Abulgaghegh, dont le regne avoit été glorieux, & vouloit partager avec lui les éloges qu'on lui donnoit, comme tous ses prédécesseurs les partagoient avec *Nazar*.

nation d'un peuple vaillant & voluptueux, leur fraîcheur & leur grace naturelle.

Sur la fenêtre à droite, en dehors de la salle, on lit :

« Louange à Dieu, parce que ma beauté » vivifie ce palais, & j'atteins du cercle qui » me couronne la hauteur des plantes les plus » élevées. Mon sein recele des sources d'eau » pure, j'embellis ces aspects, riants par eux- » mêmes; ceux qui m'habitent sont puissants, » & Dieu me protege ; j'ai conservé à la mé- » moire les belles actions de ceux qui croient » en Dieu, & qu'il appelle à lui. C'est la » main libérale d'Abulghagegh qui a orné » mes contours; c'est une lune dans sa plei- » neur, dont la clarté dissipe les ténebres du » ciel, & agit, en même temps, sur l'étendue » de la terre. »

Les caracteres de l'intérieur de la même fenêtre signifient.

« Louange à Dieu seul, qui de ses cinq » doigts puissants, éloigne tout ce qui peut » nuire à Juseph; & dis avec moi, que Dieu » nous protege contre les effets de sa colere. » Louange à Dieu, rendons graces à Dieu. »

Sur l'autre fenêtre est écrit :

« Louange à Dieu, mon architecte m'a » élevé au comble de la gloire. Je surpasse » en beauté le lit de l'époux, & je suffis » pour donner l'idée juste de la symmétrie & » de l'amour conjugal; celui qui vient à moi » la plainte sur les levres, je le venge sans » retard. Je m'abandonne à ceux qui desirent » ma table; je suis semblable à l'arc du ciel,

» & paré comme lui des couleurs de la beauté ;
» ma lumiere est Abulgaghegh, lui qui dans
» les sentiers du monde, veille toujours sur
» le temple de Dieu, qui encourage & comble
» de bienfaits les pélerins. » (*)

L'intérieur de la fenêtre est rempli des paroles suivantes :

« Louange à Dieu : loue celui qui délivra
» *Joseph* du péril avec les cinq préceptes, &
» que Dieu me délivre ainsi de sa colere,
» louange à Dieu. (**)

En quittant la salle de Comarès, on monte un petit escalier assez simple & moderne ; l'ancien qui répondoit à la beauté du lieu, ayant été détruit : on traverse une galerie, dont partie est fermée d'une grille de fer ; cette espece de cage est appellée la prison de la reine. Ce fut-là, dit-on, que fut emprisonnée l'épouse du dernier roi de Grenade. Les Gomel & les Zegris, seigneurs de la cour, rendirent un faux témoignage contre sa vertu, & firent perdre la vie à la plus grande partie

---

(*) L'expression, *je surpasse en beauté le lit de l'époux*, fait allusion à la coutume reçue par les grands chez les Maures, de se marier en présence du roi : dans toutes les maisons royales, il y avoit une salle destinée à cette cérémonie ; d'ailleurs, le poëte pour vanter la beauté de cette salle de Comarès, la compare au lit d'un nouvel époux, orné de fleurs & de guirlandes.

(**) Le Joseph dont il est fait mention ici, est le patriarche à qui Mahomet fait jouer un grand rôle dans son Alcoran ; on lit dans un passage de ce livre, que Joseph étant sur le point de pécher, Dieu lui enseigna cinq paroles, au moyen desquelles il eut assez de force pour résister à la tentation.

des *Abencerrages*, autre famille puissante & nombreuse du royaume de Grenade, dont ils étoient jaloux. Comme toute cette histoire est intéressante, on ne sera point fâché de la trouver ici; d'ailleurs, elle est nécessaire pour entendre plusieurs faits relatifs à *l'Alhambra*.

L'an 1491 *Abdali*, surnommé le petit, régnoit encore dans Grenade; mais cette ville étoit au bord de sa ruine, car les principales familles étoient divisées entr'elles. Les Maures avoient porté leurs armes sous les murs de Jaen, & avoient été vaillamment repoussés : Abdali se consoloit dans une de ses maisons de plaisance du peu de succès de son entreprise; lorsque les Zegris, depuis long-temps ennemis secrets des Abencerrages, profiterent de l'occasion de cette défaite, pour les peindre au roi comme des sujets rebelles, qui se servoient de leurs immenses richesses pour se concilier la faveur du peuple, & pour le détrôner. Ils accuserent *Albin Hamete*, le plus riche & le plus puissant d'entr'eux, d'avoir avec la reine un commerce adultere; ils produisirent même des témoins qui soutinrent avoir vu à Generalife, un jour de fête & sous un berceau de roses, *Albin Hamete* dans les bras de la princesse. Qu'on imagine à ces rapports la fureur d'Abdali, il jura la perte des Abencerrages. Mais les Zegris trop prudents pour laisser eclater sa colere, lui conseillerent de dissimuler, & de ne pas faire connoître à cette famille, aussi puissante que nombreuse, qu'il étoit instruit de leur perfidie; il faudroit, dirent-ils au roi, les attirer habilement dans le piege, &

venger ſur leur tête l'affront fait à la couronne, avant qu'ils puſſent raſſembler leur parti, & ſe mettre en état de défenſe. Ce conſeil fut ſuivi : Abdali ſe rendit à l'*Alhambra*, ayant fait armer trente ſoldats de ſa garde, & fait venir un bourreau. Les Abencerrages furent mandés un à un, & décapités à meſure qu'ils entroient dans une ſalle de la cour des lions, où eſt une large coupe d'albâtre, qui fut bientôt remplie de ſang & de têtes expirantes. Il y en avoit déja trente-cinq, & les Abencerrages ſeroient tous morts de la même maniere, ſi un page qui avoit ſuivi ſon maître, & qui dans le déſordre de l'exécution ne fut point apperçu, n'eût ſaiſi l'occaſion de ſortir & de prévenir le reſte de cette malheureuſe famille, qui à l'inſtant raſſembla ſes amis & ſe mit en armes, en criant dans la ville de Grenade : trahiſon, trahiſon, que le roi meure, il fait tuer injuſtement les Abencerrages. Le peuple qui les chériſſoit, n'eut pas de peine à prendre leur parti ; il y eut bientôt quatorze mille hommes armés, qui prirent le chemin de l'*Alhambra*, en criant toujours que le roi meure. *Abdali* ſurpris que ſon ſecret eût été ſi promptement découvert, & déſeſpéré d'avoir ſuivi le conſeil pernicieux qu'on lui avoit donné, fit fermer les portes du château ; mais on y eut bientôt mis le feu. *Mula-Haſen*, qui avoit été forcé d'abdiquer le trône en faveur de ſon fils, entendant les cris du peuple, fit ouvrir une porte & ſe préſenta pour appaiſer ſa rage ; mais dès qu'il fut apperçu, les premiers qui s'étoient préſentés à la porte,

l'éleverent en l'air, en criant : voilà notre roi, nous n'en voulons pas d'autre, vive Mula - Hacen, & le laiſſant environné d'une bonne garde, les Abencerrages & autres nobles chevaliers entrerent dans le château, accompagnés de plus de cent fantaſſins. Mais ils ne trouverent que la reine entourée de ſes dames, & conſternée de cette révolution ſubite dont elle ignoroit la cauſe ; ils demanderent le roi, & ayant appris qu'il étoit dans la cour des lions, ils s'y porterent avec fureur, & la trouvant défendue par les Zegris & les Gomel, ils en tuerent en moins d'une heure plus de deux cents. Abdali eut le bonheur de leur échapper. Les corps des Abencerrages décapités, furent étendus ſur des draps noirs & portés à la ville. Muza, frere d'Abdali, qui par ſes belles actions s'étoit rendu le peuple favorable, voyant que les Abencerrages étoient vengés, vint à bout de les appaiſer ; & ayant appris que le roi s'étoit enfui & réfugié dans une moſquée, vers la montagne appellée aujourd'hui Sainte-Hélene ; il alla le trouver & le ramena au château de l'*Alhambra*. Pendant pluſieurs jours on n'entendit dans Grenade que des ſoupirs & des gémiſſements. Abdali s'enferma ſeul dans le château, & refuſa de voir la reine. Cependant ceux qui l'avoient accuſée d'adultere, perſiſterent dans le faux témoignage qu'ils avoient rendu, ils dirent qu'ils ſoutiendroient, les armes à la main, & contre tout venant, que la reine étoit coupable. Cette malheureuſe princeſſe fut empriſonnée, & le

jour arrivoit où elle devoit périr du dernier ſupplice, perſonne, parmi les Maures, ne s'étant préſenté pour prendre ſa défenſe; lorſqu'on lui conſeilla d'avoir recours à quelques chevaliers chrétiens, qui furent exacts à ſe rendre & qui vainquirent ſes faux accuſateurs: de ſorte qu'elle fut miſe en liberté. La priſe de Grenade ſuivit de près ce combat en champ clos; *Muza* & les *Abencerrages* en ayant, dit-on, facilité la conquête aux rois Ferdinand & Iſabelle.

Je ne crois pas abuſer du privilege des épiſodiſtes, en ajoutant au récit de la mort des Abencerrages, la traduction d'un manuſcrit arabe, fait vers l'an 1492, & qui les juſtifie de l'accuſation qu'on leur avoit intentée: cette piece eſt curieuſe par la maniere ſimple & vraie dont elle eſt compoſée.

« Au nom de Dieu, qui eſt miſéricordieux, » & qui inſpire la miſéricorde: louange au » très-haut, il n'y a pas d'autre Dieu que lui; » il élevera les bons, il les protege; il pour» ſuivra les impies: il abhorre le menſonge » & le mal que l'homme fait à ſon ſemblable. » Le bien vient de Dieu, le mal reçoit ſon » origine du tentateur, qui gliſſe ſes ſuggeſ» tions dans le cœur de l'homme, & l'homme » ſe laiſſe gagner par elles, & il fait alors les » œuvres du démon qui opere en lui, & qui » fait ſa volonté dans la volonté de l'homme; » & cet homme ne l'eſt que par la figure. » Dieu fit don à ſa créature de la ſageſſe, » il la doua de l'eſprit de droiture; & ſi l'hom» me n'eſt aveuglé par l'orgueil & l'envie, il

» connoîtra la vérité. Le démon plaça l'envie
» dans le cœur de *Zulem-Zegri*, parce qu'il
» voyoit la vertu de *Mahomad-Aben-Zurrah*
» exaltée auprès du roi son maître ; il vit avec
» un œil de haine les descendants d'Aben-
» Zurrah, qui étoient bons, riches, puissants,
» & qui brilloient par leurs vertus comme les
» étoiles dans une belle nuit d'été. Aben-Zurrah
» se trouvoit toujours aux côtés de notre seigneur
» roi ; la reine le nommoit son conseil, &
» avoit mis sa confiance dans ses paroles,
» parce que la vérité ne quittoit jamais ses
» levres. *Zulem Zegri* & *Hacem Gomel* vin-
» rent au roi, & lui dirent : ô roi, ne sais-
» tu pas que la reine souille ton lit avec Ma-
» homad-Aben-Zurrah, & que celui-ci cons-
» pire contre ton trône ; abjure donc la reine,
» si tu ne veux abjurer ta vie & ta couronne.
» Et le roi n'en parla point à la reine, mais
» il fit appeller Mahomad-Aben-Zurrah avec
» ceux de sa génération, & dans un jour il
» en décola quatre-vingt-six, & il n'en seroit
» pas resté un, si Dieu n'eût protégé l'inno-
» cence. Et la reine mit sa défense dans la
» main des chrétiens, & les chrétiens les plus
» nobles, les plus vaillants arriverent & com-
» battirent devant le roi, la reine, devant nous
» & devant tout le peuple ; ils combattirent
» vaillamment contre les accusateurs de la reine,
» ils combattirent pour la vérité, & Dieu mit
» le courage dans leur ame & la force dans
» leurs bras. Ils vainquirent chacun l'accusa-
» teur qui leur compétoit, & les vaincus prêts
» à rendre leur souffle d'iniquité, se firent

» approcher du roi & de la reine, & ils dirent » des paroles vraies, disant que sans autre raison » que celle de l'envie, qui empoisonnoit leur » ame, ils avoient soutenu des mensonges; » ils dirent la vérité sur la famille des Aben-» Zurrah; & ils moururent. Et les chrétiens » furent en danger d'être pris; mais Dieu » les délivra, & le roi pleurant de repentir, » s'approcha de la reine, & la supplia de lui » rendre son amour; mais elle le refusa & se » sépara de lui. Nous n'avons pas voulu que » la mémoire de ce fait se perdît, & nous en » avons fait ce détail, nous qui avons mis au » dessous notre nom. *Adalid Musach, Selim* » *Hazem Gozul, Mahhamuth, Aben Amar.* »

Revenons à la prison de la reine : la grille & le corridor paroissent œuvre moderne, eu égard au reste du palais, & me semblent avoir été faits du temps de Charles-Quint. On entre par cette galerie dans quatre appartements qui ont été bâtis sous le même empereur, sur une base de construction maurisque. On y voit sans cesse répétées ces lettres initiales, I. C. K. V. H. R. A. P. F. I. qui signifient *Imperator Cæsar, Karolus V, Hispaniarum rex, augustus, pius, felix, invictus.* Les plafonds de ces salles sont ornés en ouvrages de marqueterie; le plus admirable est celui de la piece qu'on nomme *des fruits*, où dans plusieurs compartiments octogones sont peints tous les fruits que l'on peut desirer, avec une fraîcheur & un coloris inimitables; ils sont sortis des pinceaux célebres de Jules-Romain & Alexandre. Ces appartements n'ont d'ailleurs

rien de remarquable. Les murs furent peints, dit-on, autrefois par les mêmes artistes; mais ces peintures étoient si fort dégradées à l'arrivée de Philippe V, par le peu de soin qu'on en avoit pris, que l'on fut obligé de les effacer & de blanchir les murailles. Dans un de ces plafonds, on remarque les lettres initiales K & Y enlacée; elles signifient *Karolus* & *Isabelle* l'impératrice. Dans celui de l'appartement où logea Philippe V, sont les lettres F & Y qui le désignent avec Isabelle son épouse.

En quittant ces appartements dépouillés, on entre dans le superbe Belveder, appellé la toilette de la reine. C'est un cabinet de six pieds en quarré, ouvert à tous les vents, & entouré d'une terrasse large de trois pieds : toute l'enceinte du cabinet & de la galerie qui en fait le tour, sont couverts de plaques de marbre sanguin; le toit de la terrasse est soutenu de distance en distance par des colonnes de marbre blanc. Dans un des coins de ce cabinet, on voit aussi une large piece de marbre percée de plusieurs trous, que l'on dit avoir servi de cassolette; c'étoit par ces petites ouvertures que s'échappoient les douces exhalaisons, & les parfums dont s'embaumoit la Sultane. (*) Cependant les *Arabomanes*, fondés

(*) Il est certain que ce cabinet a servi à la toilette de l'impératrice, femme de Charles-Quint, & depuis à la reine Isabelle. Elles ne pouvoient pas choisir un appartement dont la vue & l'exposition fussent plus délicieuses; cette double circonstance a pu faire conserver à ce belveder le nom de toilette de la reine.

fur les infcriptions qui décorent ce charmant réduit, prétendent qu'il fut deftiné à la priere, que c'étoit, en un mot, l'oratoire du palais. D'ailleurs, la vue principale du cabinet eft vers l'orient, nouvelle preuve; mais voici l'infcription, elle eft écrite fur la corniche qui en fait le tour:

« Au nom de Dieu, qui eft miféricordieux: » Dieu foit avec notre prophete Mahomet. » Salut & fanté à fes amis. Dieu eft la lumiere » du ciel & de la terre, & fa lumiere eft » comme lui; c'eft un luminaire à plufieurs » branches & à plufieurs lumieres, mais qui » ne produit qu'une feule clarté; il eft la » lampe des lampes, une conftellation brillante » & nourrie d'une huile éternelle; elle n'eft » ni occidentale ni orientale; une fois en- » flammée, elle éclaire à jamais fans qu'on la » touche, & Dieu avec cette lumiere con- » duit celui qu'il aime, & il donne les pro- » verbes aux nations: Dieu eft fage dans toutes » fes œuvres. » (*)

Dans la cour de *Los Array Janes*, eft une falle voûtée qu'on appelle falle du fecret; elle eft faite avec beaucoup d'art, le quart de cercle qu'elle décrit, du fol au centre de la voûte, eft d'environ feize pieds de haut. La maniere

(*) L'expreffion, *c'eft un luminaire à plufieurs branches*, &c. a fait croire à quelques interpretes, que ce paffage faifoit allufion à la Trinité: cependant Mahomet a dit dans fon Alcoran, *ô écrituriers, ne dites pas trois*: la comparaifon du luminaire me paroît plutôt convenir aux attributs de la divinité.

hardie

hardie dont les différents arcs sont construits, ajoute beaucoup à la beauté de cette salle; elle est, pour ainsi dire, construite avec harmonie, car le moindre coup que l'on donne sur le plancher, le fait résonner comme un instrument de musique; l'ensemble est fait avec tant de proportion qu'en appliquant la bouche à un des angles, & ne faisant que prononcer du bout des levres quelques mots, ils sont entendus de la personne qui se place à l'angle opposé. Cette salle est de forme octogone: je suis persuadé que l'humidité qui y regne contribue, autant que sa construction, à la rendre ainsi sonore; l'air y étant plus épais, frappe la voûte avec plus de force, lorsqu'il est agité. D'ailleurs, chaque angle forme une espece de tuyau qui conduit la voix, & l'on entend même quelques sons en se postant à tous les angles indifféremment; mais si vous êtes à l'angle correspondant à celui d'où l'on vous parle, vous entendez avec autant de clarté & de précision, que si l'on vous parloit à l'oreille même. Cette salle n'existera plus dans quelques années.

La cour la plus admirable de l'Alhambra, est celle qu'on nomme *Cour des Lions:* elle est ornée de soixante colonnes élégantes, dans un ordre d'architecture qui ne ressemble en rien aux ordres connus, & que l'on pourroit appeller l'ordre arabe (*). Cette cour est pavée

(*) L'architecture, comme tout autre art, doit son origine à la nature. Les Goths, peuples septentrionaux, habitoient

de marbre blanc: aux deux extrêmités, & soutenues par plusieurs colonnes grouppées, sont deux charmantes coupoles mosaïques, peintes or & azur, & terminées en cul-de-lampe; elles sont dans le goût de ces aiguilles délicatement travaillées, que l'on admire aux belles façades gothiques de Notre-Dame à Paris, de l'église de Rheims & de Westminster; mais les ornements de ces especes de dômes sont beaucoup plus délicats & mieux finis, l'éclat des couleurs dont ils étoient ornés, devoit ajouter un attrait de plus à leur perfection. A l'extrêmité de la cour, est une espece de voûte ou plafond, où se sont conservés les portraits de quelques rois Maures. Le *Cicerone* de l'Alhambra, ne manque pas de dire que c'est l'histoire du roi *Chico* ou le Petit, lorsqu'il fit emprisonner la reine accusée d'adultere: tout auprès on voit une croix peinte sur la muraille; elle désigne la place où se célébra la premiere messe qui fut dite ou chantée dans le château de l'Alhambra, lorsque Ferdinand le conquit.

Cette magnifique cour est environnée de bassins de marbre blanc, qui forment une espece de cascade, ornée de jets d'eau; mais son principal monument, & celui dont elle a

des antres. Les Arabes & les Sarrasins, répandus dans la campagne, vivoient sous des tentes: de là vient cette diversité de goût dans l'architecture de ces deux peuples; les Goths firent des voûtes plates, les Arabes les terminerent en pointe, comme on le voit dans presque toutes les salles de l'*Alhambra*.

pris son nom, est une coupe d'albâtre de six pieds environ de diametre, soutenue par douze lions : elle est faite, dit-on, sur le modele de la mer de bronze, que Salomon plaça dans son fameux temple. Celle-ci est d'une seule piece, ornée d'arabesques & d'une inscription; mais elle est bien peu soignée, & l'on regrette de voir un si bel ouvrage abandonné, pour ainsi dire, à l'ordure. L'inscription est composée de vingt-quatre vers arabes.

» O toi qui examines ces lions fixés à leur » place, considere qu'il ne leur manque que » la vie pour être parfaits : & toi qui hérites » du royaume & de ce palais, reçois-les des » mains de la noblesse sans employer la vio-» lence. Que Dieu te sauve par l'œuvre nou-» velle que tu as faite pour m'embellir, & » que jamais ton ennemi se venge de toi : » que la louange la plus heureuse vienne se » placer sur les levres qui te bénissent, ô Ma-» homad notre roi : car ton ame est ornée » des vertus les plus aimables. A Dieu ne » plaise que ce verger charmant, image de » tes belles qualités, ait dans le monde un » pareil qui le surpasse ou l'égale; mais c'est » moi qui l'embellis, c'est l'eau claire qui » brille dans mon sein, & qui bouillonne com-» me de l'argent fondu. La blancheur de la » pierre, & celle de l'eau qu'elle presse, n'ont » point d'égales. Examine bien cette coupe, » si tu veux distinguer l'eau qui fuit; car il » te paroîtra d'abord que l'une & l'autre » s'échappent, ou que l'une & l'autre restent » immobiles. Comme un captif de l'amour,

» dont le visage se baigne des larmes que lui » a causé l'envieux, ainsi l'eau paroît jalouse de la pierre qui la recele, & la coupe à son » tour paroît porter envie à cette eau limpide; » mais rien ne peut être comparé à celle qui » jaillit de mon sein, & s'élance en bouillonnant dans les airs, que la main généreuse de » Mahomad; il est plus libéral qu'un lion n'est » fort & vaillant. »

Les murailles de cette cour sont couvertes d'ouvrages moulés & de quelques inscriptions courtes, & souvent répétées, qu'on pourroit appeller les *Litanies du Mahométisme* (*), comme « il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu: » j'espere en Dieu: louange à Dieu pour le » bien de la secte, &c. »

De la cour des Lions on entre dans trois salles: les principales sont celles qu'on nomme *Las dos Hermanas*, ou les deux sœurs, & celle dite salle des *Abencerrages*. La premiere est ainsi appellée, à cause de deux pieces de marbre blanc, longues de plus d'une toise, & larges à proportion, dont le sol est couvert. Le plafond est dans le même genre de travail, & l'on pourroit dire du même ordre d'architecture que les petites coupoles de la cour. Il se termine en pointe par degrés, & il est couvert d'un ouvrage

(*) Le nom de *Litanies* paroît convenir à certaines prieres des Arabes: l'un d'eux dit à haute voix, « il n'y a pas d'autre » Dieu que Dieu, » la troupe repond, « louange à Dieu. » Celui-la reprend, « il est grand, » & le repons est toujours, « louange a Dieu. » C'est ainsi qu'ils repassent tous les attributs de la divinité.

ſi délicat, qu'il a dû exercer la patience de l'ouvrier le plus intrépide ; ſon effet eſt admirable. On lit ſur la bordure de la muraille, qui eſt vers le nord : « un regne durable, » l'eſtime & l'aide de Dieu à mon maître ; il » n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

A l'entrée de la ſalle eſt une inſcription aſſez poëtique :

« Le jardin qui eſt là te donne la vie. L'har- » monie qui ſort de ſes halliers ſe joint au par- » fum des fleurs pour enchanter l'ame. Et toi, » vaſe charmant qui l'embellis, tu ſeras com- » paré à un roi paré de chaînes d'or & de » de couronnes. »

Cette inſcription fait l'éloge du jardin nommé *Lindaraxa*, où donnent les fenêtres de la ſalle ; mais il a perdu ſes attraits par le peu de ſoin qu'on en a pris, il eſt encore orné de ſa jolie fontaine.

Dans deux cercles qui ſont à droite de l'entrée de cette même ſalle, on lit l'inſcription ſuivante, qui eſt pleine d'élégance, de goût & de poéſie.

« Je ſuis un verger de plaiſir, un compoſé » de tous les attraits ; l'agrément & les graces » ont fait de moi leur dépôt. Il n'exiſte pas » d'ouvrage qui puiſſe me diſputer la beauté ; » d'un ſeul regard on peut juger quelles ſont » mes délices. Un cœur repoſé ne peut trou- » ver une fraîcheur plus douce que la mienne ; » je renferme une alcove précieuſe, dont la » fin & les principes ſont purs. Le ſigne ſeul » des jumeaux peut donner l'idée de la par- » faite ſymmétrie de mon travail ; la lune du

„ firmament me donne auſſi un luſtre conſi- „ dérable, & par lequel les belles dames ſont „ de mon domaine. Si l'aſtre du jour s'arrê- „ toit dans ſon cours, pour jouir de la vue „ de mes charmes, il ne faudroit pas s'en „ étonner. Simple appartement que je ſuis, „ tout ce qui eſt beau peut recevoir de moi „ de nouveaux attraits, & celui qui me con- „ ſidere, peut le faire ſans fatigue; car je lui „ offre un ſiege de volupté. Je ſuis auſſi orné de „ piliers blancs & de grand prix, dont la „ forme eſt ſvelte & délicate; l'ombre qu'ils „ jettent peut ſe comparer à la lumiere, & „ ils ſont couverts de marguerites ſans égales. „ Celui qui m'édifia ne peut trouver ſon ſem- „ blable; ſa magnificence & ſa gloire l'ont „ élevé au deſſus de tous les hommes. Si le „ ſoleil à ſon coucher étend ſur moi ſes rayons, „ vous me verrez tout couvert de diamants, „ dont l'éclat & la figure ne ſe trouve qu'en „ moi. Mais ce qui rend mon ſéjour plus „ délicieux encore, c'eſt le zele de la ſecte „ qui reſpire dans mon ſein, & à cela ſe „ réduiſent tous mes charmes. „

Entre les deux cercles, on lit: « la perfec- „ tion & la beauté qui ſont en moi, émanent „ de Mahomad, mon ſeigneur: il ſurpaſſe en „ vertus les êtres qui ont diſparu & ceux qui „ viennent. Des cinq étoiles, il y en a trois „ qui peuvent lui céder le pas. Si l'air eſt „ triſte, il peut obtenir de mon maître l'alé- „ greſſe. Les aſtres du ciel ſe meurent d'amour „ pour lui, & il peut leur communiquer la „ bonne odeur des plantes & des vertus: ils

„ viendroient jufqu'à lui, s'ils ne craignoient
„ de fufpendre leur emploi, qui eft d'éclairer
„ l'horizon. Les pierres à fes ordres reçoivent
„ une bafe fublime ; par fon influence, elles
„ s'embelliffent d'un travail délicat ; & par fa
„ vertu, elles demeurent inébranlables. Le
„ marbre s'amollit à fa voix ; & la lumiere qu'il
„ laiffe rejaillir de fes yeux, diffipe les téne-
„ bres. Où trouver un jardin plus aimable ?
„ il furpaffe en verdure, en parfums tous ceux
„ qui exiftent, & fa fraîcheur fe répand juf-
„ qu'au centre de ce palais. „

L'alcove de la même falle n'eft point privée de fon infcription.

“ Tu furpaffes en beauté les lits les plus
„ voluptueux ; tu as tant d'attraits qu'on pour-
„ roit t'en emprunter fans t'en faire perdre :
„ & la lune, lorfqu'elle pénetre jufqu'à toi,
„ connoît bien qu'elle n'a rien qui t'égale. „

Cette infcription eft continuée fur la fenêtre qui eft vis-à-vis, c'eft la falle même qui parle.

“ Je ne fuis pas feule, je tiens à un verger
„ qui eft pour moi un champ de lumiere. Il
„ me la communique avec tant de foin, que
„ jamais il ne permet à l'ombre de m'appro-
„ cher. Tout cet ouvrage admirable chante
„ la gloire de *Nazar*, qui a toujours fait des
„ amis au Prophete & à l'Alcoran. „

Les deux fenêtres qui font à côté de la porte d'entrée ont auffi leurs morceaux de poéfie. Celui de la plus grande eft :

“ La fraîcheur de l'air embaumé de par-
„ fums pénetre dans cette enceinte, & avec
„ la bonne odeur, elle eft fuivie de la fanté.

„ Ce verger par ses délices, annonce qu'il est
„ l'ouvrage d'un maître juste, libéral & ma-
„ gnifique. „

On lit sur la plus petite fenêtre. " Regarde
„ la beauté de ce verre, & considere comme
„ il colore & soumet la clarté ; avec quelle
„ perfection il représente les figures & leurs
„ attraits. A le voir, on peut dire que la
„ lumiere & la couleur ne sont qu'une même
„ chose. „

Il y avoit, sans doute, à cette fenêtre quelques verres peints qui n'existent plus.

La salle des *Abencerrages* est ainsi nommée, à cause du supplice de cette famille. Les yeux du peuple voient encore dans la coupe d'albâtre, qui est au milieu de cette piece, les taches qu'y laissa le sang de ces valeureux chevaliers; il se plaît même à les regarder comme des martyrs de l'envie. Quelques-uns prétendent qu'en mourant, ils se convertirent à la foi. J'ai bien considéré ce vase d'albâtre, & je n'y ai vu d'autres tâches que celles du temps. Cette salle est superbe par la perfection de son dôme, & le fini des ornements dont elle est décorée.

Les inscriptions qui couvrent les murailles, ne sont que de courtes sentences ou des éloges déja cités.

La porte fermée qu'on apperçoit dans cette salle, communique à l'habitation du curé de l'Alhambra ; il est logé dans une espece de forteresse, dont on raconte des prodiges aussi fous que surprenants. (*)

(*) Des personnes de bonne foi, trois curés consécutifs,

L'autre salle sans nom connu, qui se trouve aussi dans la cour des Lions, est aujourd'hui

---

qui ont occupé l'appartement qui tient à la salle des Abencerrages, racontent de cette maison des aventures incroyables. Le premier vit une foule d'apparitions: c'étoient des morts fort gais, qui, toutes les nuits, venoient ouvrir le bal dans sa chambre, & qui cherchoient à lui jouer quelque bon tour.

Le second, étant une nuit d'été couché sur un matelas, au milieu de la chambre, à la maniere Espagnole, vit entrer une longue procession de moines Franciscains; ils avoient, comme de raison, chacun un cierge, les spectres marchent rarement sans lumiere: ils le saluerent poliment, & après s'être rangés en haie, autour de l'appartement, ils sauterent l'un après l'autre le lit, à pieds joints, & cette noble cérémonie achevée, ils s'en allerent comme ils étoient venus.

On entend aussi de temps en temps, dans la cour des Lions, un profond murmure, une confusion de cris & de voix: ce sont les Abencerrages qui reviennent, & se plaignent hautement du supplice injuste qu'on leur fit souffrir.

Mais cette partie de l'Alhambra, n'est pas la seule qui soit enchantée. Il y a vers les remparts de ce château une tour fort grande, & de forme ronde, qu'on dit avoir long-temps servi de dépôt aux trésors des rois Maures: elle est, dit-on, divisée en sept étages, dont le dernier est bien avant sous terre; quelque tentative qu'on ait faite, on n'a jamais pu parvenir au dessous de la quatrieme division. Il sort de la cinquieme un vent impétueux, qui repousse & renverse quiconque se présente pour y descendre; on y entend le bruit des armes, on y voit même, lorsqu'on y voit bien, une compagnie de soldats Maures, toujours prêts à massacrer celui qui feroit assez hardi pour se jouer à eux. Ils sont, comme on l'imagine, sans que je le dise, les gardes d'un trésor immense qui est là; & de peur d'être surpris, ils sont aidés dans leur fonction par deux ou trois monstres terribles, le plus redoutable est un cheval sans tête; plusieurs personnes vivantes les ont vus, il existe même un soldat qui leur a parlé; mais comme il leur avoua franchement qu'il ne se soucioit pas des trésors, les monstres le traiterent avec douceur, & lui dirent qu'il pouvoit tranquillement suivre son chemin.

Les habitants de l'Alhambra ne rêvent qu'or & argent; dès qu'ils trouvent quelque vieux parchemin, avec des caracteres Arabes, ils croient avoir fait fortune.

entiérement négligée & remplie d'immondices ; elle servit environ trente ans d'église après la conquête. On y voit une répétition des mêmes phrases que j'ai si souvent citées ; mais l'espece d'abandon où elle est, a fait couvrir ses murailles d'inscriptions plus modernes, & qui n'ont ni l'esprit, ni le sel, ni la piété de celles des Arabes.

On entre dans la salle des bains par un corridor tortueux, sombre & bien convenable à la fraicheur & au mystere qu'ils exigent. Les bassins sont de marbre blanc & placés sous des voûtes de pierre percées de distance en distance de plusieurs trous figurés en étoiles, fleurs ou croissants, & qui ne laissent pénétrer dans ce lieux voluptueux, qu'un jour délicat & adroitement ménagé. Cette salle est bien conservée ; mais la propreté y est aussi négligée que dans tout le reste du palais. On y voit encore les étuves, des lits, ou du moins ce qui leur servoit de base, & des tribunes pour les musiciens.

Le cabinet des bains est orné d'une inscription fort triviale ; mais elle a trait à l'histoire de Mahomet, & mérite d'avoir ici sa place ; elle est répétée sur les quatre murailles.

“ Qui met sa confiance en Dieu, aura une „ bonne issue dans ses projets ; il n'y a pas „ de force & d'haleine dans les créatures, „ qu'elles ne viennent de Dieu, le très-haut, „ le grand, celui qui couvrit le juste avec la „ verdure. (*) „

(*) Pour entendre cette derniere expression, il faut d'abord savoir, que le juste par excellence, chez les Musulmans,

De cette salle des bains, on passe dans une galerie qui conduit à la salle *des Nymphes ;* elle est ainsi nommée de deux statues de femmes grandes comme nature, sculptées avec beaucoup d'art & de vérité ; elles sont de marbre blanc. L'espece de souterrain où elles sont déposées, contient aussi plusieurs grandes urnes qui servoient autrefois aux rois Maures pour y déposer leurs trésors. L'archevêque de Grenade a depuis peu interdit la vue de ces belles Nymphes, craignant, sans doute, que leur perfection & leur nudité ne fussent dangereuses, & il a même pris la clef du caveau où elles sont renfermées. Les avis sont partagés sur l'artiste qui les fit; les uns prétendent que c'est un reste des Romains, mais

est Mahomet, & connoître ensuite un trait de sa vie, tel qu'il est raconté par *Japhi Abu-Abrahim*, dans l'histoire qu'il a donnée de ce prophete, en voici une traduction fidele.

« *Cottada* a dit, *Aburram* a dit, *Abu-Horreira* a dit : nous „ l'avons vu de nos propres yeux, le favorisé de Dieu; son „ manger ordinaire étoit celui qui auroit suffi de reste à „ trois hommes, son boire de même, & Dieu le doua d'une „ digestion prompte & facile, & il étoit obligé de donner „ cours aux excremens de trois en trois heures, & il dit, „ nous présens, je vais satisfaire aux besoins de l'humanité ; „ & il ne rencontroit point de lieu secret, parce qu'il étoit „ dans un champ vaste & uni : comme il cherchoit, il trouva „ sur ses pas un arbre, & il lui dit, viens avec moi : l'arbre „ à l'instant quitta sa place & le suivit : il en rencontra bientôt „ un second, & lui dit de même, accompagne-moi, l'arbre „ obéit, & se mit à la suite de l'autre : s'étant enfin arrêté, „ les deux arbres joignirent leurs troncs & le couvrirent „ de leur verdure, tandis qu'il satisfaisoit à la nature; après „ il renvoya les deux arbres à leur place, ils obéirent à „ sa voix, & allerent se remettre où ils étoient auparavant. „

le plus grand nombre ſoutient que c'eſt l'ouvrage d'un ſculpteur arabe. (*)

Avant que de ſortir de l'Alhambra, diſons un mot de quelques monuments qui ont été détruits, & dont la tradition & le zele des curieux ont conſervé la mémoire. Le couvent des Franciſcains que l'on voit auprès du palais de Charles-Quint, eſt conſtruit ſur des ruines mauriſques ; il fut bâti lorſque Philippe V & la reine Iſabelle Farneſe ſon épouſe vinrent à Grenade. Ces moines ſans reſpect pour de vieux marbres qui atteſtoient l'ancienne ma-

---

(*) Deux Anglois qui vinrent voir Grenade en 1775, écrivirent ſur le mur, tout auprès de la ſalle des nymphes, ſix vers, qui ne ſont pas bien bons, mais qui expriment l'enthouſiaſme que ce palais leur avoit inſpiré : malheur à leur religion, ſi dans ce moment on leur eût offert le turban.

O moſt indulgent prophet to mankind,
If ſuch on earth thy paradiſe we find,
What moſt in heaven thy promiſed raptures prove;
Where black ey'd houris breathe eternal love?
Thy faith, thy doctrine ſure were moſt divine,
Alſo much wather but a little wine.

His regum, heu! nimis infelicium, deliciis mœſtum vale dixerunt.

T. G. H. S. Angli.

Kal. jan. 1775. die pro capta urbe Granata triumphali.

Le ſens des vers Anglois, eſt à-peu-près celui-ci. « O le » plus indulgent des prophetes, pour l'eſpece humaine, ſi » nous trouvons ſur la terre un tel paradis qui t'appartienne, » quel ſera celui que tu promets à nos ardents tranſports dans » le ciel, où des houris aux yeux noirs reſpirent un éternel » amour : ta foi, ta doctrine ſont certainement divines, » quoique tu aies beaucoup prêché en faveur de l'eau, & » très-peu pour le vin. »

gnificence de leurs maîtres, les confondirent dans les vils matériaux qui transformerent un palais voluptueux en d'oisives cellules. Parmi les inscriptions qui furent enterrées ou mutilées, les deux suivantes méritent d'être conservées.

" Dieu soit avec mon roi Abulgagegh & ,, avec toi Juseph mon roi, mon tuteur & ,, mon maître : partage l'admiration & les ,, éloges qu'inspirent la beauté, les graces & ,, le fini de mon ouvrage. Dans les temps ,, passés, je servis de lieu de plaisir à tes no- ,, bles ancêtres ; serois-je moins agréable à tes ,, yeux ? Ma réputation & mes charmes se sont ,, accrus, ils m'ont embelli par de nouvelles ,, inventions. Tu as éloigné de moi la crainte, ,, tu m'as fait un rempart qui me protege : ta ,, gloire va toujours croissante, le temps grave ,, d'une maniere plus profonde tes exploits ; ,, on te nomme le grand triomphateur, les ,, rois & les puissants cherchent à te com- ,, plaire, chacun se met à l'abri de ta prosf- ,, périté ; & moi, plus qu'eux tous, je souris ,, aux projets que tu formes pour m'embellir, ,, parce que je deviens un témoin de ta ma- ,, gnificence. Ce fut toi, Juseph, qui fus m'em- ,, bellir ; les trésors de ton imagination se ,, verserent sur moi, tu m'as rendu le but de ,, tous les éloges. Ta clémence & ta bonté ,, font ma gloire : de ma fontaine jaillit une ,, eau pure & pleine de saveur, elle semble ,, voler dans les airs, & son murmure est une ,, douce & tendre mélodie ; sa chûte est une ,, humiliation pour toi, les frémissements que ,, j'éprouve sont des signes de respect ; ils te

„ marquent ma crainte, mais ce n'eſt pas pour
„ te fuir. Juſeph eſt mon appui, il eſt mon dé-
„ fenſeur: dans tout ce que je dis à ma gloire,
„ la raiſon me guide. Je plais à tous ceux
„ qui me voient, & ma vue leur ſert de
„ récompenſe. O génération de nobles, accor-
„ dez-moi votre admiration ! & vous, braves
„ & vaillants chevaliers, ne ſoyez pas moins
„ zélés à me vanter, tandis que vous me
„ fixez de vos regards. Que mon éloge ſoit
„ ſublime, puiſque tout ce que je renferme
„ eſt ſublime. O Juſeph, mon ſeigneur &
„ mon roi, image vivante du Prophete, tu as
„ accompli avec moi tes promeſſes, & tu m'as
„ montré toute ton affection. „

Voici la ſeconde.

« Lieu de délices, je me plais avec les
„ lieux qui me reſſemblent ; ils exciteroient
„ mon envie, s'ils étoient auſſi parfaits que
„ moi. Regarde ce réſervoir qui m'em-
„ bellit, & tu y verras plus d'éclat que ſur
„ la feuille polie & rembrunie de l'acier. A ma
„ beauté ſe joignent les faveurs de Juſeph,
„ ſon affection répand autour de moi cet air
„ riant & pur que tu reſpires. Ce baſſin reſ-
„ ſemble à une jolie coupe finie par les mains
„ de l'art, & où la bouche de la beauté puiſe
„ la liqueur qui la rend fraîche & l'embellit ;
„ mais l'eau s'éleve en bondiſſant, elle ſe
„ répand en nappes ondoyantes ; les gouttes
„ brillantes ſe preſſent & cachent un cœur
„ myſtérieux qui renferme de ſecretes mer-
„ veilles : & toi, Juſeph, appurateur de la
„ ſecte & de la foi des croyants ; toi, le point

„ ſublime où tous les genres de gloire ſe con-
„ centrent ; toi qui vis comme le meilleur des
„ rois ; ſemblable au ſoleil couchant, qui ſe
„ précipite vers l'horizon, & depuis s'élance
„ vers l'hémiſphere avec des feux nouveaux,
„ ainſi ton nom qui alloit en déclinant, a
„ repris ſon éclat dans ce jardin ; toutes les
„ nations ſont venues admirer ma pompe,
„ elle durera juſqu'à l'éternité. O mon Juſeph !
„ ô mon maître, tu es la lime de la loi &
„ l'aſyle de ceux qui la pratiquent : tu es un
„ verger fertile, qui de ſes ſucs abondants
„ nourrit & donne la vie aux plantes & aux
„ fleurs. Tu es une touffe d'herbes aromates.
„ Tu fais jouir du bonheur & de la vie. „

Les Arabes ne manquoient jamais l'occaſion de faire l'éloge de l'eau ; preſque toutes les ſalles de l'Alhambra ont des baſſins & des caſcades, de ſorte que ce ſéjour, pendant l'été, devoit être délicieux. L'eau par ſa clarté & ſa pureté eſt toujours priſe dans l'Alcoran pour le ſymbole d'un cœur docile & ſincere ; auſſi eſt-il dit dans la Sura de la Vache : “ je vous
„ donnai un cœur, qui comme l'eau pût réflé-
„ chir ma révélation, & qui pût recevoir les
„ paroles de l'envoyé ; „ & c'eſt de cette comparaiſon du cœur avec l'eau, employée auſſi dans l'Ecriture Sainte, & par les Rabins, qu'eſt venue cette maniere de parler, qu'en buvant de l'eau dans un verre où une autre perſonne vient de boire, on connoît ſes ſecrets.

L'égliſe des Franciſcains fut autrefois une moſquée ; on le prouve par un marbre qui

étoit placé sur les murs de l'ancien couvent, & qui contenoit quelques lignes arabes.

" Dis, il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu;
,, que ces paroles soient sur ta bouche comme
,, dans ton cœur : Dieu, en ta faveur, & à la
,, priere de son envoyé, abrégea le nombre,(*)
,, ne le diminue point; le pardon est à la
,, place de la priere. ,,

On sort de l'Alhambra pour se rendre à *Generalife* par une porte très-basse, qui favorisa la fuite d'*Abdali*, lorsque *Ferdinand* s'empara de Grenade. *Generalife* signifie, dit-on, en Arabe, maison d'amour, de danses & de plaisir; il fut construit par un prince qui s'appelloit *Omar*, & si affectionné pour la musique, qu'il se retira dans ce palais pour se livrer entiérement à son goût.

Generalife est la situation la plus agréable & la plus pittoresque qui soit aux environs de Grenade. Il est bâti sur une montagne très-élevée, & les eaux y jaillissent de toute part; elles s'échappent en torrents, & forment des cascades charmantes dans les cours, les jardins

(*) Dans la Sura, *voyage de nuit*, Mahomet raconte à ses sectateurs son ravissement dans le ciel, & il leur dit, que Dieu lui donna comme un précepte, pour les vrais croyants, de prier cent fois par jour; mais que lui, par le conseil de Moyse, fit à Dieu diverses representations, pour lui faire diminuer ce nombre d'oraisons; & enfin, Dieu voulut bien se réduire à quatre fois, dont les temps marqués sont, au lever de l'aurore, à midi, au coucher du soleil, & à minuit. A cela revient le mot de l'inscription, que puisque le nombre des prieres a été diminué, qu'on soit exact & fidele à celui qui est prescrit.

&

& les salles de cet antique palais. Ces jardins sont en amphithéatre, & plusieurs arbres respectables par leur vétusté, y prêtent encore aux chrétiens l'ombrage qu'ils prodiguoient aux Maures autrefois. Je me suis assis au pied de deux cyprès, dont les rides, la blancheur & la hauteur attestent le nombre de siecles qu'ils ont vécu; on les appelle encore les cyprès de la reine Sultane, & l'on prétend que ce fut auprès de ces arbres que le perfide Gomel accusa la vertu de cette princesse, & celle des Abencerrages; ils ont, dit-on, près de quatre cents ans. Je les admirois avec un sentiment que ne font point éprouver des monuments de pierre, mais ici la vie respire. Generalife est un lieu privilégié de la nature. Ah! si un compatriote de Stern & de Richardson étoit le maître de ce palais, il n'y a pas de place imaginée par les faiseurs de romans qui pût l'égaler. C'est le site qui m'a donné le plus de regret de le voir habité par des propriétaires insensibles. Je gémissois de voir les terrasses superbes & naturelles de ces jardins enchantés, pavées en compartiments, & ce lieu qui fut autrefois le centre de la volupté asiatique, être réduit à de simples roseaux, comme le recoin stérile d'un cloître de Capucins. L'air pur que l'on respire à Generalife, sa structure simple & maurisque, la clarté & l'abondance des eaux me rappelloient ce temps où Grenade étoit une des plus belles villes du monde; elle est aujourd'hui triste & déserte; une défaite, d'autres mœurs, un autre gouvernement ont anéanti sa gloire.

Entrons dans le palais, & voyons-en les restes : dans le corridor ou galerie couvert e, qui conduit vers les appartements, est cette longue inscription.

“ Que Dieu soit mon aide contre le diable „ tentateur : Dieu est grand, sage, puissant „ & justicier. Il tourmentera ceux & celles „ qui multiplient Dieu, & mettent en lui la „ laideur ; il les jettera dans l'abyme, & „ là il les perpétuera. Croyez en Dieu & à „ son messager, il est envoyé pour que vous „ le louiez, & que vous l'honoriez jour & „ nuit. Chantez ses louanges : à quiconque „ vous saluera, rendez le salut, & au nom de „ Dieu touchez votre barbe (*), & que ce „ soit avec affection ; & quiconque voudra „ troubler votre tranquillité, que la sienne „ soit troublée, & quiconque ajoutera aux „ devoirs que Dieu lui prescrit, recevra pour „ cela une grande récompense. „

Dans la premiere salle on voit deux inscriptions sur la fenêtre, à droite est celle-ci :

“ Ismaël est le majeur, le grand, le pri- „ vilégié. Dieu lui fit une réputation & un „ établissement ; si tu contribues à sa gran- „ deur, tu seras honoré comme le sont les rois

(*) La coutume de se toucher la barbe en saluant, est très-ancienne parmi les Orientaux. *Joab*, général de David, lorsqu'il tua *Amasa*, général d'Absalon, s'approcha de lui, toucha sa barbe de la main droite, disant, Dieu te sauve, mon frere, & de la gauche il lui passa son épée à travers le corps. Ce trait est ainsi rapporté au livre 2 des Rois, chap. 20.

„ qui ſont venus de lui : il donne la vie à ceux „ qui ont ſoif, il unit & maintient la ſecte. (*)

L'autre inſcription eſt plus élégante.

“ La fenêtre qui eſt à l'entrée de cet heu- „ reux palais, eſt deſtinée aux plaiſirs de la „ nobleſſe. La vue charmante qu'elle offre, „ réjouit les yeux & éleve l'ame : rendons „ graces à Dieu ; & cette fontaine que l'on „ découvre ſe plaît aux regards de ſon roi, „ & ſemble en être embellie. „

En quittant cette ſalle, on ſe trouve ſous des arceaux qui ſont élevés dans la cour nommée cour de l'Etang : ils ſont ornés d'une inſcription qui eſt une des meilleures en ce genre.

“ Palais charmant, tu te préſentes avec „ beaucoup de majeſté ; ton éclat égale ta „ grandeur, & ta lumiere rejaillit ſur tout ce „ qui t'environne. Tu es digne de tous les „ éloges, car ta parure a quelque choſe de „ divin. Ton jardin eſt orné de fleurs qui „ repoſent ſur leurs tiges, & qui exhalent les „ plus doux parfums ; un air frais agite l'oranger „ & répand au loin l'odeur ſuave de ſes boutons. „ J'entends une muſique voluptueuſe ſe mêler „ au bruit des feuilles de tes boſquets. Tout „ eſt harmonieux, verd & fleuri autour de „ moi. *Abulgali*, le meilleur des rois, pro- „ tecteur des croyants & de la loi, tu es l'objet „ de mon eſtime. Que Dieu te ſauve & con- „ firme tes nobles eſpérances ; tu ſais ennoblir

(*) On connoît la ſoif que ſouffrit Iſmaël étant encore enfant : les Arabes ſe croient être ſes deſcendants.

„ les moindres ouvrages. Cet appartement qui „ t'eſt dédié, eſt dans un tel degré de perfec- „ tion & de ſolidité, qu'il peut comparer ſa „ durée à celle de la ſecte même ; c'eſt un „ triomphe, un prodige de l'art. „

Les Maures avoient dans Grenade une univerſité, des académies. Il y avoit parmi eux de bons médecins, de fameux aſtrologues, de célebres botaniſtes, des mathématiciens, quelques bons peintres, d'habiles ſculpteurs ; mais la ſcience dans laquelle les Arabes firent les plus grands progrès, étoit la théologie, parce qu'elle n'exige que de l'imagination.

J'ai trop long-temps arrêté vos idées ſur les faſtes de l'Arabie, ſur ſon luxe & les délires louangeurs de quelques-uns de ſes poëtes ; un objet plus reſpectable réclame votre attention, venez parcourir avec moi les tombeaux des premiers martyrs de l'Eſpagne.

La route qui conduit au Mont-Sacré eſt délicieuſe ; on côtoie des montagnes très-élevées & couvertes de maiſons, de fontaines & de verdure ; quelques-uns de ces amas de terre, de plantes & de rochers ſont artiſtement creuſés, & ſervent de demeure & d'abri aux jardiniers qui les cultivent juſqu'à leur cime ; ce ſont, pour ainſi dire, des pyramides animées. Dans la vallée coule le *Darro*, & ſes bords ſont auſſi agréables que variés : je n'ai rien vu de plus enchanteur que cet enſemble.

Après avoir paſſé la voie Sacrée, où pluſieurs croix déſignent le Calvaire, on arrive par une pente aſſez eſcarpée vers un grand édifice : mais il faut reprendre les événements

de plus loin. Les astronomes, & entr'autres le fameux Jean Reggio Montano, avoient prédit que l'année 1588, seroit célebre pour le monde entier : ils disoient que c'étoit l'année climactérique du monde ; elle ne se passa point sans produire au grand jour une infinité de merveilles. On découvrit au firmament cinq astres nouveaux, le soleil s'obscurcit dans un beau jour du mois de juin. On trouva les fameux obélisques de Rome, & dans Grenade les fondements de la tour nommée *Turpiana. Dom Juan Mendes de Salvatierra* étoit alors archevêque de cette ville. En faisant creuser dans ses fondements, on apperçut une caisse de plomb, longue & quarrée, on la retira, on l'ouvrit ; elle étoit vernie en dedans & en dehors ; sa couverture intérieure étoit une dentelle grossiere. Cette espece de cercueil contenoit un os, un linge blanc de forme triangulaire, & un parchemin assez grand, rempli de caracteres appartenants à divers idiomes. La tour existoit, dit-on, long-temps avant que les Romains vinssent à Grenade; car dans des monuments de la seconde année du regne de Néron, elle est nommée tour très-ancienne. Le nom de *Turpiana* ne fut connu que lorsqu'on trouva les lames de plomb du Mont-Sacré. On découvrit aussi au petit village nommé *Peligros*, la statue d'un soldat romain sur sa base, & cette base contenoit une longue inscription, qui commençoit par ces mots : *Caio Antistio Turpioni.* Ce Turpion ayant fait réparer la tour, l'ayant défendue ou conquise, a très-bien pu lui donner son nom; mais on ne doute pas que cet ouvrage,

par sa forme & ses matériaux, ne fût un reste des Phéniciens.

Le parchemin ayant été examiné par les plus habiles antiquaires, fut déclaré monument très ancien, & n'être ni de peau de mouton, ni de brebis, ni de chevre, ni de mulet, ni d'aucune peau d'animal connu, dont on se serve à cet usage. Il avoit en tête une croix formée de cinq petites croix; venoit après une relation en arabe, sur laquelle le pape, sous peine d'excommunication, a ordonné le plus rigoureux silence. La relation étoit suivie d'un quarré long, forme de plusieurs quarrés, dans chacun desquels étoit une lettre latine, le reste étoit en caracteres grecs. Mais ce qu'il y a de plus singulier à cela, & qui vous étonnera comme moi, c'est qu'en réunissant les lettres latines, on trouve une prophétie sur la fin du monde en espagnol aussi pur qu'on puisse le parler aujourd'hui à la cour. Ce n'est pas tout, les caracteres grecs ont après eux des lettres arabes; mais ce qu'elles signifient est un mystere qui ne peut être révélé. Vient ensuite la signature de saint Cecile, qui traduite en latin, est : *Cecilio Obispo de Garnata.* Saint Cecile & son frere saint Tesiphon, étoient, comme chacun sait, Arabes de nation. Le premier, depuis sa conversion, se nomma *Ceicelleyah*, qui veut dire prédicateur, & dont on a fait *Cecilius*. Le parchemin est terminé enfin par un résumé du prêtre Patrice, que voici : " Le ,, serviteur de Dieu, Cecile étant en Ibérie, ,, & voyant approcher la fin de ses jours, me ,, dit en secret, qu'il étoit assuré de son

„ martyre ; mais comme il aimoit beaucoup
„ le trésor de ses reliques, il me le recom-
„ manda, & me pria de le cacher avec assez
„ de soin, pour qu'il ne tombât point au pou-
„ voir des infideles ; qu'il avoit beaucoup
„ travaillé & voyagé par mer & par terre pour
„ se le procurer, & que ce trésor devoit rester
„ caché jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le
„ manifester ; & moi pour faire le mieux, je
„ le cachai dans ce lieu où il repose, ayant
„ supplié Dieu d'en être le gardien ; & les
„ reliques qui sont là déposées, sont : une pro-
„ phétie de saint Jean l'évangéliste sur la
„ fin du monde ; la moitié du linge avec lequel
„ la Vierge Marie essuya les larmes de ses
„ yeux à la Passion de son fils ; & un os de
„ saint Etienne, le premier martyr : rendons
„ graces à Dieu. „

L'os & le linge sont dans la cathédrale de Grenade ; on les expose pendant certains jours de l'année à la vénération des fideles. Philippe II voulut voir toutes ces raretés ; Grenade lui députa un chanoine, & ce roi étant, par hazard tombé malade, ne négligea point une si belle occasion de guérir ; il appliqua le linge sur la partie affligée, & s'en étant bien trouvé, il en vola un petit morceau qu'il fit enchâsser, & qu'il plaça parmi les reliques de l'Escurial.

Revenons au Mont-Sacré : trois hommes s'étoient rendus à cette montagne, dans l'intention de creuser & de trouver un trésor : après trois jours de fatigue, n'ayant rien découvert, ils étoient sur le point d'abandonner

l'entreprise, lorsque le principal d'entr'eux étant allé faire son oraison dans l'église de Notre-Dame des Douleurs, entendit une voix intérieure qui lui disoit : « Sébastien, ne t'en » va point, retourne à la montagne & con» tinue de creuser. » Il communiqua cette révélation à ses associés, qui animés d'un nouveau courage, allerent continuer leurs fouilles; & au bout de deux jours, ils trouverent une lame de plomb, longue de dix-huit pouces, large de deux, & couverte de caracteres, qui apres avoir exercé la patience des antiquaires, furent enfin déchifrés de la maniere suivante :

« Corps brûlé de saint Mesiton ; il souffrit » le martyre sous le regne de l'empereur » Néron. »

L'ouvrage fut continué, & de jour en jour on trouva trois lames du même métal, de la même grandeur, & du même caractere que la premiere. Ces lames faisoient mention du martyre de saint Cecile, de saint Tesiphon son frere, &c.

On juge bien que l'Archevêque alors vint se méler de l'entreprise ; les corps des saints martyrs furent trouvés en masse calcinée, il n'y eut que le corps de saint Mesiton qui n'étoit qu'à demi-brûlé. On les fit enlever par des prêtres, & l'on assembla un concile provincial, où concoururent les plus habiles théologiens de l'Espagne, & plusieurs évêques : il fut procédé à la qualification des reliques, qui furent déclarées véritables & dignes de vénération, par un jugement qui fut prononcé après la grand'messe, le 30 du mois d'avril de l'an 1600.

C'eſt ſur ce Mont-Sacré qu'exiſtent encore les maſſes des premiers diſciples de ſaint Jacques ; ils étoient ſept, & furent, dit-on, brûlés dans des grottes ou fours, qu'on appelle les Fours Sacrés, & dont on a fait des chapelles qui ont ôté à ces ſouterrains le peu de mérite qu'ils pouvoient avoir comme objets naturels, mais qui leur ont ajouté un luſtre plus ineſtimable, par les images de la Vierge & des ſaints qu'on a ſu y multiplier. Parmi les miracles ſecrets que Dieu s'eſt plu à exercer ſous ces voûtes, le plus grand, ſans doute, eſt l'apparition de la Vierge, entourée d'Anges & de Chérubins, comme on la peint le jour de ſon Aſſomption, & voici comment cela ſe fit.

L'archevêque Dom Pédro de Caſtro rêvoit, en diſant la meſſe, à quelle eſpece de moines il confieroit la garde de ces précieux dépôts. Sa meſſe dura trois heures, pendant leſquelles il vit la Vierge, qui lui dit qu'elle aimeroit mieux que ces fours ſerviſſent d'habitation a des chanoines. L'archevêque ne manqua pas d'y établir une eſpece de chapitre qui occupe un ſuperbe logement ; on a eu ſoin de mettre deux grilles à la grotte où la Vierge apparut, afin qu'aucun pied mortel ne foulât déſormais une terre ſi ſacrée ; les autres fours n'ont qu'une grille.

Lors de cette préciouſe découverte, on en fit une ſeconde non moins fameuſe ; ce furent pluſieurs manuſcrits arabes, gravés ſur des lames de plomb, & que receloient des pierres creuſées & fermées par un ciment très-dur.

Pendant les excavations que l'on faisoit dans les Fours Sacrés, une de ces pierres roula, se brisa & laissa voir un volume; de sorte qu'on visita soigneusement tous les gros cailloux qui ressembloient à celui-ci, & l'on trouva vingt & un manuscrits, tous de figure ronde & composés de plus ou moins de feuilles de plomb très-minces. Ils sont écrits en arabe, avec des caracteres salomoniques, excepté un dont on n'a pu connoître l'idiome, parce que les caracteres en sont inconnus; mais l'on suppose qu'il est arabe aussi, & qu'un jour il sera lisible. Le plus grand de ces volumes n'a que sept pouces de diametre. La bulle du pape Innocent XI ne permet pas d'en dire davantage; car il faut savoir que tous ces manuscrits furent portés à Rome, & que sa Sainteté défendit, sous peine d'excommunication, à qui que ce fût; de parler de ce qui s'étoit passé dans les découvertes citées, jusqu'à ce qu'elle eût décidé ce qu'on en devoit dire. Mais comme cette décision n'a pas encore été prononcée, les chanoines ou prêtres du Sacré Mont, avec lesquels je me suis long-temps entretenu, ne font part de leurs conjectures qu'avec beaucoup de réserve.

On sera curieux, sans doute, de connoître les titres de ces manuscrits. Le premier est l'histoire de l'établissement de l'église; le second traite de l'essence de Dieu, il est, dit-on, écrit par saint Tesiphon; le troisieme est sur l'ordination de Jacques, fils de l'apôtre Zébédée; le quatrieme est une apologie ou harangue, écrite par ce même Jacques; le

cinquieme eſt ſur la prédication des apôtres; le ſixieme traite des pleurs & du repentir de l'apôtre Pierre, vicaire. On m'excuſera ſi je m'exprime avec la ſimplicité du temps où les titres de ſaint & de pape n'étoient pas connus encore, & ſelon le titre que portent les manuſcrits dont je parle. Le ſeptieme eſt la vie, miracles & geſtes de notre Sauveur; le huitieme traite de la certification du glorieux évangile; le neuvieme, des récompenſes promiſes à ceux qui croient à la certification de l'évangile; le dixieme, des myſteres occultes: je ne connois pas de myſteres qui ne le ſoient. C'eſt le plus court des manuſcrits, il eſt rempli de ſceaux & d'eſpeces d'hiéroglyphes. Le onzieme conſerve la mémoire des grands myſteres que vit Jacob ou Jacques ſur le Mont-Sacré. Le douzieme eſt un ſoliloque de la ſainte Vierge, c'eſt une eſpece d'apocalypſe. Le treizieme eſt un livre de maximes ſur la loi & la bonne conduite, au moyen deſquelles on obtient ſécurité & don de paix. Le quatorzieme eſt l'hiſtoire du fameux ſceau de Salomon: voyez ce qu'en a écrit Kirker. Le quinzieme & le ſeizieme traitent de la divine providence. Le dix-ſeptieme eſt ſur la nature de l'ange & de ſon pouvoir. Le dix-huitieme a pour titre *de la maiſon du Paradis & de l'enfer.* Les dix-neuvieme & vingtieme contiennent la vie de l'apôtre Jacques. Le vingt & unieme eſt appellé *le muet:* on eſpere qu'un jour il parlera. Je voudrois pouvoir donner de plus longs détails ſur ces manuſcrits importants; mais la bulle ne me le permet pas. Tous ces manuſcrits

furent déclarés apocryphes, parce qu'on y retrouve plusieurs expressions de l'Alcoran, comme celle-ci : « si une des pucelles qui sont » dans le paradis crachoit une seule fois dans » la mer, la douceur de sa salive suffiroit pour » en adoucir les eaux. » Pour procéder à l'examen de ces livres de plomb, on nomma les six hommes les plus fameux & les plus connus par leur savoir dans les langues orientales : ce furent les célebres *Athanase*, *Kirker*, *& Jean Jatino*, Jésuites ; le Pere *Pectorano*, *Antoine de Aguila*, le Pere *Philippe Guadagnolo*, & l'illustre *Abraham Eccelense*, Maronite de nation. *Louis Maraccro* fut le fiscal ou l'avocat général de ce conciliabule. Ils firent chacun à part une traduction, & après les avoir confrontées, ils en choisirent une qu'ils signerent comme la plus fidele & la meilleure ; ce qui souffrit beaucoup de difficultés, parce qu'ils prétendoient tous à cette primauté. Enfin, le pape Innocent XI déclara que sur le rapport des arbitres nommés, il condamnoit les vingt & un manuscrits ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est que les reliques découvertes auprès de ces livres furent approuvées.

Il ne faut pas oublier de voir à Grenade l'église de *Nuestra Senora de las angustias*, ou Notre-Dame des douleurs. C'est une paroisse tres-renommée, l'architecture de l'église n'est pas des plus belles ; mais l'autel est admirable, & la chapelle de la Vierge renferme de grandes richesses ; les marbres précieux, l'or & l'argent y sont prodigués. Le peuple porte à cette image de la Vierge une grande dévotion ; il est

persuadé que c'est l'ouvrage des anges, & qu'ils la placerent de leurs propres mains dans cette chapelle.

Cette paroisse étoit autrefois un simple hermitage : il y a aux environs une jolie promenade sur les bords du Genil, & l'on y voyoit, il y a quelques années, un vieux ormeau que la hache auroit dû respecter ; & ceux qui ordonnerent cette espece de meutre, étoient privés de sentiment & d'amour pour l'antiquité ; car cet arbre vivoit encore & pouvoit servir de monument. Ce fut au pied de son tronc que se célébra la messe, le 2 de janvier de l'année 1492, jour de la prise de Grenade.

Le champ des martyrs est ainsi appellé, parce que Ferdinand le Catholique qui y reçut les clefs de l'Alhambra, le dédia aux chrétiens morts pour la foi dans les *Masmorras* ou souterrains dont cette place est remplie, & que je ne crois pas avoir été faits pour servir de cachots comme je l'ai déja observé. Les Carmes-Déchaussés solliciterent une petite enceinte auprès de ce champ, pour y bâtir une chapelle ; ils en ont fait depuis un couvent considérable. On voit dans leur salle capitulaire un tableau fait dans le temps, qui représente le moment où se fit la capitulation du château de l'Alhambra, & où les clefs furent remises à Ferdinand : au bas est une inscription qui rappelle ce fait.

Les religieux de saint Jérôme ont un superbe couvent dans Grenade, fondé par Ferdinand Gonsalve, surnommé le Grand Capitaine ; on

lit ſur une des murailles de l'égliſe cette inſcription emphatique : *Gonzales Fernando à Corduba, magno Hiſpaniarum duci, Gallorum ac Turcarum terrori.* « A Gonzales Fernand de Cor» doue, le Grand Capitaine de l'Eſpagne, la » terreur des François & des Turcs. » Il eſt enterré dans le chœur de l'égliſe, on voit ſur ſa tombe ſa ſtatue à genoux.

Les Chartreux ont auſſi une ſuperbe maiſon hors de la ville, dont les caves ſont fameuſes par le vin excellent & très vieux qu'elles renferment.

Grenade ſe nommoit anciennement *Iliberia ;* elle fut fondée, s'il faut en croire ceux qui le diſent, par une arriere petite-fille d'Hercule, nommée *Liberia*, fille d'Hiſpan, & femme d'Heſperus, prince Grec, & frere d'Atlante. D'autres, avec d'auſſi bonnes preuves, ſoutiennent qu'elle fut fondée par *Iberus*, petit-fils de *Tubal*, & qu'elle prit le nom de Grenade ou de *Garnata*, de *Nata*, fille de *Liberia*; ce mot étant compoſé de *Gar*, qui dans la langue de ce temps-là ſignifioit grotte, & de *Nata*, c'eſt-à-dire, la grotte de Nata, parce que cette princeſſe s'occupoit beaucoup d'aſtrologie & d'hiſtoire naturelle, & qu'elle ſe plaiſoit à la campagne. Il eſt ſûr qu'une telle *Nata* ou *Natayde* a exiſté dans les premiers temps de la fondation de Grenade, & qu'il y eut au même lieu où eſt aujourd'hui l'*Alhambra*, un temple dédié à *ativala*. On fait dater la fondation de Grenade de 2808 ans avant Jeſus-Chriſt ; on ſait que du temps des Romains, ce fut une colonie municipale.

Il exiſte une deſcription latine de Grenade très-bien faite, & telle qu'elle étoit en 1560, par un marchand d'Anvers, *George Hofnahel*, qui voyageoit en Eſpagne; elle eſt imprimée dans l'ouvrage *civitates orbis terrarum*, à Cologne en 1576. On y voit une bonne carte de cette ville.



Route de Grenade à Cadix, en passant par Antequerra & Malaga.

En quittant Grenade, on traverse sa fameuse *Vega* ou campagne. C'est une plaine qui a huit lieues de large & vingt-sept de circonférence; elle est entourée de hautes montagnes qui lui servent de rempart; elle est arrosée par le *Genil*, le *Darro*, le *Monachil*, le *Vagro*, le *Dilar*, & trente-six fontaines. Il y a peu de plaines dans le monde où il se soit versé plus de sang humain, ayant été pendant plusieurs siecles le théatre où les Espagnols & les Maures ont combattu.

Il y a dans Grenade un proverbe qui dit, *à qui en Dios le qui so bien en Grenada, le Diò de comer* (*), & c'est avec raison si l'on considere la beauté de sa campagne, la température de son climat & les sites charmants que la nature lui a prodigués.

A deux petites lieues de Grenade, est la ville de *Santa Fé*, ou de Sainte-Foi, bâtie par les rois Ferdinand & Isabelle. Tandis qu'ils assiégeoient Grenade, le feu ayant pris à leur camp, ils résolurent d'en faire un qui n'eût pas à craindre le même accident, & qui fût plus durable. Ce nouveau camp est devenu une petite ville qui n'a que deux rues assez

(*) Le sens de ce dicton est, *Dieu donne de quoi vivre dans Grenade à ceux qu'il aime bien.*

longues.

longues. Le chemin eſt fort agréable, bordé de grands arbres, & borné par des côteaux verds & riants.

Après une journée de route, on arrive à *Loxa*, ville aſſez grande, bâtie ſur le bord du *Genil*, & au pied d'une montagne; elle ſe préſente d'une maniere pittoreſque, & comme toutes les villes fondées par les Maures; elle eſt forte d'aſſiette & entourée de rochers inacceſſibles. On y voit les reſtes du château qui ſervoit à la défendre: il eſt devenu la demeure paiſible d'un hermite. Les Maures ne prévoyoient pas que la plupart de leurs palais & de leurs forteresſes ſerviroient un jour de retraite à de pieux Cénobites: telle a été cependant la deſtinée des monuments qu'ils ont laiſſés: les châteaux de Morviedre, de ſaint Philippe, de Grenade, de Loxa, &c. ſont peuplés de moines & d'hermites.

Les environs de Loxa ſont très-fertiles; on y recueille d'excellents fruits; ſes montagnes ſont couvertes de pâturages & de beſtiaux.

En quittant Loxa, on traverſe le *Mont-Oroſpeda*; & dans le voiſinage d'*Archidona*, ville bâtie au ſein des rochers, ſur les frontieres de l'Andalouſie, on apperçoit *la Pena de los Enamorados*, c'eſt un rocher que deux amants ont rendu célebre.

Un chevalier François, jeune & de belle figure, fut fait priſonnier par les Maures dans le temps qu'ils régnoient encore à Grenade. Sa taille, ſa beauté, ſa politeſſe firent tant d'impreſſion ſur le roi Maure, qu'il lui donna la liberté, & qu'il le retint même quelque

temps auprès de sa personne, pour le faire jouir des plaisirs de sa cour. Ce roi avoit une fille qui ne put voir le chevalier, sans ressentir pour lui le plus violent amour; il s'en apperçut, & les charmes de la jeune princesse avoient également agi sur son cœur. Ils trouverent le moyen de se voir & de se dire plusieurs fois combien ils s'aimoient; leur bonheur ne dura point, leur intelligence fut découverte, & craignant d'être la victime du roi Maure, ils résolurent, dès la même nuit, de s'échapper pour aller s'unir parmi les chrétiens. Ils sortirent en effet du palais; mais ils furent bientôt poursuivis; n'ayant pas de temps à perdre, ils grimperent à un rocher extrêmement élevé; mais la troupe envoyée à leur poursuite ne tarda pas de les envelopper: ne voyant plus alors aucune ressource, ils s'unirent tendrement, & se tenant étroitement embrassés, ils se précipiterent du haut de cette roche qui porte encore le nom de roche des amants.

Après avoir fait quatre lieues encore dans les montagnes, & par un chemin très-mauvais, on arrive à *Antequerra*, ville assez grande & fort ancienne, située moitié dans une plaine & moitié sur une montagne. Les rues y sont grandes & les maisons assez bien bâties.

Elle fut construite par les Maures sur les ruines de l'ancienne *Singilia :* la nécessité où ils étoient de se fortifier contre les ennemis qui les environnoient, & de choisir toujours des positions où l'art pût aisément seconder la nature, leur fit bâtir à l'extrêmité de cette ville un château qu'ils rendirent le plus fort

qu'ils purent, par le moyen de plusieurs tours & de barrieres de fer. On conserve encore dans ce château plusieurs armes antiques que les Maures y avoient ramassées ; on y voit des casques, des cuirasses & des boucliers de fer artistement travaillés ; quelques-uns sont couverts d'un triple cuir ; on y trouve des piques, des javelots, des arcs & des fleches dont le fer est très-aigu.

En suivant le chemin qui conduit au calvaire ; car chaque ville & chaque village ne manque pas d'avoir son calvaire, on a sous les yeux un paysage superbe, & qui feroit le plus grand effet sur la toile. On apperçoit comme dans un abyme, plusieurs cascades naturelles qui se précipitent, & dont l'eau bondit sur les rochers ; se trouvant ensuite réunies, elles forment une riviere qui serpente dans le vallon, elle est bordée de plusieurs moulins. Plus loin se trouvent des grouppes de laveuses, quelques arbres projetés sur la croupe de la montagne les couvrent de leur ombre ; tous ces côteaux sont couverts de bois & de verdure. A droite, sur un côteau élevé, est un antique château ; on découvre dans le lointain une plaine immense, mais on ne la voit qu'à travers la gorge que forment ces montagnes, & comme dans une espece de brouillard. Enfin, pour achever le tableau & le rendre lugubre, derriere le vieux château est la voie Sacrée, que désignent plusieurs croix qui conduisent au calvaire.

Dans la premiere église où j'entrai, étant

à Antequerra, j'entendis de toute part le chant des oiseaux. Je cherchois à découvrir l'habitation qu'ils avoient pu se faire dans ce lieu saint & fréquenté, lorsque j'apperçus plusieurs cages suspendues dans les diverses chapelles où l'on force les serins & les alouettes à chanter les louanges du Seigneur.

L'église principale de cette ville, n'a de remarquable qu'une figure très-mauvaise représentant Jesus-Christ dans le jardin des olives : il seroit difficile de nombrer la quantité de cœurs, de bras, de pieds & de cuisses d'argent qui se trouvent suspendus auprès de la statue.

Antequerra est fameuse par le long séjour qu'y a fait *Solano*, homme simple, droit & peu instruit, mais qui par les observations qu'il avoit faites sur le pouls, étoit parvenu, non seulement à prédire les crises des maladies, mais à déterminer l'espece de crise, & l'heure à laquelle on devoit l'attendre.

Solano naquit l'an 1685 à Montilla, petite ville de l'Andalousie, qui est à six lieues de Cordoue; il étudia la médecine dans Grenade, d'où il passa à Illora pour se former à la pratique; il s'y maria à l'âge de vingt-sept ans. Sa réputation s'étant étendue jusqu'à Antequerra, il s'y fixa en qualité de médecin honoraire de la ville; place qu'il a occupée jusqu'à sa mort, arrivée le 31 mars 1738. Solano eut quinze enfans, dont sept garçons; il donna l'histoire de ses diverses observations sur le pouls, dans un volume *in-folio*, intitulé *Apollinis Lapis Lydos*, ou la pierre de

touche d'Apollon. Cet ouvrage resta long-temps ignoré, même en Espagne, jusqu'à ce qu'étant tombé dans les mains de M. Nihell, médecin Anglois, qui vivoit à Cadix, il conçut une telle estime pour l'auteur, qu'il fit exprès pour le voir le voyage d'Antequerra ; il y passa deux mois auprès de Solano, lui voyant mettre en pratique le résultat de ses observations ; étonné, comme il le dit lui-même à la tête de l'analyse angloise qu'il donna de l'ouvrage de ce médecin, de la justesse de ses pronostics & des cures admirables qu'il faisoit tous les jours, par la seule connoissance qu'il avoit acquise du pouls. Il étoit venu à bout de connoître les crises de toutes les maladies, l'heure où la crise arriveroit, de quelle nature elle devoit être, & par quel organe elle se feroit. Solano étant encore éleve du docteur Gerard, avoit voulu faire part de ses observations à son maître qui les avoit méprisées; mais en cachette, il déroboit aux malades les purgatifs ou les autres remedes qu'on leur ordonnoit, lorsqu'il prévoyoit que la crise suffiroit seule pour les guérir, & que le remede pouvoit contredire la nature.

On peut lire tous ces faits dans l'ouvrage de M. Nihell, intitulé *Observations rares & nouvelles sur le Pouls*, &c. & dans les lettres érudites de Feijoo, qui n'en sont qu'une fastidieuse & longue répétition. L'ouvrage de Solano a fait époque en médecine; il a ouvert la carriere aux fameuses recherches de M. Bordeu, de MM. Cox & Flemings, & de M. Fouquet. Cependant quelques médecins doutent encore

de la méthode de Solano, & ne la croient pas infaillible ; l'importance du sujet mérite bien que tous ceux qui se mêlent de l'art de guérir, prennent la peine de l'examiner.

Antequerra fut conquise sur les Maures par l'infant Don Ferdinand, il employa à ce siege de la poudre à canon ou des tonnerres, comme disent les anciens historiens. On prétend que les Maures à qui on avoit coupé toutes les eaux, creusant une fontaine qu'il y avoit dans la ville, trouverent écrit sur la premiere pierre qu'ils rencontrerent, *quando esta piedra se quitara, entomes se ganara Antequerra de Christianos*, c'est-à-dire, lorsqu'on decouvrira cette pierre, Antequerra sera conquise par les chrétiens. Il ne sortit d'Antequerra, après la capitulation, que deux mille huit cents quinze personnes.

Dans les vastes plaines qui avoisinent cette ville, du côté de l'Andalousie, on a la douleur de ne pas voir un seul arbre planté. Le voyageur est obligé de faire plusieurs lieues sous un ciel brûlant, sans trouver un abri.

A deux lieues de cette ville, est une fontaine dont les eaux guérissent de plusieurs maladies, mais sur-tout de la gravelle : l'inscription suivante qu'on y a découverte, prouve que sa vertu étoit connue dans l'antiquité.

FONTI DIVINO ARAM
L. POSTVMIVS. STATVLIVS.
EX VOTO D. D. D.

Elle s'appelle aujourd'hui *la Fuente de la Piedra*, la Fontaine de la Pierre.

En quittant Antequerra, du côté du midi, on grimpe à des montagnes très-escarpées, & qui n'ont rien d'agréable à offrir à la vue que des précipices & des rochers stériles. Après avoir fait ainsi quatre lieues à dos de mulet, car il n'y a pas là de chemin pour les voitures, on parvient à une *Venta* ou auberge, dont les environs sont assez riants ; la route devient moins rude alors, moins montueuse, & la campagne est plus cultivée. On arrive enfin à la ville de Malaga, cachée par les montagnes qui dominent la côte.

Malaga est petite, mais très-ancienne. Les Phéniciens la bâtirent plusieurs siecles avant Jesus-Christ, & la nommerent *Malacha*, à cause du grand débit qu'on y faisoit de poissons salés. Ptolomée & Pline la nomment *Malaca*, & ce dernier ajoute qu'elle appartenoit aux alliés des Romains, *Malaca cum fluvio fœderatorum*. Antonin dans son itinéraire décrit une route de *Castelon* à Malaca, & une autre de Malaca à *Gades* ou *Cadix*.

Strabon en parle comme d'une colonie de Carthaginois très-commerçante & fameuse par ses salaisons.

C'est aujourd'hui une jolie ville, bâtie au pied d'une haute montagne : son port est sûr ; son môle est superbe, soutenu d'un large & magnifique quai. Son commerce ne consiste guere maintenant que dans ses vins connus & estimés de toute l'Europe, les fruits de son terroir & les eaux-de-vie.

Elle est le siege d'un évêché fort ancien, suffragant de Grenade. Son premier évêque

connu est Patrice, qui l'an 300 assista au concile Illibéritain ; il eut des successeurs jusqu'au temps où les Maures firent la conquête de Malaga. Ils la conserverent jusqu'en 1487, qu'elle leur fut enlevée par Ferdinand V, qui ne put la prendre que par famine.

La cathédrale est vaste, bien bâtie, & d'une forme élégante ; mais dans l'espece de dôme qui couronne le maître-autel, sont placés les apôtres sous des figures de fort mauvais goût, & des formes courtes & mal dessinées ; la voûte est aussi remplie d'ornements mesquins qui la déparent.

La façade qui est presque toute de marbre bleu & sanguin, seroit assez belle, si l'on ne l'avoit pas décorée d'un très-méchant bas-relief de marbre blanc, qui représente l'Anonciation, & de quelques Anges aussi mauvais que les Apôtres du dôme.

Les habitants de Malaga sont affables. Le consul de France, M. Humbourg, long-temps employé dans les affaires étrangeres, y fait très-bien les honneurs de sa place : il n'y a qu'une voix sur son amenité, & le bon accueil qu'il fait à tous les étrangers qui passent à Malaga.

En quittant cette ville, on est obligé de reprendre le chemin d'*Antequerra*, & de traverser ensuite les plaines immenses & dépouillées dont j'ai déja parlé. Stern a bien raison de dire qu'un voyageur ne fait que faire d'une plaine ; mais elle est utile au laboureur. C'est-là qu'il recueille le prix de ses fatigues, & à ce titre, elle devient bien intéressante aux yeux de l'homme sensible.

A quelques lieues d'Antequerra, on trouve *Roda*, petit village aſſez bien ſitué, & delà juſqu'à la Pedrera, bourg aſſez grand, les chemins ſont beaux & unis, la campagne eſt ſuperbe & bien cultivée juſqu'à *Oſſuna*, & je n'ai jamais vu d'arbres avec autant de plaiſir que les premiers que je rencontrai après avoir paſſé la Pedrera, tant la vue des plaines déſertes d'Antequerra m'avoit attriſté.

Oſſuna appartient à un ſeigneur, & n'a pas le titre de ville ; elle eſt cependant fort ancienne, grande & bien peuplée. Elle étoit forte, dit-on, autrefois, moins par ſes remparts que par le privilege que la nature lui a donné, d'avoir dans ſon ſein une fontaine qui fournit de l'eau à ſes habitants, tandis que toute ſa campagne en eſt privée à huit milles à la ronde. Lorſque Céſar l'aſſiégea, il fut obligé de faire venir ſes proviſions, & l'eau ſur-tout, de fort loin. La même fontaine ſubſiſte encore.

Philippe II érigea Oſſuna en duché, en faveur de la maiſon des Girons, l'an 1562.

Il y a dans Oſſuna pluſieurs monaſteres de religieux & un de religieuſes fondés par les ducs d'Oſſuna ; un hôpital pour les pauvres & pour les enfants trouves, & une univerſité fondée en 1549 aſſez bien rentée, mais peu fameuſe.

L'egliſe majeure d'Oſſuna n'a de beau que ſa ſituation ; c'eſt un antique édifice, plus large que long, bâti ſans goût & ſans proportion ; mais ſa poſition la fait reſſembler à une forteresse conſtruite pour défendre & ſoumettre la ville, & elle lui eſt en effet ſoumiſe. Cette

église est environnée d'une belle terrasse, d'où l'on voit la ville sous ses pieds, une vaste étendue de campagne, des côteaux lointains & de riches pâturages.

D'*Ossuna* à la *Puebla de Cazalla*, on ne voit que des plaines incultes & marécageuses. On prend le chemin où l'on veut, il a plus d'une lieue de largeur. La situation de la *Puebla* est charmante ; c'est un gros bourg bâti sur la cime d'un côteau verd & escarpé; dans le bas coule une riviere qui tombe d'une cascade élevée. On respire tout autour l'air le plus sain, mêlé à l'odeur des prairies.

En quittant la *Puebla*, le chemin est toujours uni, entrecoupé de plaines humides, & dont on ne voit pas le bout; rien d'agréable, rien d'attachant. On a le malheur de ne pas appercevoir une seule chaumiere ; on ne peut reposer sa vue que sur de la boue & des chardons jusqu'à *el Harrahal*, petite ville assez bien bâtie, où tandis que je dînois seul dans la cour de l'auberge, en face de la porte, à la maniere des Arabes, un homme en a jeté un autre par terre, dans la rue, d'un coup de couteau. La justice n'a pas manqué d'accourir quelques minutes après ; mais le meurtrier s'étoit déja réfugié dans le sein de l'église, & je suis parti pour ne pas servir de témoin dans une procédure inutile. J'ai traversé le soir comme le matin, quatre lieues de terres incultes ; mais j'étois récréé par la vue des bestiaux qui couvroient la campagne. Je suis arrivé de bonne heure à *Utrera*, bourg très-grand & fort peuplé. La route qui conduit à son calvaire est

charmante; elle eſt ombragée d'un côté par une allée de grands arbres, plantés ſans ordre, & de l'autre embaumée par une muraille de fleurs & de verdure. J'ai paſſé là une heure, m'arrêtant de croix en croix, pour m'ennivrer mieux du parfum qui étoit répandu ſur la Voie Sacrée. J'ai été voir enſuite l'égliſe principale, connue ſous le nom de ſaint Jacques le Majeur; elle eſt ſur une eſpece de côteau, environnée d'une terraſſe agréable par ſa poſition; mais on l'a ornée d'objets bien ſiniſtres, de têtes de morts & d'inſcriptions fulminantes contre les pécheurs. En vérité, je ne ſais que penſer de tous ces cenſeurs atrabilaires; la vie eſt un calice plein d'amertume, & ils craignent toujours qu'elle n'ait pas aſſez de fiel.

L'égliſe eſt ordinaire, très-ordinaire; mais on y voit pluſieurs chapelles richement décorées, & entr'autres celle du *Santiſſimo Chriſto*, dont l'autel eſt tout d'argent, de ſorte qu'il y avoit devant cette chapelle beaucoup de fideles proſternés, tant un autel d'argent eſt fait pour inſpirer de la dévotion.

Il y a dans Utrera une place ſuperbe, d'un quarré régulier, environnée de belles maiſons, dont toutes les fenêtres ont de grands balcons de fer; elle ſert aux courſes de taureaux.

D'*Utrera* juſques à *Las Cabeζas*, mêmes plaines que la veille; mais elles ſont beaucoup plus dangereuſes, ſur-tout ſi l'on voyage en hiver, par les profonds marais dont elles ſont couvertes. Sur le faux rapport d'un guide, j'ai été embourbé pendant trois heures, il a fallu décharger la voiture pour pouvoir la remettre

en bon chemin. Les hommes qui travailloient à la dégager, avoient de la boue jusqu'à mi-cuisse ; comme le chemin n'est pas tracé, il arrive tous les jours qu'on donne dans un bourbier, sans avoir le temps de s'en appercevoir.

Cabezas est un assez grand village, bâti sur un côteau à l'entrée d'une chaîne de montagnes peu élevées. On y voit plusieurs ruines qui attestent que c'étoit autrefois une grande ville. La devise de ce village est : *non se hace nada nel consejo del rey senza Cabezas ;* il ne se fait rien dans le conseil du roi sans de bonnes têtes, mot qui n'est pas toujours vrai, & qui fait allusion au nom que porte le village. Après en être sorti, on trouve un chemin assez agréable tracé dans un bois; mais l'on revient bientôt dans une triste plaine, jusqu'à la *Venta de Alcantarilla*, auberge isolée où il faut s'arrêter. Aux environs de cette Venta, est un petit hameau qui lui donne son nom, où les Romains avoient bâti un pont qui existe encore, pour passer les marais que forme le Guadalquivir, il se fermoit aux deux extrêmités. Les portes sont surmontées de deux tours élevées ; il étoit, dit-on, orné de superbes colones de jaspe verd, qui ont été transportées à Séville pour décorer le maître-autel de la cathédrale.

A deux lieues de *Alcantarilla*, on perd de vue les marais immenses qu'on a traversés pendant toute cette route, & l'on voyage dans un pays fertile & bien cultivé jusqu'à *Xerès de la Frontera*, grande ville beaucoup plus longue que large, située au bord du *Guadalete*; on y

compte près de quinze mille habitants. Quelques-unes de ses rues sont tortueuses & escarpées ; mais en général elle est bien bâtie. Les antiquaires ont prétendu que c'étoit l'ancienne *Asta Regia ;* mais il est plus problable qu'elle a été construite des ruines de cette ville.

La campagne de Xerès est extrêmement fertile, on connoît son vin blanc très-recherché en Europe, & dont il se fait un grand commerce dans les Indes. Son terroir est planté d'orangers, de citroniers & de tous les autres arbres à fruits. Il y a dans Xerès beaucoup de noblesse & de puissantes maisons de commerce ; c'est auprès de cette ville que se donna la fameuse bataille qui décida du sort de l'Espagne, & que perdit Roderic, dernier roi de la race des Goths, en 712 ; elle fut si décisive, qu'elle entraîna la ruine de cette nation, & que l'Espagne demeura plusieurs siecles au pouvoir des vainqueurs.

A deux lieues de Xerès est le port de *Sainte Marie*, situé dans une plaine fort agréable, à l'embouchure du Guadalete.

La ville de Sainte Marie est grande, riche & peuplée ; elle n'a aucune espece de fortification. Ses rues sont larges & ornées de belles maisons ; on peut dire que c'est une des plus jolies villes de l'Espagne. Son église principale est un bel édifice qui renferme plusieurs statues de bronze bien sculptées. Ses environs sont très-riants ; on y respire le parfum des orangers. La promenade ou l'*Alanceda* est plantée de plusieurs allées impénétrables au soleil, & ornée de fontaines. Les eaux de Sainte Marie sont excellentes ; c'est elle qui en fournit à la

ville de Cadix, dont l'eau ſaumache ne peut pas ſe boire. Sa proviſion ſe fait en bariques, & lorſque le vent du nord rend le trajet trop dangereux, Cadix eſt privée d'un des beſoins les plus eſſentiels à la vie.

Le port de Sainte Marie eſt ſitué vis-à-vis Cadix, & l'on voit de ſon môle très-diſtinctement cette ville & ſa baie, le trajet n'étant que de deux lieues; cependant il y périt ſouvent des bateaux, & les matelots ne manquent jamais, lorſqu'ils ſont à la barre, de prier les ames du Purgatoire d'intercéder pour eux, & la priere ne s'acheve pas ſans une quête.

Le môle de Sainte Marie eſt grand; c'eſt une magnifique terraſſe en bois de près de cent pas en quarré, projetée ſur la mer, & environnée d'une baluſtrade & de ſieges commodes. On deſcend dans le port par trois larges degrés, & c'eſt-là que l'on s'embarque pour Cadix après avoir été fouillé; on vous fouille encore à quelques cents pas en avançant dans la mer. Vous ne manquez pas d'être fouillé en arrivant à la baie, & l'on vous fouille pour la quatrieme fois à la porte de Cadix. Il n'y a pas au monde de pays plus étrange que l'Eſpagne, & ſur-tout Cadix, pour ce genre de vexation. Le gouvernement entretient une foule de mercenaires, ames viles, qui pour vingt ſous, laiſſeroient paſſer tous les contrebandiers de la terre; mais qui ſont très-exacts à vuider les poches d'un homme honnête; chaque ville d'Eſpagne met un impôt ſur ſa délicateſſe; en entrant & en ſortant, il doit une portion de ſa bourſe aux gardes de la douane, s'il ne

veut être vexé, fouillé & retardé. Ceux de Cadix ſont les plus inſolents qui exiſtent parmi cette troupe avide ; ils ont l'effronterie, ſi vous paſſez ſeulement la porte de la ville pour aller au môle, de vous demander pour boire, avec un ricanement & un ton qui ſignifient donnez, ſinon je vous fouille. Le gouvernement devroit bien avoir l'œil à ces tyrannies particulieres, & d'autant plus outrageantes, que c'eſt la craſſe de la nation qui les exerce.



DE CADIX.

CADIX ne fut pas moins fameuſe dans l'antiquité, qu'elle l'a été depuis, lorſqu'elle eſt devenue l'entrepôt général du commerce de l'Eſpagne dans les Indes. Son heureuſe poſition a dû la rendre chere de tous les temps aux peuples commerçants, malgré l'aridité de ſon ſol, malgré les vents brûlants & fréquents qui énervent, épuiſent ceux qui l'habitent, & dont l'influence produit quelquefois la fureur & le délire.

Les Phéniciens avoient à peine abordé en Eſpagne, qu'ils fonderent *Gadez*, nom qui ſignifie *enceinte*, ſur cette langue de terre environnée de mer, que les Grecs croyoient être l'extrêmité du monde du côté de l'occident.

Cette place devint très-puiſſante ſous l'empire des Romains. Ils l'embellirent; on y vit pluſieurs temples s'élever, & ſi l'on en croit les anciens, la religion y eut des dogmes plus ſublimes que dans le reſte du monde; on y voyoit des autels dédiés à l'année, aux mois, à l'induſtrie, c'eſt la divinité des commerçants, à la vieilleſſe; & ce qu'il y a de plus ſurprenant dans un pays que l'amour du gain avoit fondé, on y trouvoit la ſtatue & le temple de la pauvreté. Le plus fameux étoit celui d'Hercule; les Phéniciens l'avoient bâti; ce fut là qu'il vainquit le triple Gerion. La grande antiquité de ſon temple donnoit lieu à des récits fabuleux: parmi les nombreuſes colonnes dont

dont il étoit décoré, on en diſtinguoit deux en airain, ſur leſquelles étoient gravés des caracteres inconnus. Quelques auteurs ont prétendu que ces lettres myſtérieuſes déſignoient ſimplement ce que le temple avoit coûté. Ce fut dans ſon enceinte, ſelon les hiſtoriens romains, que Jules-Céſar trouva cette ſtatue d'Alexandre, qui inſpira à ſon ambition des plaintes ſi ameres. On ne faiſoit dans ce temple aucun ſacrifice d'animaux, on ſe contentoit d'y brûler de l'encens : & par une inſtitution peu galante, & une parité qu'on aura peine à concevoir, il étoit défendu d'y laiſſer entrer les femmes & les pourceaux. Le prêtre qui offroit le ſacrifice devoit être chaſte, avoir la tête raſée, les pieds nus & la robe retrouſſée. Quelques-uns prétendent qu'on ne voyoit dans ce temple aucune ſtatue, pas même celle du Dieu à qui il étoit dédié : par Hercule, ils avoient voulu deſigner la force & la toute-puiſſance de la divinité. (*)

La langue de terre ſur laquelle Cadix eſt ſituée, embraſſe une étendue de mer aſſez conſidérable, & par le moyen des deux pointes qu'elle forme, nommées *Los Puntales*, elle jouit d'une ſuperbe baie, ouvrage de la nature, qui a environ trois lieues de long ſur deux de large. Son entrée eſt d'une petite lieue; ſelon le Pere Labal elle n'a que cinq

(*) *Sed nulla effigies ſimulacraque nota deorum, Majeſtate locum, & ſacra implevere timore.*

Sil. Italicus.

cents toiſes. Les deux pointes paroiſſent faites exprès pour défendre la baie & recevoir les fortifications qu'on y a bâties. Le fort du côté de Cadix s'appelle du *Puntal*, celui du côté oppoſé ſe nomme de *Matagorda :* ils ſont tous les deux armés de gros canons de fonte.

La ville de Cadix occupe la partie ſeptentrionale de l'île ; elle eſt beaucoup plus grande & plus belle aujourd'hui qu'elle ne l'étoit lorſque le Pere Labal la vit, il la compare à Bayonne en grandeur ; mais ſa population ne peut pas entrer en comparaiſon avec cette derniere ville. Sa forme eſt à-peu-près quarrée, la nature & l'eau ont contribué à la fortifier ; du côté du midi, la mer la rend inacceſſible à cauſe de la hauteur de ſes bords ; du côté de terre, la place eſt défendue par deux bons baſtions ; & au nord, par pluſieurs bancs de ſable & des écueils très-dangereux. La pointe qui avance vers l'Occident, & qui étoit nommée la fin du monde, eſt gardée par un fort nommé ſaint Sébaſtien, qui défend l'entrée du golfe. Du côté de l'Orient, le port eſt ſoutenu par le château de ſaint Philippe qui le met hors d'atteinte.

Les rues de Cadix ſont larges, droites & preſque toutes pavées à préſent d'une large pierre blanche & unie que l'on a ſoin de tailler, pour empêcher les pieds des chevaux & des mulets de gliſſer. Les maiſons ſont grandes, commodes, fraîches & bien diſtribuées ; on ne peut nombrer les commerçants riches & puiſſants qui l'habitent, ou, pour mieux dire, toute la ville eſt commerçante.

Cadix a plusieurs places régulieres : la plus grande est celle de saint Antoine ; mais ce qui doit la rendre célebre, est l'église de ce nom ; ce n'étoit autrefois qu'un simple hermitage. Pendant la peste de 1648, la statue de ce saint ayant pris la peine de quitter plusieurs fois sa niche pour aller en ville guérir les malades, on se ravisa, & par reconnoissance, on lui bâtit une belle église qui est devenue une des paroisses de la ville.

Les Franciscains ou Récolets s'établirent à Cadix l'an 1608 ; ils eurent d'abord une très, petite maison à la place de la Croix Verte - mais aujourd'hui ils ont donné leur nom à la rue qu'ils habitent. Leur agrandissement s'opéra par le moyen de la Vierge & d'un négociant François, nommé Pierre Isaac, qui forma une société avec la reine du ciel, dans laquelle ils gagnerent quatorze mille ducats. Isaac eut soin de porter aux Franciscains la portion de la Vierge, & il donna la sienne pour avoir le plaisir d'être enterré dans l'église de ces bons Peres, qui eurent ainsi toute la somme.

Presque tous les moines connus ont des maisons ou des couvents dans Cadix, & l'on imagine bien qu'il n'y manque pas aussi de monasteres de religieuses. Colmenar en fait un très-long détail, qui ne laissera rien à desirer à ceux qui pourront être curieux de cet objet.

Toutes les nations concourent à peupler Cadix : parmi elles, la plus considérable est la Françoise, après elle la Flamande, ensuite l'Italienne, l'Angloise, la Hollandoise & l'Allemande.

L'enceinte de *Campo Santo*, qui étoit déserte en 1706, lorsque le Pere Labat étoit à Cadix, est bâtie aujourd'hui; cette ville s'est accrue de plus d'un tiers depuis cette époque. Ce ne sont plus ces rues qu'il décrit pleines de boue, étroites & tortueuses; Cadix est une belle ville, aussi bien percée que bien bâtie; la *Calle Ancha* ou rue large, la *Calle Neuva* ou rue neuve, celle de saint François, sont de fort belles rues.

La maniere de construire les maisons & de les distribuer est particuliere à Cadix, & ressemble très-peu à celle du reste de l'Espagne; elles ont presque toutes une cour quarrée ou parvis pavé de carreaux de marbre bleu & blanc, autour duquel regnent plusieurs galeries en balustrades de fer, qui forment les divers étages, & qui conduisent aux appartements. On a soin pendant les grandes chaleurs de tendre vers le haut de cette cour une large toile, qui donne l'ombre & la fraîcheur dans les diverses pieces de la maison. Plusieurs appartements n'ont pas de fenêtre, & ne prennent jour que par la porte qui ouvre sur ces galeries. Souvent l'escalier est de marbre blanc, & forme sur la cour un double perron. La premiere galerie est soutenue par des colonnes de bois, de pierre ou de marbre, suivant les facultés du maître. Les salles de compagnie sont ordinairement très-vastes, mais rarement sont-elles tapissées; elles ont simplement tout autour une bande d'étoffe qui ne s'éleve guere qu'à la hauteur des chaises, tabourets ou fauteuils qui décorent l'appartement; le reste des

murailles est d'un blanc de neige, orné par intervalles de tableaux de saints & de quelques petits miroirs.

L'eau de Cadix, comme je l'ai déja observé, est détestable à boire : quelques maisons ont des cîternes ; mais les maîtres ont grand soin de les tenir fermées : ceux qui ont des puits les tiennent aussi sous le clef, quoique l'eau en soit fade & dégoûtante. La bonne eau à boire vient du port sainte Marie, & c'est un objet de dépense ; pour la conserver pure & fraîche, on la verse dans de grandes urnes d'argile, qui la rendent presque aussi froide que la glace, & qui seroient très-précieuses, si l'eau ne s'échappoit par tous les pores du vase.

On bâtit à Cadix, depuis plus de soixante ans, une cathédrale qu'on vouloit rendre la plus belle de l'Espagne : tout l'intérieur est en marbre ; mais le travail en est si lourd qu'on en est, pour ainsi dire, affaissé. Le roi a établi, en faveur de cette église, une espece d'impôt sur tous les navires qui reviennent des Indes, & c'est pour le percevoir plus long-temps que l'on travaille avec tant de lenteur à la finir.

Les environs de Cadix sont secs, stériles, couverts du sable que la mer y jette sans cesse ; cependant l'industrie & l'or des commerçants étoient venus à bout d'y former quelques jardins agréables, & d'y élever plusieurs maisons de campagne ; mais depuis quelques années le gouvernement les a fait abattre, sous le prétexte qu'elles pouvoient favoriser la contrebande, de sorte que pour jouir de la campagne, il faut aller à plusieurs lieues de Cadix.

Cette ville a toujours été extrêmement peuplée : dans le dénombrement qui en fut fait sous Auguste, on y trouva cinq cents chevaliers, & les autres citoyens à proportion, ce qui ne se voyoit nulle part hors de Rome. On y compte aujourd'hui plus de soixante mille habitants. Les richesses y avoient introduit beaucoup de luxe, & c'est encore la ville d'Espagne qui en a le plus. Les filles de Cadix étoient recherchées dans les fêtes publiques & les orgies particulieres, tant pour leur habileté à toucher divers instruments, que pour leur talent pour la danse, & leur humeur pleine d'enjouement. Elles sont encore aujourd'hui très-séduisantes ; elles savent varier avec autant de délicatesse que de lasciveté, les attitudes voluptueuses, & quelquefois cyniques des danses du pays ; il en est même qui ne peuvent être exécutées dans les assemblées jalouses d'unir la décence au plaisir. Mais on ne peut concevoir leur légéreté, & sur-tout la mollesse & la flexibilité de leurs mouvements.

Je me flatte qu'on lira avec plaisir la description aussi élégante qu'expressive, que nous a laissé le fameux doyen *Marti*, de la danse de Cadix, qui est vulgairement nommée le Fandango. Je mets sa lettre en original ; ce que j'ai dit de la souplesse des Andalouses suffit pour en donner une idée aux personnes qui n'entendent pas le latin (*). D'ailleurs M.

(*) I nunc, & veterum morum licentiam accusa, nostrorum verecundiam lauda. Nosti saltationem illam Gaditanam,

Barreti & quelques autres voyageurs ont fait ſuffiſamment connoître les danſes de l'Eſpagne.

Les Eſpagnols naiſſent avec l'oreille très-juſte & très-délicate, ils ſont tous affectionnés à la muſique. Le genre de la leur eſt pathétique & plein d'expreſſion, leurs bals ſont toujours très-gais, & s'arrangent à peu de frais : la voix, la guitare, le cliquetis des caſtagnetes & les coups de talons, tour à tour ménagés & rapides, avec leſquels les danſeurs marquent les pas & la meſure, font un accord

obſcœnitate ſuâ per omne ævum famoſam, atqui hodie ipſâmet per omnia hujus urbis compita, per omnia cubicula, cum incredibili adſtantium plauſu, ſaltari videas : nec inter Æthiopas tantum & obſcuros homines, ſed inter honeſtiſſimas feminas, ac nobili loco natas. Saltationis modus hoc ritu peragitur. Saltant vir & femina, vel bini, vel plures. Corpora ad muſicos modos per omnia libidinum irritamenta verſantur, membrorum in ea molliſſimi flexus, clunium motationes, micationes femorum ſalaciū, inſultuum imagines, omnia denique turgentis laſciviæ ſolertiſſimo ſtudio expreſſa ſimulacra. Videas cevere virum, & cum quodam gannitu criſſare feminam, eo lepore ac venuſtate, ut ineptæ profecto ac ruſticæ tibi viderentur tremulæ nates Photidos Appulejanæ : denique talem peragunt ſaltationem, qualem veriſimile eſt ſuum Herculem cum Omphale ſaltaſſe. Intereà omnia conſtrepunt cachinnis & ronchis. Quin ſpectatores ipſi, ſatyricæ attellanæque *Orxeſeos* furore correpti, in ipſo ſimulatæ libidinis campo, leni quodam geſtu nutuque velitantur, ac fluctuant. En Gaditanas delicias, præ quibus, Phrygiam illam *Xordaxa*, quid aliud exiſtimabis præter meras nugas ? Quod ad urbem ſpectat, habes, me hercule, emporium utriuſque orbis commercio & opibus florentiſſimum, ingenio loci, ſituque peropportunum. Nihil ne (dices) de Letheo flumine ? De Elyſiis ? Illud quidem trajeci, nec tui oblitus ſum. In his verſor, nec ideo me beatum judico, niſi te denuo amplectar, cujus deſiderio contubeſco. Vale iterum atque iterum. Ex Herculis ſtelis, & extremo mundo, Gadibus xvj Kal februarius 1712.

charmant, qui transporte quelquefois le spectateur, & lui fait jeter des cris, comme l'observe le doyen Marti, qu'on croiroit être de fureur, mais qui ne sont que l'expression du plaisir qu'il éprouve. Peu d'étrangers peuvent chanter leurs seguedilles, dont le chant paroît d'abord monotone & sans inflexion, mais dont le sel & le goût que les Espagnols savent y mettre, est inimitable.

Tel est le sort de l'homme qui voyage : il quitte la cabane où il a partagé le pain bis & le lait d'un paisible laboureur, pour se transporter devant une superbe colonnade ; il traverse une prairie riante & solitaire, pour grimper à la cime des montagnes, ou se précipiter dans les abymes des vallées. Ainsi l'esprit encore ému des attitudes voluptueuses de la danse Cadicienne, je dois prendre part à tous les soucis du commerce, suivre la flotte & les galions ; voir arracher de la mine le métal précieux & funeste qui fournit une valeur, un signe à tous les besoins, à tous les plaisirs, & je suis rappellé malgré moi au ton simple qui convient à la matiere sérieuse dont je traite.

Il a paru sur le commerce des Indes une multitude d'ouvrages. Celui de M. l'abbé Raynal ne laisse rien à desirer pour la clarté, la méthode, le style, les vues politiques & l'intérêt des diverses puissances qui ont formé des établissements dans le nouveau monde : presque tout ce qu'il dit de l'Espagne est aussi vrai que judicieux. Si le gouvernement a proscrit son livre, en ce qu'il paroît attaquer des objets

très-respectés en Espagne, il n'en a pas moins adopté quelques-uns des grands principes de l'auteur. La liberté du commerce sur laquelle M. l'abbé Raynal insiste sur-tout, comme absolument nécessaire pour favoriser l'industrie en Espagne, a été enfin décidée par un nouveau Réglement sur le commerce des Indes, du mois de février de l'année 1778. La prohibition de la sortie des soies, les faveurs de tout genre accordées aux manufactures; leur multiplication dans les divers articles qui se consomment dans la métropole & les Indes, avoient précédé ce Réglement. Il a été suivi de la prohibition d'une foule d'objets en laine, fil & soierie provenant de l'étranger.

Il s'agit à présent d'examiner si M. l'abbé Raynal a eu raison de conseiller à l'Espagne de rendre libre le commerce des Indes, si le ministere Espagnol a eu raison d'adopter ce systême; & en quoi il peut nuire au commerce des nations étrangeres ou le favoriser? Pour mieux entrer dans les détails que l'examen de ces diverses questions exige, je reprendrai mon objet de plus loin.

L'Espagne commerçoit avec ses colonies par le moyen de la flotte & des galions qui partoient de Cadix tous les trois ans; la premiere pour le Mexique, & les galions pour Carthagene, d'où l'on se rendoit à *Porto-Bello*, entrepôt des deux Amériques.

Pendant la guerre de 1740, les galions craignant d'être surpris par les Anglois, resterent à Carthagene; & depuis cette époque l'usage en avoit cessé, les Espagnols se servirent

à leur place de vaiſſeaux nommés *de regiſtre*, qui ne partoient pas, comme les galions, à des termes fixes, mais qui pour mettre à la voile, avoient beſoin d'une permiſſion expreſſe du gouvernement, & étoient ſoumis à beaucoup d'entraves; cependant l'uſage de ces vaiſſeaux produiſit en peu de temps un bien ſenſible. Les Indes qui ne voyoient auparavant des vaiſſeaux Eſpagnols, qu'à des époques marquées & aſſez éloignées l'une de l'autre, avoient le temps d'oublier la métropole; elles ne s'accoutumoient que lentement à ſes goûts, à ſes mœurs & à ſes uſages. La fréquence des expéditions qui fut le réſultat du nouveau ſyſtême, ouvrit une correſpondance ſuivie entre l'Eſpagne & ſes colonies; elle leur fit aimer & connoître tous les beſoins que l'Europe peut contenter, & le ſuccès avoit ſurpaſſé les eſpérances des commerçants Eſpagnols, lorſque le nouveau Réglement a paru. Il a peu ſatisfait les habitants de Cadix; mais il paroiſſoit attendu avec impatience du reſte de la nation. Il rend le commerce des Indes libre, en y comprenant, outre les îles ſous le vent, *Campecho*, *Sainte-Marthe* & *Rio del Hacha*. Il n'y a d'excepté de cette liberté qu'une partie de la côte de Terre-Ferme & le Mexique: *Malaga*, *Carthagene*, *Alicante*, *Barcelone*, *Bilbao*, le *Ferrol* & la *Corogne* peuvent librement expédier en droiture leurs marchandiſes ou leurs fruits dans les Indes. Il reſte à ſavoir ſi ces diverſes villes pourront faire uſage de cette liberté; ſi elles ont des maiſons aſſez puiſſantes pour entreprendre des chargements

auſſi conſidérables ; l'expérience a déja prouvé le contraire. Le chargement d'un navire pour les Indes, propoſé dans Alicante depuis ſix mois, n'a pas encore pu être rempli. Mais ſuppoſons nous en temps de paix, établiſſons dans les divers ports de l'Eſpagne des commerçants riches, & auxquels le commerce des Indes ſoit connu, quels ſeront les réſultats du nouveau Réglement ?

Cadix par ſa poſition ne peut pas recevoir plus d'étendue ; le petit eſpace qu'elle occupe au ſein des mers eſt extrêmement peuplé, & ne peut pas l'être davantage, de ſorte que l'amour du gain engagera tel particulier qui vit au ſein des terres à envoyer ſes fonds dans cette ville ; mais il ne peut pas y tranſporter ſa perſonne & ſa famille, parce que le terrain eſt circonſcrit. Ses fonds ſeront ainſi doublement utiles, en ce qu'ils fourniront une reſſource de plus au commerce, & qu'ils reviendront enſuite enrichir le pays qu'il habitera. Tel étoit un des grands avantages de la poſition de Cadix, & du privilege qu'elle avoit ſeule de faire le commerce des Indes. L'Eſpagne médiocrement peuplée, en raiſon de ſon étendue, devoit-elle donner un nouvel appât à l'avidité ? Devoit-elle augmenter les reſſources des ports de mer déja trop grandes, & qui ſe multiplient toujours aux dépens des campagnes, parce que le commerce paroît offrir des gains plus journaliers, plus ſûrs & plus multipliés que ceux qu'on obtient par l'agriculture ? La facilité de ſe tranſporter dans les divers ports qui jouiſſent à préſent de la

liberté du commerce des Indes, ne peut-elle pas nuire à la population du centre du royaume ? Premiere objection contre le nouveau Réglement.

Les diverses spéculations qui se faisoient à Cadix pour les Indes, étoient à-peu-près connues ; les intéressés à ce commerce savoient varier, multiplier ou borner leurs demandes, en raison de la consommation ou des spéculations qui avoient été faites sur la place ; il arrivoit cependant, malgré cette connoissance due à une longue pratique, que tel article sur lequel on avoit trop spéculé, abondoit & perdoit dans les Indes, tandis que tel autre manquoit absolument. Cet inconvénient n'est il pas beaucoup plus à craindre aujourd'hui que le genre des spéculations sera moins connu, puisqu'elles se feront dans des ports très-distants les uns des autres ? Le sort des commerçants ne sera-t-il pas plus précaire qu'il ne l'étoit ? Seconde objection contre le nouveau Réglement.

Les commerçants étrangers, attirés de toutes les parties de l'Europe, se trouvoient en foule à Cadix ; la nécessité de placer les articles qui leur étoient communs & qu'ils venoient proposer à l'Espagne, établissoit une concurrence & un rabais qui tournoient à son profit. Aujourd'hui ces mêmes commerçants se trouveront répandus sur les deux côtes, & les manufactures étrangeres reprendront l'espece de faveur que cette concurrence leur faisoit perdre. Troisieme objection contre le nouveau Réglement.

Cadix étoit le centre vers lequel toutes les fortunes du royaume ſe dirigeoient : le commerce y trouvoit des reſſources inépuiſables ; la quantité de vaiſſeaux qui alloient aux Indes, & la faculté de pouvoir diviſer les riſques, en diſtribuant ſa fortune ſur pluſieurs navires, encourageoient le négociant. Aura-t-il le même eſpoir dans de petites villes qui pourront à peine expédier deux vaiſſeaux par an ? & oſera-t-il d'un ſeul coup riſquer toute ſa fortune ? Quatrieme objection contre le nouveau Réglement.

Mais examinons ce Réglement plus en détail. Ce qu'il offre de vraiment important, c'eſt d'avoir aboli toutes les formes gênantes & diſpendieuſes auxquelles le commerce des Indes étoit ſoumis.

Les vaiſſeaux pour le ſud, de deux cents vingt-cinq piaſtres qu'ils payoient autrefois par tonneau, ont été réduits à cent vingt-cinq, & ceux pour Buenos-Ayres à quatre-vingts piaſtres ſeulement. Outre ce droit exorbitant, les marchandiſes payoient encore cinq réaux & demi de plate, un peu plus de cinquante ſous de notre monnoie par palme cubique ; cet impôt nommé *de Palmeo* eſt aboli par le nouveau Réglement. Il faiſoit monter chaque tonneau à environ cent quinze piaſtres de plus ; ces deux impoſitions réunies à une foule d'autres moins onéreuſes, mais multipliées en raiſon de leur modicité, obligeoient l'armateur à s'en dédommager ſur le prix du fret. Celui pour le Perou étoit monté à cinq cents piaſtres, environ deux mille livres par tonneau, & à trois cents pour

Buenos-Ayres. Le nouveau Réglement n'astreint ceux qui feront le commerce des Indes qu'au simple droit de trois pour cent pour le transport, & autant pour le retour, sur les marchandises ou fruits provenant de l'Espagne, & de sept pour cent pour toutes celles qui auront été exportées de l'étranger dans ce royaume, avec leur destination pour les Indes.

Son but principal est de détruire la contrebande énorme qui se fait dans les colonies, par le bon marché qu'il établit en diminuant le fret & les droits. Mais le gouvernement Espagnol atteindra-t-il à son but? Il est permis d'en douter, au moins pour les marchandises étrangeres. L'appât qu'offre l'espérance de frauder un droit de quatorze pour cent, ne fera-t-il pas toujours courir les risques lucratifs du commerce interlope? D'ailleurs, la dépendance des colonies n'étoit-elle pas beaucoup plus assurée, par le privilege exclusif qu'avoit la ville de Cadix, de les approvisionner? Ces droits exorbitants qui étoient imposés sur les superfluités de l'Europe, n'étoient-ils pas un moyen sûr, après en avoir inspiré le besoin aux colons, d'arrêter le progrès trop considérable des fortunes, de répandre l'or en Espagne, & de la consoler du partage qu'elle se voyoit obligée d'en faire avec le reste de l'Europe? Je sais que jalouse du succès de quelques commerçants étrangers, qui appelloient dans son sein les divers objets de leur luxe & de leurs manufactures, elle a su multiplier les prohibitions en tout genre; mais l'Espagne est-elle dans le cas d'en faire? Elle a interdit l'exportation

dans les Indes des bayetes ou moletons, des bas & rubans de fil & de soie, de tous les articles de luxe ou de mode, &c. provenants de l'étranger ; ou elle a cru avoir déja assez de fabriques pour pouvoir fournir elle-même ces divers objets de consommation; ou elle a voulu, en fermant un débouché considérable aux manufactures qui les lui fournissoient, s'attirer les ouvriers qu'elles ne pourroient plus employer. C'est le seul but raisonnable qu'on peut lui supposer, puisqu'elle est loin encore de pouvoir approvisionner toute seule ses colonies dans ces différents genres; & c'est aux gouvernements étrangers à veiller à ce que l'industrie qui leur est propre, ne porte point en Espagne ses bras & son esprit. Je parle surtout à la France; elle a peu fait jusqu'à présent pour son commerce, elle ne l'avoit jamais considéré que pour lui mettre des entraves, que pour mieux connoître les moyens d'en exprimer le suc & de l'énerver. Tous les édits publiés sur cet objet essentiel ont presque tous été dictés par la finance, & jamais uniquement dans des vues d'ordre, d'encouragement & de protection. Elle paroît enfin ouvrir les yeux sur ses vrais intérêts. La guerre actuelle a dû son origine au commerce; c'est pour donner au sien plus d'étendue, qu'elle cherche à ruiner celui de sa rivale : mais qu'elle ne perde pas de vue sa voisine, malgré l'intérêt que celle-ci paroît prendre à sa querelle.

Encore une reflexion sur le nouveau Réglement. Il est en général avantageux au commerce étranger; mais celui de la France en

eſt plutôt léſé que favoriſé. Le droit de *Palmeo* ſe percevoit ſur la palme cubique des marchandiſes, quelle qu'en fût d'ailleurs la qualité; de ſorte que cent palmes cubiques de marchandiſes fines & précieuſes, ne payoient pas plus que le même volume de marchandiſes très-groſſieres. L'Angleterre eſt en poſſeſſion de fournir celles-ci : ſes draps peſants & ſes diverſes étoffes de laine, ſes outils de fer ou d'acier, formant des objets de peu de valeur abondoient en volume; tandis que les toiles, les étoffes de ſoie, les rubans & les modes fournis par la France, lui procuroient tout l'avantage de ce droit de palmeo, qui portoit beaucoup moins ſur ſes marchandiſes que ſur celles de l'Angleterre.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé par les diverſes réflexions qui précedent, que le nouveau Réglement eſt contraire aux intérêts de l'Eſpagne & de ſon commerce. Ce n'eſt pas que je veuille attaquer la liberté, je la crois non ſeulement utile, mais abſolument néceſſaire aux progrès de l'induſtrie; ce n'eſt donc point contre elle que je parle : j'ai voulu ſimplement examiner s'il n'y avoit pas de pays, où ſelon le temps, la poſition & les circonſtances, elle devoit être limitée, & je crois que l'Eſpagne eſt un de ces pays-là. Mais ne pouvoit-elle pas ſe procurer tous les avantages qui peuvent réſulter de la liberté du commerce, ſans s'expoſer aux abus qu'elle peut entraîner? Rien ne me paroît plus facile; en délivrant celui des Indes de toute la gêne à laquelle une mauvaiſe adminiſtration l'avoit

ſoumis;

ſoumis, objet que remplit en partie le nouveau Réglement; que ne faiſoit-elle un ſeul pas de plus? C'étoit de rendre ce commerce libre à tous les Eſpagnols, ſans permiſſions, ſans entraves, ſous des droits ſimples & modérés, mais de le fixer à Cadix. Que devoit-elle faire pour ſes autres ports? C'étoit d'y ranimer l'eſprit de navigation, d'encourager le cabotage, de ne pas ſouffrir que l'Angleterre, la Hollande, la Suede & les autres nations lui apportent ce dônt elle a beſoin; mais d'aller elle-même le chercher dans les différents ports. Elle a efficacement travaillé à ſe former une marine militaire redoutable; mais à quoi bon? C'eſt un beau corps ſans ame, ſi elle ne devient pas l'appui d'une bonne marine commerçante. La premiere peut faire reſpecter l'état; mais beaucoup plus coûteuſe qu'utile, elle s'énerve en temps de paix, ſi les reſſources que procure la derniere, les occaſions qu'elle offre d'être vengée ou ſoutenue, ne tiennent en haleine la marine royale. D'ailleurs la ſourde & petite guerre que l'Eſpagne ne ceſſe d'avoir avec l'Afrique, eſt un moyen ſûr pour elle d'exercer ſes officiers dont elle profite peu, & il ſera permis à tout obſervateur de demander à l'Eſpagne le pourquoi de ſa puiſſante marine, tant qu'il verra trembler un Eſpagnol, quel qu'il ſoit, au nom Maure (*), & qu'elle

(*) Il part tous les ans de Carthagene pluſieurs chebeks pour donner la chaſſe aux Barbareſques; l'époque de l'embarquement eſt toujours la même, ainſi que celle du retour. Je n'ai rien vu de plus inutile que ces croiſieres déterminées

n'aura de commerce direct qu'avec ses propres colonies, qu'elle ne saura ni exporter ses denrées dans l'étranger, ni importer les matieres brutes ou fabriquées dont elle manque.

Le résultat de toutes ces réflexions est facile à donner. L'Espagne est demeurée en arriere sur une foule d'objets essentiels, tandis qu'à certains égards elle a passé le but, comme lorsqu'elle a voulu établir des fabriques, avant que de s'occuper sérieusement de l'agriculture; lorsqu'elle gêne trop d'une part son commerce extérieur, qu'elle l'agrandit trop de l'autre, sans chercher des moyens pour le faciliter dans l'intérieur, ou d'une province à l'autre; tout est entraves, chicanes, embarras; lorsqu'elle veut mettre des bornes à la contrebande, & qu'elle lui ouvre des issues qu'elle n'avoit point; lorsqu'elle permet ouvertement l'exportation d'un article, & qu'elle le prohibe en secret, ou lorsqu'elle le défend au commerce en général, pour donner à un ou deux particuliers la liberté de l'introduire & de faire le monopole. Tous ces faits sont connus, je me contente de les indiquer, & de montrer la fausse politique de l'Espagne, qui paroît n'avoir eu d'autre plan que de secouer le joug du commerce étranger, & de sortir d'une dépendance qu'elle pouvoit faire tourner à son

& connues : c'est dire, en termes très-clairs, aux corsaires Africains : Nous allons nous mettre trois ou quatre contre un de vous, ainsi allez-vous-en; Dieu nous délivre de vous, vous reprendrez la mer lorsque nous l'aurons quittée. Et les Maures qui entendent parfaitement ce langage n'y manquent jamais.

profit ; mais elle n'a ſu juſqu'à préſent que varier ſes moyens, ſans les calculer ; elle a prohibé d'une part ſans reſtreindre de l'autre, elle n'a fait que multiplier l'appât des gains illicites, ſans augmenter ſes reſſources. On pourroit encore blâmer l'Eſpagne de l'ambiguité volontaire qu'elle met dans pluſieurs articles de ſes Pragmatiques, & qui ouvre la porte à une foule de vexations criantes. Chaque douaniſte devient l'interprete de la volonté du ſouverain : il étend ou limite à ſon gré les impôts & les prohibitions ; toujours ſûr d'être approuvé lorſqu'il a ſatisfait ſon avidité, en paroiſſant vouloir augmenter les droits & les revenus du maître. La liſte des abus en ce genre eſt des plus conſidérables, & le gouvernement par la maniere captieuſe, ambiguë ou généraliſée dont il s'exprime dans ſes derniers actes de prohibitions, paroît ne pas vouloir y mettre une fin. J'ai gémi plus d'une fois de voir le commerce étranger ſoumis au deſpotiſme le plus arbitraire, & j'ai dû élever ma voix, quelque foible qu'elle ſoit, pour tâcher au moins de le démaſquer.



Des Fêtes, Combats ou Courses de Taureaux.

JE les vis à Cadix pour la premiere fois; c'est un spectacle barbare & sauvage pour lequel les Espagnols sont très-passionnés. La premiere course me fit beaucoup d'impression : je vis un de ces malheureux qui excitent le taureau, être surpris, lancé en l'air, retomber, être repris & relancé; je le vis emporter de l'arene presque mort. La seconde ne fut fatale que pour les chevaux, il y en eut cinq ou six éventrés sur la place. La salle où se donnent ces fêtes de boucherie, est une espece de cirque & d'amphithéatre réunis, qui contient près de dix mille spectateurs; celle de Séville est assez vaste pour en recevoir à-peu-près le double : l'arene est vaste, & les loges sont remplies d'hommes, de femmes & de jeunes filles quelquefois intéressantes; mais je ne voudrois pas qu'elles vinssent exercer là leur sensibilité. Mon étonnement étoit de voir de jeunes demoiselles suivre des yeux le *Matador* (*), & fixer la large plaie qu'il fait avec son sabre, les convulsions du taureau, sa rage expirante, le sang qui se mêle à l'écume & qui sort en torrent de sa bouche; & ce spectacle, je dois l'avouer, a des moments attachants & superbes. Un fier taureau qui se précipite dans

(*) Celui qui tue le taureau.

l'arene, aiguillonné, ensanglanté dès les premiers coups, sans cesse attaqué par trois piqueurs, environné de ses ennemis, qui n'ont pour se mettre à l'abri de ses fureurs qu'un léger manteau de soie; ce taureau mugissant, furieux, écumant, grattant la terre de son pied, drapant sa tête de l'étoffe qui a servi de rempart à ses coups, se présente dans des attitudes si nobles, si pittoresques, qu'on ne peut s'empêcher de suivre ses mouvements, de prendre même en quelque sorte son parti contre les hommes de boue & de sang qui l'environnent. Oui, je conçois les acclamations & les cris de joie de la foule, je conçois ces applaudissements répétés, tous ces mouchoirs voltigeants dans les airs, ces trépignements de pied qui font retentir l'amphithéatre, lorsque le taureau s'élance sur son piqueur, éventre le cheval, jette au loin le cavalier, & fier de sa victoire, se détourne en un clin-d'œil pour en chercher une nouvelle. Que cet animal est beau, fier & courageux! C'est le héros de la piece; & dès qu'il est vaillant, il intéresse: les hommes qui l'attaquent ne sont plus des hommes. Dans l'arene les qualités se confondent, & le plus fort & le plus brave est celui qui mérite d'être applaudi; mais le sang ruisselle, on s'accoutume donc à voir du sang. Je suis né avec une singuliere antipathie pour tout ce qui porte l'idée de la peine, du sang & de la douleur: mon cœur défaillit à la seule pensée que j'en ai, & mon imagination m'a souvent porté les coups que j'entendois raconter. Cependant, dès la seconde course, mes yeux

s'attachoient à ce ſpectacle ; mon antipathie perdoit de ſa force, & j'avois peine à la retrouver au dixieme taureau.

Mais l'on ſera curieux d'avoir ſur ces fêtes des détails plus particuliers ; elles ſe font à Madrid avec une pompe ridicule. La courſe eſt ordinairement précédée par une marche de gens de loi : ce ſont pluſieurs alguazils ou huiſſiers, un notaire & le bourreau qui la compoſent ; ils viennent en bon ordre ſur l'arene, & après avoir ſalué le corrégidor ou le gouverneur de la ville, s'il préſide à la fête, on lit un ordre du roi, qui défend, ſous la peine du fouet, à toute perſonne de quitter ſa place pour venir combattre le taureau, à moins qu'il ne ſoit un des hommes employés à la courſe. Cette cérémonie achevée, on voit entrer les piqueurs à cheval, qui ne ſont jamais plus de trois, les *Matadors*, les *Taureadors*, les *Banderilleros* ou ceux qui coëffent le taureau avec des banderilles, ce qui forme une troupe de dix à douze combattants ; ce train eſt ſuivi de trois chevaux élégamment parés qui doivent ſervir à enlever de l'arene les vaincus. Après pluſieurs inclinations au corrégidor & aux loges, l'alguazil principal s'avance, & le magiſtrat lui fait jeter les clefs du tauril ; ce moment intéreſſant eſt accompagné d'un ſilence expreſſif de la part des ſpectateurs, & de tout le bruit des fifres, des haut-bois & des timbales de l'orcheſtre.

La porte s'ouvre, déja les piqueurs ſont à leur poſte. Les amateurs ſe placent ordinairement vis-à-vis de cette porte, parce qu'ils

jugent dès la premiere attaque de la valeur du taureau, & de tout le plaisir qu'il doit leur procurer. Si l'animal répond en effet à leurs desirs, il s'élance d'un bond sur le premier piqueur, qui le repousse vigoureusement avec sa lance; mais malheur à lui s'il est ébranlé sur sa selle, & si le taureau furieux revient à l'attaque, parce qu'alors ayant perdu l'équilibre, il ne peut plus défendre son cheval, qui griévement blessé, se cabre & souvent démonte son cavalier. Mais si le piqueur, ferme dans les étriers, renvoïe le taureau, & qu'il soit également bien reçu des autres piqueurs, c'est alors qu'il faut entendre les acclamations, les *bravo* répétés. La trompete a sonné, & le taureau va essuyer une seconde espece de combat, les piqueurs se retirent, les *Chulos* ou les porteurs de banderilles leur succedent. Leur maniere de l'attaquer est un peu dangereuse : tenant en main deux baguettes armées d'un fer crochu & ornées de divers papiers peints & façonnés, ils se présentent devant le taureau, & dans l'instant qu'il baisse la tête pour percer son homme, ils doivent le coëffer de la banderille. On ne sauroit imaginer avec quelle adresse, avec quelle légéreté ils viennent à bout de cette périlleuse entreprise. L'animal devient furieux; c'est alors qu'il écume & mugit : les *Chulos* se précipitent l'un après l'autre, & bientôt sa tête est couverte de ces baguettes ensanglantées. Le Matador vient à son tour, chaque acte de cette tragédie est marqué par les fanfares. La mort du taureau est prononcée, le Matador tenant d'une main une longue épée,

& de l'autre une espece de drapeau de soie, se présente, & portant son coup entre les deux cornes, il lui plonge l'épée jusqu'au cœur. Le taureau chancele, le sang lui sort par les nazeaux, il tombe, & bientôt il est traîné hors de l'arene : un second lui succede, & ainsi jusqu'au dernier, qui assez communément est *embolado*, c'est-à-dire, qu'il a des boules au bout des cornes ; il est destiné aux plaisirs du peuple, & chacun peut alors descendre dans l'arene & y exercer son adresse.

Il y a, dit-on, à chaque course dans une loge particuliere un confesseur & les saintes huiles pour ceux qui auroient le malheur d'être blessés à mort.

La passion des Espagnols pour ces fêtes est poussée à un point qui paroît incroyable ; les gens du peuple engagent leurs bijoux, leurs meubles & leurs habits, pour pouvoir y assister. On a vu la nation divisée entre les deux plus fameux taureadors qui existent, *Romero* & *Costillares*. Les noms de *Romeristes* & de *Costillaristes* que se donnoient les deux partis, prouvent l'acharnement avec lequel ils défendoient chacun leur opinion. J'ai vu *Pepille*, autre taureador fameux, être applaudi à la comédie où il venoit encore convalescent de quelques blessures qu'un taureau lui avoit faites.

A Séville le temps des courses est consacré au plaisir, à la débauche & à l'oisiveté. Il y a régulièrement de deux jours l'un, pendant une semaine, vingt taureaux mis à mort : le jour intermédiaire est rempli par une prome-

nade, qui se fait en carrosse, sur l'arene qui sert de théatre aux combats; le peuple est en foule dans les loges & les gradins de l'amphithéatre. Qu'on imagine la salle de l'opéra quatre ou cinq fois plus grande qu'elle n'est, & des carrosses à six chevaux se promenant dans le parterre.

Lorsque les Franciscains de Madrid se déterminerent à faire bâtir leur fameuse église, qui n'est pas finie encore, ils demanderent au roi le produit de huit courses de taureaux, ce qui leur fut accordé, & ils firent afficher que quiconque assisteroit à ces courses, gagneroit plusieurs années d'indulgences.

Quelques médecins Espagnols croient que le sang d'un taureau agité, furieux & lassé par le combat, est un bon spécifique dans plusieurs maladies, & sur-tout pour les obstructions: de sorte qu'au moment où le taureau expire, & qu'il est emporté de l'arene, il s'y trouve presque toujours quelqu'un avec un verre pour boire son sang. Les anciens prétendoient que le sang de taureau étoit un poison, il devroit l'être bien davantage, lorsque le taureau meurt, pour ainsi dire, enragé.

En Portugal les fêtes de taureaux sont d'une magnificence singuliere, je vis une de ces courses où la cour assistoit *incognito :* elle commença par des danses & des pantomimes. C'étoit d'abord l'empereur de la Chine & son épouse qui firent leur entrée, montés sur des échasses, & précédés d'une grande troupe de gardes & de bergers, qui tenoient chacun un arrosoir. Après avoir fait une profonde génu-

flexion au Sénat qui préſidoit à la fête, les bergers ſe ſont rangés en haie autour de l'arene, & s'avançant à pas égaux vers le centre, ils ont arroſé la place; ainſi ce ballet ſimple & ſans art, réuniſſoit l'agréable à l'utile. La ſuite m'a prouvé qu'à Lisbonne on ſavoit tirer parti de tout. J'ai vu paroître environ deux cents danſeurs & danſeuſes richement vêtus, dans les divers coſtumes connus dans les quatre parties du monde. On y voyoit la France ridiculiſée dans ſes petits maîtres, & la haute coëffure de nos dames; des aſtrologues, des Bohémiens, des bergers & des bergeres. J'étois étonné de la magnificence du roi de Portugal, qui dans une ville où il n'y a pas de ſpectacle, entretenoit pour les plaiſirs publics un ſi grand corps de ballet; lorſque j'ai appris que toutes les femmes qui vendent dans les rues, les poiſſardes, les bouquetieres, &c &c. ſont obligées à certains jours de la ſemaine, d'aller prendre leur leçon de danſe pour paroître avec grace, & ſous les plus riches habits de théatre, dans les jours de cérémonie. C'eſt un moyen aſſuré d'avoir à bon marché des danſeuſes, qui durant la ſemaine ſont rendues à leur travail, & qui n'ont pas le temps d'être fieres de leurs talents & des applaudiſſements du public. Combien d'*Allard*, de *Guimar* & d'*Heſnel*, qui après s'être élevées en cadence dans la ſalle des taureaux le dimanche, n'en vendent pas avec moins de modeſtie le lundi du fruit & du poiſſon! On pourroit tirer quelque parti de cet uſage dans nos villes de France, où tout ſe fait à grands frais, tandis que nous avons pour le

moins autant d'harengeres qu'à Lisbonne. Tous ces brillants acteurs ont pris place dans un large amphithéatre qui leur étoit réfervé, & les piqueurs font venus à leur tour. Le combat eft à-peu-près le même qu'en Efpagne, excepté qu'il eft moins dangereux, les taureaux étant tous *embolados*. Cependant, malgré cette précaution, il y avoit à peine fix mois que j'étois à Lisbonne (en octobre 1778), lorfque le comte d'Arcos, fils du grand écuyer, refta mort fur la place d'un coup de corne, n'ayant pas eu le temps de fe mettre en garde contre un taureau qui le furprit tandis que de l'arene il parloit au roi qui étoit dans fa loge. La courfe ne fut pas continuée.



Route de Cadix à Séville.

On suit, en quittant la ville de Cadix, une magnifique chaussée, élevée sur le bord de la mer, qui conduit à l'île de Léon. Les rues de cette petite ville sont grandes, droites & bien pavées : son terroir est fertile & rempli de jolies maisons de campagne, & de vignes surtout, qui produisent un vin excellent. Après avoir passé le pont de *Suazo*, jeté sur un bras de mer, & qu'on dit avoir été construit par les Romains, on se trouve bientôt dans des terres incultes, mais agréables par les touffes d'arbres qui y sont répandues. Le chemin est bordé de larges fossés peu profonds, où l'on conduit l'eau de la mer pour y faire du sel ; on en voit de distance en distance plusieurs tas très-élevés ; mais ces petits marais croupissants, & ces montagnes de sel, répandent sur cette route un air infect & mal-sain. Après avoir traversé une vaste plaine inculte, & s'être éloigné de la mer, on arrive à Xerès, dont j'ai déja parlé, & quelques heures après à *Lebrixa*, ville ancienne & agréablement située, mais de médiocre grandeur. Elle étoit autrefois bâtie sur une des branches du Guadalquivir, qui a été comblée par le temps, & cette ville se trouve aujourd'hui à plus de deux lieues de ce fleuve. Le nom qu'elle portoit dans l'antiquité est *Nebrissa* : ses dehors sont bien cultivés & très-fertiles, presque toutes les femmes m'y ont paru grandes & très-jolies.

De *Lebrixa*, on va par le chemin que j'ai

déja décrit à *Alcantarilla*, & delà à Séville; c'eſt la route que l'on ſuit en été, quoiqu'elle ſoit plus longue d'environ deux lieues: en hiver, on va de Xerès à la *Venta Viſcagna*, enſuite à *Las Cabezas*, delà à la *Venta de Oran*, & après à *Séville*, qui eſt à vingt lieues environ de Cadix.



DE SÉVILLE.

CETTE ville se nommoit autrefois *Hispalis*, nom que lui conserverent les Latins ; les Goths firent d'Hispalis *Hispalia ;* mais les Arabes après eux ne prononçant point le P, la nommerent *Ixbilla*, dont les Castillans ont fait Séville. Arias Montano dérive le nom *Hispalis* du mot Phénicien *Spala* ou *Spila*, qui dans cette langue signifioit plaine ou champ de verdure, & d'où sont venus les différents noms qu'on a donnés à Séville, de *Hispal*, *Ispalis*, *Spalis*, *Spalensis.* Les Romains en lui accordant le privilege de colonie romaine, l'appellerent *Julia Romula*, ou la petite Rome.

Son fondateur fut, dit-on, Hercule, & cette opinion est si bien reçue que le peuple en est instruit par une longue tradition ; on la voit même inscrite comme une vérité, sur les portes de la ville ; il est vrai qu'on lui donne toujours César pour compagnon. Sur la porte dite la porte de la *Carne* ou de la *Chair*, parce qu'elle conduit aux boucheries, on lit :

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius heros. (*)

Ces deux vers latins sont paraphrasés en langue Castillane sur la porte de Xerès.

(*) Hercule bâtit la ville, Jules-César la rétablit, Ferdinand, héros comme eux, la rendit au Christ.

Hercules me edifico,
Julio-Cesar me cerco
de muro y torres altas,
y el rey santo me gano
con Garci Perez de Vargas. (*)

On lisoit sur une ancienne peinture de la ville de Séville :

Ab Hercule & Cesare
nobilitas,
A se ipsa fidelitas. (**)

Il existe encore dans cette ville plusieurs statues d'Hercule & de César, outre celle que l'on voit élevée sur deux colonnes antiques à l'*Alameda.* Des quarante-trois Hercules que comptent la fable ou l'histoire, il y en eut deux qui vinrent en Espagne, l'un étoit Libien & l'autre Thébain. Le dernier vint à Cadix avec les Argonautes, & delà à Gibraltar, où il fonda une ville qu'il appella *Heraclée* ; cet Hercule vint environ mille ans après l'autre, connu par ses douze travaux, sa force & sa bravoure. Il reste à savoir lequel de ces deux Hercules

(*) Hercule me fonda, Jules-César m'environna de murailles & de hautes tours. Le saint roi me conquit avec Garci Perez de Vargas.

(**) Elle tient sa noblesse de César & d'Hercule ; mais elle doit à elle seule sa fidélité.

fonda Séville, & c'eſt ce que je ne prétends pas decider. Il y a des gens qui ſavent, à n'en pas douter, que le Libien mourut à Cadix, après avoir tué Gérion & pillé ſes nombreux troupeaux. Mais à quoi bon ſe perdre dans ces temps que la fable couvre de ſon ombre? Diſons ce qu'eſt Séville, ſans chercher avec beaucoup de peine ce qu'elle peut avoir été.

Séville eſt ſituée dans une vaſte plaine, ſur la rive gauche du Guadalquivir: c'eſt la plus grande ville d'Eſpagne, ſans excepter Madrid; mais il y a loin de ſa population à ſa grandeur. Sa forme eſt à-peu-près ovale; elle eſt ceinte de belles & hautes murailles flanquées de tours. On entre dans la ville par douze portes; une des plus fameuſes eſt celle dont la tour ſervit de cachot à ſaint Hermenegilde, & où il ſouffrit, dit-on, le martyre. Les fauxbourgs qui entourent Séville ſont conſiderables; le plus grand, le plus fameux eſt celui de *Triana*, qui en eſt ſéparé par le Guadalquivir, que l'on paſſe ſur un beau pont de bois. Ce fauxbourg reſſemble à une petite ville; on y voit la maiſon de l'Inquiſition, que l'on dit être la premiere qu'eut ce tribunal en Eſpagne. Les murailles de cet ancien edifice ſont noircies par le temps, & n'ont pour toutes fenêtres que des ſoupiraux: ſon ſeul aſpect vous pénetre d'horreur. Les maiſons de Séville ſont, en général, aſſez belles, ſpacieuſes & fraîches; mais la plupart de ſes rues ſont étroites, mal pavées & tortueuſes.

L'égliſe cathédrale, qui eſt à-peu-près au centre de la ville, eſt la plus grande & la plus

plus réguliere qui soit en Espagne; elle fut commencée sous le roi Don Sanche, dit le Brave, & finie sous le regne de Don Jean second; on mit environ un siecle à l'achever. Sa voûte est très-élevée & soutenue par trente-deux piliers, qui ont huit pieds & quelques pouces de diametre. La longueur de cette église est de quatre cents vingt pieds, sa largeur de deux cents soixante-trois, & sa hauteur de cent vingt-six; elle est éclairée par quatre-vingts grandes fenêtres à verres peints, & par neuf portes qui correspondent à sa grandeur; quelques-unes d'elles sont couvertes de lames de bronze précieusement sculptées; on prétend que c'est un reste de la mosquée qu'avoient autrefois les Maures dans cette ville. Les chapelles qui forment le tour de l'église sont grandes & profondes; la plus révérée est celle qui renferme le tombeau de saint Ferdinand, elle est derriere le maître-autel: les marbres qui servent de support à ce tombeau sont couverts d'une inscription ou épitaphe en Hébreu, en Latin, en Arabe & en Castillan. Je rapporterai celle qui est dans ce dernier idiome.

AQVI yace el rey muy ondrado Don Fernando, senor de Castiella, e de Toledo, e de Leon, de Galicia, e de Sevilla, de Cordova, de Murcia, e de Jaen, el que conquisso tota Espana, el mas leal, el mas verdadero, e el mas franc, e el mas esforçado, e el mas sofrido, e el mas omildoso, e el que mas temie à Dios, e el que mas le fazia servicio: e el que quebranto,

e destruyo à sus enemigos, e el que alcò, e ondro à todos sus amigos, e conquisso la ciudad de Sevilla, que es cabeça de toda España, e passo hi el postrimero dia de mayo, en la era CIↃ. CC. XC. (*)

La sacristie est ronde, très-élevée & fort éclairée; elle renferme des richesses infinies & des ornements superbes. On y montre aussi diverses reliques : la plus auguste est une des épines de la couronne de notre Rédempteur, teinte d'une goutte de son sang. L'ostensoir dont on se sert le jour de la Fête-Dieu, est en argent, du poids de dix-sept cents marcs; il est supérieurement travaillé.

Vers une des portes de l'Eglise, à gauche de l'entrée principale, est la tour qui sert de clocher, ou, comme on la nomme dans le pays, la *Giralda*. C'est un composé de trois tours élevées l'une sur l'autre; un Maure nommé *Geber* en fut l'architecte, le même qui donna, dit-on, son nom à l'algebre, dont il fut l'inventeur, ou qu'il perfectionna. Il est fait un grand éloge de cette tour dans une histoire fort ancienne d'Alphonse le Sage; elle est en

(*) Cy gît le très-honoré roi Don Ferdinand, seigneur de Castille & de Tolede, de Léon, de Galice & de Séville, de Cordoue, de Murcie & de Jaen, qui conquit toute l'Espagne, le plus loyal, le plus vrai, le plus franc, le plus brave, le plus patient & le plus humble de ceux qui craignent & servent Dieu. Il dissipa & vainquit tous ses ennemis, il éleva, il combla d'honneurs ses amis, & il conquit Séville, qui est la capitale de toute l'Espagne : il mourut dans cette ville le dernier jour du mois de mais de l'an 1290.

effet magnifique par sa décoration, sa hauteur, la pente douce de sa montée qui est si bien ménagée qu'on peut aller à cheval jusqu'à la premiere galerie; tout ce qui étoit en dessus fut renversé dans un tremblement de terre que Séville éprouva. Mais le chapitre de la cathédrale, & les aumônes des fideles, ne laisserent pas long-temps cette belle tour imparfaite : sa hauteur, depuis sa base jusqu'à la cime, est de trois cents cinquante pieds.

Séville est peut-être la ville du monde où il y a le plus de moines & de prêtres ; on y compte près de quatre mille chapellenies. Le couvent de l'ordre de St. François est un de ceux qui se font le plus distinguer parmi les monasteres de cette ville, par sa position & le nombre de moines qu'il renferme : il est bâti sur une grande place qui porte son nom, & au milieu de laquelle est une assez belle fontaine. Ce couvent est divisé en trois corps de logis, ils servent de demeure à plus de cent religieux affiliés à cette maison, & à cent quarante moines étrangers du même ordre. Le cloître du côté du jardin est environné d'une belle colonnade de marbre; ce jardin renferme une forêt de myrtes, d'orangers & de citroniers; & l'on y voit un réservoir superbe, dans lequel quatre lions de bronze versent l'eau qui le remplit, & au centre un enfant assis sur quatre dauphins qui fournissent aussi de l'eau.

Après celui-ci, le plus digne de curiosité est le couvent des Peres de la Merci : il renferme de très-belles peintures, & le marbre y est aussi prodigué.

C'eſt dans le couvent des Capucins que ſont les meilleurs tableaux qu'ait fait *Morillo ;* il étoit de Séville, & il a beaucoup travaillé pour ſa patrie.

L'*Alcaʒar*, ou l'ancien palais des rois Maures, n'eſt pas loin de la cathédrale ; il a été ſucceſſivement augmenté & réparé par pluſieurs rois d'Eſpagne ; cependant il conſerve encore quelques parties de ſon ancienne forme mauriſque. Ce palais, en y comprenant les jardins, a plus d'un mille d'étendue ; on entre d'abord dans une cour environnée de beaux piliers travaillés à jour, & d'une maniere qui a dû être auſſi longue que minutieuſe : quelques-uns des appartements conſervent encore leur dorure. La ſalle qui ſert aujourd'hui de chapelle eſt environnée de ſtatues en petit de tous les rois d'Eſpagne, depuis les Goths juſqu'à Philippe IV ; on y montre auſſi l'appartement où Pierre, ſurnommé le Cruel, fit maſſacrer ſes deux freres.

Les jardins ſont plantés dans l'ancien goût, le myrte y eſt taillé ſous mille figures ridicules d'hommes & d'animaux, les allées ſont pavées en brique. Les ſtatues qui ornent les diverſes fontaines ſont exceſſivement mauvaiſes ; mais ce jardin eſt très-agréable par ſes belles eaux, ſes eſpaliers d'orangers, l'air embaumé qu'on y reſpire & la foule qui s'y raſſemble. Il eſt vrai qu'on ferme au public la partie qui me paroît la plus attrayante ; c'eſt celle où les orangers & les fruits de toute eſpece croiſſent ſans ordre & en liberté, où le ſol eſt couvert de gazon & arroſé par une foule de petits ruiſſeaux

qui ſe mêlent, ſe coupent & répandent partout l'agrément & la fraîcheur.

L'ancienne Bourſe ou la *Contractation*, comme on l'appelle dans le pays, eſt un édifice ſomptueux, qui étoit autrefois le dépôt de tout le commerce des Indes; mais il eſt vuide aujourd'hui. Don Juan Herrera, l'architecte de l'Eſcurial, en donna le plan & le deſſin: il eſt de forme quarrée & dans l'ordre toſcan. Chaque façade a deux cents pieds de longueur, trois portes & dix-neuf fenêtres à chaque étage; l'intérieur ne conſiſte qu'en pluſieurs grandes ſalles, dont quelques-unes ſont deſtinées aujourd'hui aux clameurs, aux ſophiſmes de la chicane & à l'abus des loix.

Un des plus beaux édifices qui ſoient aujourd'hui dans Séville, eſt celui qui eſt deſtiné à la fabrique du tabac. C'eſt un hôtel immenſe, bâti ſous ce regne, où les cours très-vaſtes & les galeries ſont multipliées pour y ſervir aux diverſes préparations que doit éprouver le tabac d'Eſpagne, pour être réduit en poudre impalpable, & recevoir les diverſes couleurs qu'on lui donne. On fait d'abord ſécher la feuille, on la coupe, on la pile, on la broie, & après l'avoir fait paſſer ſous plus de dix meules de différente groſſeur & peſanteur, on la rafine encore par le moyen du tamis; on l'étend enſuite dans de très-longues ſalles pour la faire ſécher, ce qui ſe fait aſſez mal-proprement, ces galeries étant bordées de lieux communs & de canaux pour les urines. Auſſi mon guide me fit-il obſerver que le tabac qui a la faculté de s'imprégner de toutes les odeurs

quelles qu'elles soient, avoit l'heureuse propriété de se garder de celle-là. C'est la juste méfiance des administrateurs qui a fait enlever les portes qui servoient au moins à cacher aux regards ces immondices, depuis que quelques ouvriers eurent poussé leur avidité jusqu'à s'introduire dans le fondement des rouleaux de tabac. Pour lui donner cette couleur rougeâtre qu'on lui connoît, on y mêle une certaine quantité de cette terre rouge & fine qui s'appelle *Almagro*, & qui se trouve dans un petit village aux environs de Carthagene, nommé *Almazarron*; non seulement elle colore le tabac, mais elle fixe son volatil, elle lui communique cette suavité qu'il a au tact & à l'odorat. Il n'existe de cette même terre dans aucune autre partie de l'Europe.

On m'a fait entrer par grace spéciale dans le magasin où l'on dépose le tabac lorsqu'il est à sa perfection, il est mis dans plusieurs boîtes de fer blanc qui sont placées l'une sur l'autre avec assez d'ordre, ce qui produit un coup-d'œil singulier. Le garde de ce magasin m'a dit qu'il y en avoit pour près de vingt millions de piastres; les feuilles qui sont en dépôt, le tabac que l'on prépare, sont estimés à-peu-près autant; ce qui fait environ cent cinquante millions: voilà bien de l'argent pour une misérable poudre que l'habitude & le bon ton ont introduite & conservée.

Le terroir de Séville fut très-cultivé du temps des Maures; sa campagne étoit fameuse par sa grande fertilité, & de temps immémorial elle étoit appellée le *Jardin d'Hercule*. Sa récolte

principale étoit celle des huiles. Lorſque Ferdinand & ſon fils Alphonſe le Sage conquirent Séville, ils trouverent, dit-on, dans ſon ſeul diſtrict près de cent mille moulins à huile: ſes olives ſont encore très-recherchées par leur groſſeur & la maniere dont on ſait les préparer. Les environs de la Séville d'aujourd'hui ſont aſſez riants; mais peut-on les comparer à ce qu'ils étoient ſous les Maures, où l'on y comptoit plus de vingt mille hameaux, bourgs ou villages? Ce nombre ſe trouve réduit à deux cents environ, & la raiſon qu'en donne *Rodrigo Caro* dans ſon hiſtoire très-eſtimée des antiquités de Séville, eſt aſſez plaiſante. « Cette » multitude d'hommes & de peuplades eut » lieu du temps des Maures, parce que cette » nation, livrée ſans meſure à la ſenſualité, » croît & ſe multiplie par-tout où elle ſe trouve; » mais du temps des Romains & des Goths, » je n'imagine point que le nombre des bourgs » & des villages fut ſi grand, & il s'en faut » bien qu'il le ſoit autant aujourd'hui (*). »

Il n'y a pas de pierre dans les environs de Séville, ſon pavé lui eſt apporté de très-loin, & ſes belles murailles, conſtruites du temps des Romains, ſont faites de terre & de ciment ſi bien liés, qu'ils ſe ſont convertis en pierre.

Séville & ſa campagne ſouffrent beaucoup du

(*) *Eſta multitud crecio aſſi en tiempo de los Moros, que como gente dada à la ſenſualidad ſin medida ninguna, crece mucho donde qui era que eſtà: mas en tiempo de los Romanos y Godos, no me perſuados fue tanto el numero de aldeas y pueblos tomo ni aora lo es.*

vent qui vient d'Afrique & de l'Egypte, qu'on appelle ici *Solano :* il porte à la tête, il enflamme le ſang, de maniere que lorſqu'il regne, il ſe commet plus d'excès que dans tout autre temps, & l'on eſt obligé de prendre des précautions pour prévenir les effets qu'il produit dans les jeunes gens & les femmes. Cette obſervation eſt du naturaliſte M. Bowles. (*)

(*) Dans ſon introduction à l'hiſtoire naturelle de l'Eſpagne.



Route de Séville à la Sierra-Morena.

LA premiere ville que l'on rencontre fur la route, après avoir quitté Séville, eft *Carmone*, qui en eft à fix lieues. C'eft une des villes les plus anciennes de l'Andaloufie, bâtie fur un côteau très-efcarpé; elle eft aujourd'hui petite, dépeuplée, & je ne trouve rien de moins vrai que le proverbe qui dit, *villa por villa Carmona en Andalufia*, ville pour ville Carmone en Andaloufie. Strabon en fait une mention honorable, & il eft étonnant que Pline le naturalifte, qui eft un de ceux qui ont décrit avec le plus de foin la Bétique, ait oublié d'en parler, quoiqu'elle ne foit qu'à deux lieues du Guadalquivir. Mais Jules-Céfar dans fes commentaires, livre 2, lui rend la juftice de dire que c'étoit la ville la plus forte de cette province, & que Varron, capitaine du parti de Pompée, ayant envoyé trois de fes cohortes pour s'emparer du château de Carmone, les habitants de leur pur mouvement, les chafferent de la ville & leur en fermerent les portes (*). Carmone ne réfifteroit pas aujourd'hui à une compagnie de grenadiers, malgré les reftes de fon château, dont les pierres énormes & l'épaiffeur des murailles annoncent encore

(*) *Iifdem diebus Carmonenfes, quæ eft longè firmiffima totius provinciæ civitas, deductis in arcem oppidi tribus cohortibus à Varrone præfidio, per fe cohortes ejicit, portafque præclufit.* Jul. Céfar de bello civili, lib. 2.

l'ancienne force ; il eſt preſque entiérement détruit.

Le terroir de Carmone eſt très-fertile en bled ; on y a trouvé pluſieurs médailles, une entr'autres dont un des revers repréſentoit un viſage d'homme, & l'autre portoit le nom de CARMO, accompagné de deux épis de bled.

En ſortant de Carmone, on deſcend dans une vaſte plaine, & après quatre lieues de marche, on ne trouve d'autre aſyle que la miſérable *Venta Nueva ;* elle eſt iſolée & dépourvue de tout. Il pleuvoit à verſe lorſque nous y ſommes arrivés : pluſieurs voitures ſont venues à la file : il n'y avoit pas un œuf à partager entre trente perſonnes que nous étions. J'avois heureuſement un jambon ; mais c'étoit un vendredi, & les muletiers ſe feroient fait ſcrupule d'en manger. J'ai ſur le champ aſſemblé un conciliabule, compoſé d'un moine Franciſcain, commiſſaire général des miſſions du Chili, mon compagnon de voyage, & de deux curés ou prêtres qui ſe trouvoient dans la foule, & il a été décidé que, lorſqu'il n'y avoit rien autre, on pouvoit manger du jambon un vendredi. J'ai fait part de cette grave déciſion à la troupe, le jambon a été découpé & diſtribué ainſi que notre pain, & l'on a bu & mangé comme on a pu, tandis qu'un aveugle, avec ſa guitare, cherchoit à nous diſtraire de la faim.

A onze heures du ſoir la lune a paru ſur l'horizon : nous ſommes partis, & au point du jour, j'ai apperçu *Ecija*, jolie petite ville,

nommée à bon droit le poële de l'Eſpagne, tant ſon climat eſt brûlant; elle eſt ſituée ſur le bord du *Genil* que l'on paſſe ſur un magnifique pont de pierre. On connoiſſoit autrefois cette ville ſous celui d'*Aſtigis* ou d'*Aſtyr*, & enſuite ſous le nom d'*Auguſta Firma*, lorſqu'elle devint colonie romaine. On y a trouvé diverſes inſcriptions qui atteſtent ce qu'elle étoit; ſon terroir eſt fertile en gras & bons pâturages, auſſi y nourrit-on beaucoup de brebis, & les habitants de cette ville font un grand commerce de leurs laines.

A quelques lieues d'Ecija, on entre dans les peuplades qu'a formé M. Alavidé dans ces déſerts de l'Andalouſie, & tout voyageur en y paſſant doit bénir ſa mémoire. Ces montagnes effrayantes, ce repaire de voleurs & de bandits que l'on ne traverſoit qu'en tremblant, ſont devenus, par les ſoins & le génie d'un ſeul homme, un pays charmant & bien cultivé. Diverſes fermes ou maiſons de laboureurs ornent des deux côtés la route; elles réuniſſent toutes les commodités que l'homme des champs peut deſirer; un petit four, une grange pour le fourrage & le grain, une habitation ſimple pour le maître du petit domaine & ſa famille, un parc pour ſes beſtiaux.

Après avoir joui de la vue d'une centaine de ces maiſons diſperſées dans la campagne, on arrive à un gros bourg qui leur ſert de chef-lieu ou de capitale, nommé *La Carlote:* il eſt dans une agréable poſition, ſes rues ſont grandes & alignées, ſes maiſons ſont uniformes & ſimples; celle du gouverneur de la

peuplade ne se fait distinguer que par un peu plus d'étendue ; elle est précédée d'une cour & d'un jardin fermé de barrieres. La Carlote est ornée d'une place réguliere, d'une halle & d'une jolie église ; on a planté aux environs plusieurs allées d'arbres, qui avec le temps procureront à ces intéressants colons d'agréables promenades. C'est à la Carlote qu'est le marché public de toute la peuplade ; c'est-là qu'ils viennent vendre leurs grains & leurs fruits. Tous les établissements dans leur principe sont pénibles, il est difficile de faire le bonheur de tout le monde ; mais aujourd'hui ces colons Andaloux m'ont paru satisfaits. Ils s'attachent à la terre qu'ils ont cultivée & qui commence à les nourrir. En me promenant le soir dans les rues de la Carlote, j'ai entendu des chants, des danses & le son de plusieurs instruments. L'homme ne cherche point à s'amuser lorsqu'il est triste ; l'auberge de la Carlote ne ressemble point à toutes celles que l'on a déja rencontrées ; on y est assez proprement servi & bien logé pour la valeur de cinquante sous de France.

La route se continue à travers les montagnes, & après une marche de cinq heures, on arrive à *Cordoue*, cette ville si fameuse autrefois, le centre de la galanterie maure, le séjour des arts & des sciences. Ses murs sont baignés par le Guadalquivir ; elle est dominée par une chaîne de montagnes, toujours couvertes de verdure, qui sont une partie de la Sierra-Morena.

Cette ville est fort ancienne, elle fut illustre

du temps des Romains, & connue ſous le nom de *Corduba* & de *Colonia Patricia;* on employoit même ſouvent pour la déſigner le ſeul nom de *Patricia*, comme on le voit ſur pluſieurs médailles & dans une inſcription que l'on lit ſur un marbre antique dont on a fait un bénitier dans l'égliſe de ſainte Marine.

D. M. S.
M. LVCRETIVS. VERNA. PATRI
CIENSIS. ANN. LV.
PIVS. IN SVOS. H. E. S. SIT T. T.
LEVIS.

Cette ville ne conſerve de ſon ancienne grandeur qu'une très-vaſte enceinte, remplie de maiſons à demi-ruinées; & la fameuſe moſquée que bâtit Abderame dans le VIIIe. ſiecle. Ce monument eſt vraiment digne de curioſité, il fut converti après la conquête de Cordoue ſur les Maures en égliſe cathédrale, & il n'en exiſte aujourd'hui, dit-on, qu'une moitié; mais telle qu'elle eſt, rien n'égaleroit ſa magnificence, ſi ſa hauteur répondoit à ſon étendue, & je ſuis ſurpris qu'on ait cherché encore à la diminuer en relevant le terrain pour le paver de briques & couvrir ainſi la baſe des colonnes.

Cette égliſe eſt longue de ſix cents pieds, & large de deux cents cinquante; on y compte vingt-neuf nefs dans ſa longueur, & dix-neuf dans ſa largeur; on y entre par dix-ſept portes

toutes couvertes d'arabesques & d'autres ornements de sculpture en bronze : la voûte est soutenue par plus de trois cents soixante colonnes d'albâtre, de jaspe & de marbre noir, d'un pied & demi de diametre, & de trente pieds d'élévation. Une de ces colonnes a la propriété, lorsqu'on la frotte quelques moments avec du fer, de répandre une odeur fétide; elle est d'une pierre spongieuse dont on ignore le nom. On voit dans cette vaste enceinte, conservée dans toute sa simplicité & vétusté, la petite chapelle où l'on prétend que l'Alcoran étoit déposé; elle est remplie d'inscriptions arabes, & les Corduviens imaginent & vous disent que les Maures ont grand soin de payer tous les ans un tribut à l'Espagne, pour qu'on ne mette aucune image chrétienne dans ce sanctuaire musulman.

La place qu'occupe le maître-autel, & le dôme superbe qu'on a élevé au centre de l'ancienne mosquée, pourroient seuls former une très-belle église, par la grandeur & la magnificence de l'emplacement. L'autel est décoré de huit colonnes corinthiennes de jaspe sanguin; son couronnement & les autres ouvrages de sculpture dont il est orné, sont de la même matiere. Le tabernacle est un chef-d'œuvre de l'art : c'est une espece de temple surmonté d'un dôme & entouré de belles figures de bronze doré, hautes de quinze pouces, représentant les apôtres. Les colonnes qui le soutiennent sont de jaspe veiné & nuancé de mille couleurs. Cette chapelle principale qui renferme le maître-autel & le chœur, fut construite en 1560,

par un des fils de l'empereur Maximilien, qui étoit alors évêque de Cordoue ; la ſculpture du chœur eſt une des plus admirables & des plus parfaites que l'on puiſſe voir en ce genre. L'artiſte, qui ſe nommoit *Don Pedro Duque Cornejo*, mit dix ans à la faire ; elle fut achevée en 1757, & le chapitre lui donna environ cent mille écus. Agé de 80 ans, il ſurvécut peu de jours à ſon ouvrage, & il fut enterré auprès du chœur ; ſa tombe eſt couverte d'une épitaphe, dans laquelle on fait une mention honorable de ſes talents.

Le ſacriſtin de l'égliſe de Cordoue ne manque pas de vous faire admirer un crucifix qu'un eſclave chrétien, lié par des chaînes à une des colonnes de la moſquée, traça ſur la même colonne avec l'ongle de ſon pouce qu'il devoit avoir très-dur ; mais rien n'eſt impoſſible à Dieu, comme nous l'a fait obſerver notre guide. Ce miracle eſt répété deux fois dans la même égliſe, ſi tant eſt qu'on enchaînât les eſclaves chrétiens dans les moſquées. Cette cathédrale reçoit le jour par nombre de petits dômes, au haut de l'un deſquels on voit la dent d'un des éléphants qui furent employés à porter les matériaux dont la moſquée fut conſtruite.

Tandis que je parcourois cette égliſe, j'ai vu creuſer une foſſe d'un pied & demi de profondeur. Je me ſuis avancé, curieux de ſavoir à quoi elle étoit deſtinée ; mais bientôt j'ai entendu des prêtres chanter, j'ai vu quelques lumieres & une longue boîte couverte d'un drap noir ; on a ouvert cette eſpece de biere,

& j'y ai vu un cadavre couvert de haillons, ayant les pieds dans des souliers percés, on l'a pris & mis dans cette fosse. J'étois étonné qu'on enterrât cet homme dans l'église dans un attirail si misérable, & plus encore qu'on le mît à fleur de terre dans un pays aussi chaud que Cordoue. Quant à sa misere, on m'a répondu qu'il étoit mort à l'hôpital; mais qu'étant de la confrairie des ames, il avoit le droit d'être enterré dans l'église, & quant au peu de profondeur de la fosse, on m'a dit que c'étoit l'usage : quel usage!

L'ancien palais des rois Maures a été converti en haras; on y a construit des écuries superbes, voûtées, propres, bien éclairées & longues de plus de deux cents pas, où l'on entretient d'ordinaire cent chevaux Andaloux. Leur généalogie y est conservée avec beaucoup de soin; ils ont tous leur nom & leur âge écrits à la place qu'ils occupent, & comme ils sont un peu bouillants, ils ont presque tous les pieds de derriere attachés à des anneaux de fer; malgré ces entraves, ils montrent toute leur vivacité. On voit tout auprès des écuries un manege très-vaste, pour y dresser & domter les chevaux que l'on conduit au haras. Les juments sont nourries à dix lieues environ de Cordoue : les chevaux leur sont amenés dans la saison, & le poulain prend toujours le nom de sa mere. Parmi les chevaux Andaloux, les plus estimés sont ceux du royaume de Jaen, & sur-tout des environs de Baeza ; on les voit par centaines paître & bondir dans la campagne. Les chevaux Andaloux sont

ſont naturellement chaſtes ; on peut les mettre auprès des juments ſans rien craindre, & traverſer le royaume ſur un cheval entier avec beaucoup de ſécurité ; mais dès qu'ils ont ſailli la jument, ils ſont très-difficiles à domter.

La grande place de Cordoue eſt magnifique par ſon étendue, la hauteur & la régularité des maiſons qui l'environnent ; c'eſt-là que ſe font les courſes de taureaux les jours de cérémonie ; mais pour le plaiſir de la nobleſſe & du peuple, il s'en fait tous les dimanches dans une ſalle conſtruite en bois vers une des portes de la ville. J'arrivai à Cordoue le dimanche de grand matin : après la meſſe, cinq heures de ſommeil & le dîner, je fus à la courſe de taureaux. Mais quelle courſe ! & quelles gens ! & quels taureaux ! & quel piqueur ! car il n'y en avoit qu'un âgé de cinquante ans, monté ſur une haridelle qui avoit, peu s'en faut, l'âge de ſon maître. Je me ſuis aſſis en tremblant ſur les gradins mal-aſſurés de la ſalle : à l'inſtant j'ai vu paroître un jeune taureau qui fuyoit devant le piqueur, dont il étoit ſui à ſon tour ; cependant on applaudiſſoit, & tous les ſpectateurs m'ont paru très-contents de la fête, qui a été ſuivie d'une promenade ſur le rempart. Tels ſont les jeux qui ont ſuccédé aux brillants tournois, aux joutes, aux combats qui illuſtrerent la cour d'Abderame. Les trois cents mille habitants qui peuploient autrefois les murs de Cordoue, ſont réduits à quinze mille.

Tous ceux qui ont écrit ſur Cordoue, l'ont appellée la mere des hommes de génie ; dans

les premiers siecles de la fondation de cette ville, il y eut une université où l'on cultiva toutes les sciences; on y conservoit, comme le dit Strabon, les livres anciens des Turdetains, leurs poésies & leurs loix écrites aussi en vers.

Sous les Romains, cette université ne fut pas moins célebre dans la philosophie, l'art oratoire & la morale; il y avoit même une chaire pour l'étude du grec. Ce fut-là qu'étudierent le vieux *Seneque*, qui composa le livre *de la maniere de persuader; Lucius An. Seneque*, précepteur de Néron; *Gallion*, fameux orateur, frere de la mere de ce philosophe; Acilius Lucanus, célebre par son éloquence, aïeul maternel du poëte *Lucain;* Portius *Ladro*, que l'art oratoire rendit aussi recommandable dans Rome que dans Cordoue, & dont il ne nous reste qu'une seule harangue; *Manelus*, maître du vieux Seneque; *Lucain*, si connu par sa Pharsale; *Seneque*, surnommé le tragique, pour le distinguer du philosophe; & *Seneque* l'historien, qui écrivit cet abrégé de l'*Histoire Romaine*, connu sous le nom de Florus. Cicéron dans son plaidoyer pour le poëte Archia, fait mention de plusieurs fameux poëtes de Cordoue qui se rendirent à Rome, & entr'autres de *Sextilius Henna*, dont il ne reste qu'une seule élégie où il déplore la mort de l'orateur Romain.

Les Maures conserverent à l'université de Cordoue la réputation qu'elle avoit acquise; *Avempace* & *Algazel*, philosophes dont St. Thomas fait mention, y professerent la morale. *Alialbohacen* & *Aliaben-Ragel*, profonds érudits

parmi les Arabes, sortirent de cette université. *Abenzual*, surnommé le Sage, grand astrologue, philosophe & médecin, y prit des leçons; & c'est dans son sein que se formerent les trente philosophes & médecins qui composerent & mirent en ordre les œuvres connues sous le nom d'*Avicene*, comme le dit Garibai, & qu'on a cru être de ce prince, parce qu'elles lui furent dédiées. Cordoue compte aussi parmi les savants Maures auxquels elle a donné naissance, *Albermarcar*, *Abramo* & *Mesalco*, médecins, astrologues & philosophes; *Rashez Almanzor*, connu par une foule d'ouvrages curieux sur la médecine, & par l'histoire qu'il fit de la conquête de l'Espagne; *Averroès*, nommé le commentateur par excellence, & *Aben-Regid*, qui écrivit l'ouvrage intitulé *du partage & de la conquête de l'Espagne.*

A deux lieues de *Cordoue*, le chemin devient moins agréable; on traverse une plaine sablonneuse & stérile; la vue est cependant encore récréée par l'aspect du Guadalquivir, de temps en temps couronné d'arbres & de verdure, & l'on est étonné qu'on n'ait pas cherché à le rendre navigable dans toute cette partie de l'Andalousie.

On trouve, à cinq lieues de Cordoue, *el Carpio*, petit bourg assez peuplé, & à trois lieues delà la *Aldea del Rio*, autre village considérable, & plus loin la ville d'*Andujar*; elle a été bâtie sur les ruines d'une ville aussi illustre que puissante, nommée autrefois *Illiturgis* & *Forum Julium.* L'*Andujar* d'aujourd'hui est située sur un côteau dont le Guadalquivir

baigne le pied ; ses rues sont étroites & mal pavées, ses maisons basses & petites : il y a cependant beaucoup de gentilshommes à Andujar, & quelques maisons religieuses ; on y voit les restes d'un vieux château bâti par les Maures, & des murailles qui servoient à la fortifier.

A quatre lieues d'Andujar, est un gros bourg nommé *Balyen*, entouré de fortifications ruinées ; elles semblent désigner que ce village fut autrefois dans un état plus florissant, il est cependant encore très-peuplé, & sa campagne est aussi riante que fertile ; mais puisque je quitte l'Andalousie, il est bon de dire un mot de cette vaste province, qui seule feroit un riche & puissant royaume, si elle étoit peuplée en proportion de sa grandeur, & cultivée en raison de la bonté de son terrain.



De l'Andalousie.

Elle se divise en haute & basse : Grenade est la capitale de la premiere ; Séville l'est de derniere. Son nom lui a été donné par les Vandales qui l'habiterent après l'avoir conquise. Les Romains l'appelloient *Bétique*, à cause du *Bétis*, aujourd'hui le Guadalquivir dont elle est arrosée. Ses bornes sont l'Estramadure & la Manche au nord ; la Murcie au levant ; l'Océan & le Détroit au midi, & le petit royaume des Algarves au couchant ; elle a près de cent lieues de longueur, sans y comprendre le royaume de Grenade, sa largeur est d'environ soixante ; elle a cinquante lieues de côte sur l'Océan, douze sur le Détroit, & huit à dix sur la Méditerranée.

Ses principales rivieres sont, le *Guadalquivir*, le *Genil*, l'*Odier*, autrefois nommé *Luxia*, qui arrose la partie la plus occidentale de cette province, allant du Nord au sud, pour se perdre dans l'Océan, & *Azeche* ou le *Rio Tinto*, anciennement appellé *Urius*, dont le cours est parallele à celui de l'*Odier*.

L'Andalousie est la Province la plus grande de l'Espagne, la plus fertile, la plus riche en grains, en mines, en bestiaux : elle produit une excellente race de chevaux ; elle renferme une foule de villes fameuses par leurs monuments, leur antiquité, leur population : les principales sont *Séville*, *Cadix*, *Cordoue*, *Jaen*, *Ecija* ; elle est couverte d'une multitude de

bourgs & de villages ; mais cette ſuperbe province a des parties immenſes qui ſont en friche. C'eſt une de celles qui ont le plus ſouffert des édits fulminants contre les Maures, de ſorte qu'elle manque de bras pour la culture ; d'ailleurs la quantité de ports qu'elle renferme eſt encore un obſtacle à la population, par la grande facilité qu'ils donnent aux émigrations, à des projets de commerce & de fortune, qui ſont preſque toujours calculés aux dépens de l'agriculture.



De la Sierra-Morena.

En quittant l'Andaloufie, on entre dans la *Sierra-Morena*, longue chaîne de montagnes ainfi nommée, parce qu'étant couverte de romarins, de houx & d'autres arbuftes toujours verds, elle paroît noire, lorfqu'on la voit de loin. Les Latins l'appelloient *Mariani Montes ;* elle commence à l'extrêmité de la nouvelle Caftille, & s'étend à douze lieues environ dans l'Eftramadure & la Manche.

Ces montagnes abfolument incultes fervoient depuis plufieurs fiecles de repaire aux voleurs & aux loups; on n'y trouvoit que des hôtelleries ifolées, & dans des routes fi dangereufes, que l'hôte, pour fa propre fûreté, fe voyoit fouvent obligé de devenir le chef des diverfes bandes qui detrouffoient les paffants. Quelques patriotes avoient en vain propofé des défrichements; ils avoient tous été rebutés par les difficultés de toute efpece qu'on leur oppofoit. *Olavidé*, après avoir peuplé les déferts de l'Andaloufie, étendit plus loin fes idées; moins timide que fes prédéceffeurs, ou venu dans des circonftances plus favorables, il couvrit la *Sierra-Morena* de colons & de laboureurs. On ne manqua pas, felon l'ufage, de mettre beaucoup d'entraves à fon entreprife; les principales objections qu'on lui fit, étoient que cette terre, naturellement privée d'eau, fe trouvoit peu propre à la culture : le fait & l'expérience répondirent pour Olavidé; car il

T 4

coule en tous ſens dans ces montagnes des ruiſſeaux clairs & limpides ; & par-tout où les colons ont voulu creuſer, ils ont trouvé des ſources à quelques pieds de profondeur, de ſorte qu'il y a peu d'habitations qui n'aient ſon puits ou ſa *noria* pour arroſer.

On auroit pu dire d'avance à ces gens, que toute nouveauté, que toute tendance vers la réforme & le bien épouvantent ou mécontentent ; que ce vaſte terrain n'avoit pas toujours été inculte & inhabité ; ce qui eſt prouvé par les antiquités, les monnoies & les médailles qu'on y découvre tous les jours ; & que ſon entiere depopulation ne paroît pas remonter au delà de l'expulſion des Maures.

Il falloit beaucoup de bras pour lui rendre ſon ancienne fécondité : un Bavarois nommé Turrigel, offrit au gouvernement Eſpagnol de lui fournir ſix mille colons. Il obtint, en conſéquence de ſes offres, une cédule royale qui aſſuroit de grands avantages à tous les étrangers qui voudroient former un établiſſement dans la Sierra-Morena. Le gouvernement prit toutes les précautions naturelles & poſſibles, pour que les hommes amenés par Turrigel, fuſſent bien accueillis, logés & nourris. Dans ſa cédule, du 25 juin de l'année 1767, le roi entre en faveur de ces colons dans les plus petits détails, j'en ferai même connoître quelques-uns, pour faire voir quelles étoient à cet égard les diſpoſitions & l'humanité du gouvernement, & je ne crains pas de dire que les mécontentements de pluſieurs de ces malheureux émigrants n'ont été cauſés que par les

gens en ſous-ordre, le miniſtere ne pouvant pas avoir l'œil à tout.

Par l'Article VI, il veut que tous les colons malades ſoient ſoigneuſement recommandés aux hôpitaux des divers diſtricts où ils feront arrivés, & qu'on ne leur faſſe continuer leur route, que lorſqu'ils feront parfaitement guéris.

VIII. La maiſon qui étoit occupée par la compagnie de Jeſus, ſervira aux commiſſaires pour y loger les colons, en attendant qu'on ait pris leur nom & leur ſignalement; on leur donnera deux jours de repos avant que de les faire partir pour la Sierra-Morena: leurs journées feront réglées ſur le pied de la marche des troupes, & leur itinéraire ſera fixé, afin qu'ils ne puiſſent pas ſe répandre dans la campagne.

X. L'entretien de chaque colon, dès le jour de ſon arrivée, ſera aux frais du tréſor royal; & afin qu'il ne ſoit pas arbitraire, il ſera fixé à deux réaux (dix ſous de France) par jour pour chaque colon ſans diſtinction d'âge, de ſexe ou de qualité, juſqu'à ce qu'ils arrivent à leur deſtination, &c.

XI. Il ſera fourni aux divers colons les chariots qui feront jugés néceſſaires, tant pour le tranſport de leurs bagages & uſtenſiles, que pour les perſonnes de ceux qui à cauſe de leur bas âge ou de leur ſexe, ne feront pas aſſez forts pour faire la route à pied, &c.

XIV. Le ſalaire ou le ſecours d'argent fourni aux colons par le tréſor royal, ſera remis aux divers chefs de famille, ou en particulier à chaque colon indépendant & libre; afin qu'ils

puiſſent former entr'eux des eſpeces de chambrée & vivre avec plus d'économie, ſans que le guide, ſergent ou conducteur de la troupe puiſſe en avoir l'adminiſtration, ſon ſeul emploi étant de pourvoir à ce que le néceſſaire & le logement ſoient fournis aux colons.

Le XVII article mérite d'être mis en entier, tant il eſt plein d'une touchante bienfaiſance. Le roi veut faire à ces colons l'accueil le plus favorable, & il ne doute point que les corrégidors, les alcaldes & les autres commiſſaires nommés & employés pour les recevoir au moment de leur arrivée, les faire loger & les conduire à leur deſtination, ne rempliront en bons & fideles Eſpagnols les intentions bienfaiſantes de ſa majeſté, ſans qu'il ſoit beſoin de prononcer des peines contre les infracteurs de ſes ordres, parce que l'on n'imagine pas qu'il ſe trouve un Eſpagnol capable d'entacher l'honneur de la nation, & de manquer à l'humanité, à l'hoſpitalité qui ſont dues à des familles induſtrieuſes qui ſe dévouent à la fatigue d'un long voyage, & à un travail pénible pour mettre en valeur des terres incultes, & augmenter les revenus & la population de l'état; mais les fautes les plus légeres, à cet égard, ſeront punies avec ſévérité pour maintenir le crédit national, & ma parole royale dans la haute réputation qui leur eſt due.

Malgré les précautions du gouvernement & la loi ſage qu'il avoit promulguée & répandue en faveur des étrangers amenés par Turrigel; cette colonie naiſſante eut beaucoup à ſouffrir.

Ce Bavarois avoit promis des cultivateurs, & le plus grand nombre des hommes qu'il fournit, étoient des vagabonds, ou du moins des pareſſeux, foibles, ſans activité, qui ne furent d'aucune reſſource dans le moment où pour commencer le défrichement, on auroit eu beſoin de gens forts & laborieux. Les terres que le gouvernement leur céda avec quelques avances en gros & menu bétail, en grains & en inſtruments de labour, reſterent incultes, & le ſeroient encore, ſi l'état n'eût pris ſoin de les faire défricher à ſes frais.

En ſecond lieu Turrigel, muni de la cédule royale, parcourut les Provinces de France & d'Allemagne pour trouver des gens de bonne volonté; & pour les attirer davantage, il fit de ſon chef imprimer des affiches où il exagéroit les promeſſes du gouvernement Eſpagnol, & lorſque ceux qu'il ſut engager furent rendus à leur deſtination, & virent qu'on ne leur tenoit pas tout ce que le commiſſaire de la cour leur avoit promis, il s'éleva des plaintes, des murmures qui exiſtent encore. Mais ce qui prouve combien la plupart de ces plaintes ſont mal-fondées, c'eſt qu'on en remarque parmi les plus mécontents, quelques-uns auxquels on a donné juſqu'à deux ou trois repriſes les beſtiaux qu'on leur avoit promis, & qu'ils avoient vendus ou tués, venant ſe plaindre enſuite qu'on les leur avoit volés.

Un troiſieme inconvénient & le plus malheureux pour ces colons, fut qu'ils arriverent dans la Sierra-Morena avant qu'on eût ſongé à leur préparer des logements : ils ne trouverent

au milieu de ces déserts qu'un couvent de médiocre étendue, & déja occupé par un régiment Suisse destiné à les recevoir & à maintenir entr'eux le bon ordre. Aucun de ces nouveaux venus n'entendoit rien à bâtir, de sorte que pendant plusieurs mois ils furent exposés aux injures de l'air; ce qui donna lieu à différentes maladies, qui emporterent, dit-on, un bon tiers de la colonie. La nécessité de remplacer les morts & de suppléer à l'inactivité des survivants, obligea le ministere d'admettre dans la Sierra-Morena une certaine quantité d'Espagnols, en sorte qu'aujourd'hui elle est peuplée d'un nombre à-peu-près égal de nationaux & d'étrangers.

Malgré les difficultés & les inconvénients presque inséparables d'un établissement nouveau, j'ai remarqué plusieurs possessions qui ont prospéré entre les mains des familles Allemandes. On trouve dans quelques habitations une aisance qui prouve à la fois la bonté du sol, les soins du gouvernement & le parti que l'on peut tirer de l'industrie encouragée par la bienfaisance.

Parmi les nationaux Espagnols, & ces Allemands que Turrigel recueillit en Lorraine, en Alsace, sur les bords du Rhin & en Autriche, il est une troisieme classe qui n'est pas la moins utile : elle est composée du reste infortuné de ces colons que l'on arracha à l'influence funeste du climat de Cayenne. Le gouvernement de France en avoit formé un dépôt à Saint Jean d'Angely, & devoit les y entretenir jusqu'à ce qu'il eût trouvé l'occasion de

les placer; il accepta avec empressement le débouché que lui offrit Turrigel pour la Sierra-Morena.

Ces colons François sont répandus sur un vaste terrain, qui a pour chef-lieu le joli bourg de la Caroline. Le pays qui environne cette petite capitale à cinq lieues à la ronde, offre l'aspect le plus riant, sur-tout lorsqu'on se rappelle que dix ans auparavant ces côteaux, ces vallons couverts aujourd'hui de fruits & de grains, n'offroient à l'œil qu'un désert hérissé de buissons & d'épines.

Du haut des côteaux les plus élevés qui avoisinent la Caroline, & qu'on a mis en valeur, la vue se promene avec ravissement sur une foule d'habitations, dont chacune est le centre d'un héritage & l'asyle d'une famille cultivatrice: de distance en distance l'on rencontre vingt ou trente maisons rassemblées dans une forme aussi symmétrique que la nature du terrain a pu le permettre. Dans l'étendue de deux fortes lieues, on trouve cinq de ces hameaux qui sont, *Scholastica*, *Los Rios*, *Carboneros*, *Arellano* & *Guaramon*. On raconte dans cette derniere peuplade un trait bien simple, mais qui prouve la fertilité de son sol & les ressources presque inépuisables de l'industrie.

Une mere de famille avoit quatre enfants, tous nubiles, quoiqu'elle fût encore dans la vigueur de l'âge; elle venoit de recueillir les fruits de son travail & de son économie; tout avoit prospéré dans son champ au-delà de ses espérances: trois de ses enfants avoient déja fait leur choix, & n'attendoient que son aveu

& quelques secours pour entrer en ménage ; elle fixa un certain jour pour assembler sa famille, & après avoir fait la distribution de quelques avances en bestiaux & en argent ; elle céda à l'ainé de ses enfants l'héritage qu'elle avoit si heureusement cultivé ; elle gratifia les trois autres à proportion, & leur déclara l'intention qu'elle avoit de se remarier, & en effet on célébra les quatre noces le même jour.

Elle ne partagea pas son héritage entre ses enfants, parce que telles sont les loix de la succession dans les colonies de la Sierra-Morena. Comme personne ne peut avoir deux héritages, on a réglé de même qu'ils seroient indivisibles.

Ceci m'amene tout naturellement à parler du code de la Sierra-Morena : la loi expresse que le gouvernement a donnée pour l'administration de cette colonie, contient 79 articles, je me contenterai d'indiquer les principaux.

V. Un des premiers soins du surintendant des colonies sera de choisir les divers sites où les colons doivent être fixés. Il cherchera les positions les plus saines, les mieux exposées, éloignées de tout marais, ou des eaux croupissantes : il fera lever un plan général & exact du pays, afin qu'à la moindre difficulté qui pourroit survenir, il ait sous les yeux la position matérielle du terrain, & qu'il puisse juger avec connoissance de cause.

VI. Chaque peuplade peut être composée de vingt ou de trente habitations auxquelles on donnera la hauteur & l'étendue convenables.

VII. Il sera libre au surintendant de faire élever ces maisons contiguës l'une à l'autre,

ou de les placer immédiates à la portion de terre qui sera adjugée à chaque colon, pour qu'il en soit plus près & qu'il puisse mieux donner ses soins & son temps à la culture. Il donnera même la préférence à cette derniere méthode, toutes les fois que la situation du terrain le permettra ou le rendra plus facile.

VIII. Il sera donné à chaque colon, pour sa portion de terre en labour, cinquante *Fanegues* (*), & s'il se trouve aux environs quelque partie de terre propre au jardinage, elle sera également partagée à tous les voisins, afin qu'ils puissent en faire des jardins potagers, ou s'en servir à l'objet qui leur paroîtra le plus lucratif. La conduite des eaux, l'entretien des canaux ou des aqueducs d'arrosage seront aux frais de ceux qui jouiront de cette terre, au prorata de la portion qu'ils en auront.

IX. On leur répartira aussi une portion des landes & côteaux pour y planter des arbres & des vignes; on leur permettra le libre usage des vallées & des montagnes pour y faire paître leurs bestiaux & pour y couper le bois qui leur sera nécessaire. Chaque colon sera le maître de planter dans ce fonds public, à ses frais, la quantité d'arbres qu'il jugera propre à son usage & pour en faire commerce.

(*) La Fanegue est une mesure qui contient environ la quatrieme partie d'un septier de bled; on appelle aussi de ce nom l'étendue de terre que l'on peut ensemencer avec cette même quantité de grains.

X. Il sera pris une note exacte des terres, héritages ou lots qui auront été répartis aux divers colons; & ayant égard au temps nécessaire à leur défrichement, on leur imposera une légere taxe en faveur de la couronne. Chaque héritage sera maintenu sur la tête d'un seul propriétaire utile, sans que ladite portion de terre puisse être engagée, vendue à cens, aliénée, chargée d'une contribution annuelle, j'en dis autant des maisons, pâturages & montagnes qui seront de sa dépendance, sous peine de confiscation, & les terres & maisons confisquées seront cédées à un autre cultivateur; elles ne pourront être divisées ni tomber en main-morte; on ne pourra fonder sur elles ni chapelles, ni anniversaires, ni charge de cette nature ou autre.

XI. Dès que les héritages seront répartis & désignés, il sera posé des limites qui distingueront les divers territoires peuplés, & ceux qui doivent l'être, afin qu'il n'y ait à l'avenir ni disputes ni procès entre les anciens & les nouveaux cultivateurs.

XIII. On réglera la distance d'un village à l'autre de la maniere la plus convenable; elle sera d'une demi-lieue, plus ou moins, selon la position & la fertilité du terrain, & au commencement du livre de répartition des héritages qui environneront chaque village respectif, il sera mis un plan du village & de son terroir, afin qu'en tout temps les limites soient connues & faciles à désigner.

XIV. Trois, quatre & même cinq peuplades, si la situation le permet, formeront un conseil,

conseil, dans lequel elles enverront chacune un député, qui avec le curé, l'alcade & le procureur communs aux villages qui formeront cette junte, régleront leur police spirituelle & temporelle. L'alcade, le député & le procureur seront élus un jour de fête, pour que les cultivateurs ne soient pas distraits de leurs travaux. Aucun de ces emplois ne pourra être exercé à perpétuité, ils seront toujours électifs; mais le surintendant des colonies pourra nommer lui-même à ces emplois & à d'autres équivalents, pendant les cinq premieres années.

XV. Dans la position la plus commode, & choisie vers le centre des quatre ou cinq villages qui formeront un conseil, il sera bâti une église, la maison du curé, la chambre de la junte & des prisons. Ces édifices serviront en commun aux divers colons d'alentour, pour leurs besoins spirituels & temporels.

XVI. Vers ce même point de réunion, on pourra placer les ouvriers ou artisans utiles à la colonie, & on leur assignera aux environs une portion de terre égale à celle qui aura été accordée aux autres cultivateurs.

XVII. Les peuplades d'un même conseil établiront, avec le temps & à frais communs, des moulins à eau ou à vent, qu'il leur sera permis de faire construire dans la position la plus avantageuse, sans faire tort cependant à un tiers, & lorsque les arrangements en auront été pris & réglés dans une assemblée générale, dont il sera pris une délibération par écrit, afin qu'il conste du consentement unanime.

XVIII. Le choix du curé sera fait maintenant dans la nation des nouveaux cultivateurs, & l'évêque diocésain lui donnera les licences nécessaires, sur les simples certificats qui lui seront fournis de sa nomination par le surintendant; mais dès que la nécessité de se servir de prêtres étrangers n'aura plus lieu, l'élection du curé sera faite par le concours de tous ceux qui seront approuvés, & sa majesté nommera pour conserver son royal patronage.

XIX. La dîme de ces terres appartient au roi en entier, soit en raison de son droit de régale, soit en retour des frais que lui ont occasioné ces établissements, qui ne peuvent être rendus fertiles que par de nouveaux déboursés, ayant été long-temps en friche & abandonnés; les fiscaux de sa majesté réclameront contre quiconque voudroit s'arroger la dîme, ce qui n'est pas à présumer, le droit royal étant si notoire.

XX. Les chapellenies vacantes dans les églises ou colleges qui appartenoient aux réguliers de la compagnie, seront appliquées aux cures de la colonie, en gardant dans l'application l'esprit des fondateurs, & en attendant on leur paiera un honoraire aux frais du trésor royal, selon l'appréciation qui en sera faite par le surintendant.

XXI. Chaque conseil des nouvelles colonies aura dans sa commune un bois, pour y laisser paître en liberté les bœufs destinés au labourage, & le surperflu de ces pâturages pourra être affermé pour le menu bétail & les jeunes veaux propres à remplacer les vieux couples,

ſans que la *Meſta* (*) ni les autres propriétaires de troupeaux puiſſent acquérir aucun droit de poſſeſſion, ni s'introduire dans ces réſerves. On les formera, autant qu'il ſera poſſible, dans des lieux où l'eau ſoit ſuffiſante pour y creuſer des abreuvoirs, & de maniere qu'elles ſoient à portée des villages qui formeront le conſeil. Le ſurintendant aura la liberté de fixer leur poſition.

XXII. Il ne ſera accordé dans les peuplades qui forment la colonie, aucun privilege excluſif touchant les comeſtibles; il n'y aura ni magaſin, ni boutique établis qui puiſſent mettre obſtacle à la liberté du commerce.

XXVIII. Le ſurintendant conſeillera, favoriſera les mariages entre les nouveaux cultivateurs & les Eſpagnols, des deux ſexes reſpectivement, pour les incorporer plus facilement dans la nation; mais ce ne ſera point, quant à préſent, avec les naturels qui habitent les royaumes de Cordoue, de Jaen, de Séville, la Manche & les environs, pour ne pas laiſſer dépeupler les villages circonvoiſins. Le ſurintendant & ceux qui ſeront employés ſous ſes ordres, uſeront à cet égard de la plus grande ſévérité.

XXXII. Le ſurintendant aura ſoin de placer les diverſes peuplades ſur les grandes routes, ou de maniere qu'elles en ſoient peu éloignées, afin que les habitants aient plus d'occaſions & de facilité pour vendre leurs denrées, & qu'elles puiſſent en même temps ſervir de

(*) Voyez le chapitre qui traite de la *Meſta*.

protection contre les vagabonds & les malfaiteurs.

XL. Il sera fourni à chaque famille un pic, une bêche, une hache, un marteau, une charrue, une faulx, & les autres ustensiles de ce genre que le surintendant jugera convenables, en examinant d'abord s'il est plus à propos de les faire fabriquer dans les colonies mêmes par les ouvriers qui s'y trouveront, ou s'il convient mieux de les faire venir tout fabriqués de la Biscaye, de Barcelonne ou de toute autre partie du royaume dans laquelle on pourroit les trouver, pour ne pas retarder le défrichement faute des outils nécessaires.

XLI. On distribuera aussi à chaque famille deux vaches, cinq brebis, cinq chevres, cinq poules, un coq & une truie pleine.

XLII. On leur fournira la premiere année du grain & des légumes pour semer leurs terres & pour se nourrir.

XLIII. On pourvoira aussi chaque famille de quelques vases & plats de terre; on leur donnera deux couvertures, un peu de chanvre, de la laine & du petit jonc, afin que les femmes puissent s'occuper & contribuer aux progrès de l'établissement.

XLVII. Le surintendant établira dans le lieu qu'il jugera le plus convenable, un ou plusieurs marchés par semaine selon l'étendue des nouvelles peuplades, afin que leurs habitants soient pourvus à juste prix de tout ce qui leur sera nécessaire.

LII. Nous donnons à Don Pablo de Olavidé une pleine autorité dans les nouvelles colonies.

Nous l'autorisons à se pourvoir d'un ou de plusieurs subdélégués, & défendons aux intendants, aux corrégidors & aux autres juges du royaume, de s'immiscer dans ses opérations, pour lesquelles nous le soumettons, seulement quant aux loix, à la premiere salle de notre conseil, & quant aux dépenses indispensables, à la surintendance générale des finances, afin qu'il ne soit pas troublé dans l'usage de ses ressources, ni arrêté dans les bons effets qui doivent en résulter ; bien entendu que dès que les colonies seront formées en tout point, elles seront soumises au droit commun, chacune dans son district; mais jusques alors, ni les justices immédiates ne pourront avoir ni inspection, ni autorité sur les nouveaux colons, ni les habitants des lieux circonvoisins entrer avec leurs troupeaux sur les nouvelles terres, ni les colons pareillement avec les leurs dans les anciennes; parce que ces communications seroient dangereuses, en ce qu'elles produiroient des querelles entre les anciens & les nouveaux habitants, qu'il est bon de prévenir, & qui n'auront plus lieu, dès que les colons connoîtront la langue & les usages du pays.

LX. Pendant les années fixées pour le nivellement, le défrichement & la culture des terres, les colons ne paieront aucune imposition au trésor royal, & le surintendant fera pour l'avenir une juste appréciation des terres, pour que l'impôt soit également réparti & modéré, en ayant toujours présentes les loix du royaume.

LVII. En considération de ce que ces terres sont novales, on les exempte des dîmes pour le terme de quatre ans, pendant lesquels elles seront au profit des colons, & les fiscaux sont chargés de prendre la défense de cette concession envers quiconque oseroit s'élever contr'elles; le terme expiré, elles seront réunies au domaine.

LIX. Les nouveaux habitants de la Sierra-Morena seront obligés d'occuper la maison qui leur sera fixée, sans en pouvoir sortir, eux, leurs enfants, ni leurs domestiques, sans en avoir le congé de sa majesté, pendant le terme de dix ans, sous peine d'être employés au service de mer ou de terre, pour ceux qui contreviendront à cette loi, & en cela on ne leur fait pas une condition plus rigoureuse que celle à laquelle ils seroient soumis dans leur propre pays.

LX. Ces dix ans expirés, les descendants ou les ayants cause des colons maintiendront leur maison habitée, & veilleront à la culture de leur terre, sous peine de voir départir leurs propriétés à des colons plus utiles.

LXI. Les colons ne pourront diviser la portion de terre qui leur sera échue par le sort, pas même entre leurs héritiers, parce que ces lots doivent rester indivisibles au pouvoir d'une seule personne; bien moins encore leur est-il permis de l'aliéner à gens de main-morte, par donation entre-vifs ou à cause de mort: le tout sous peine de confiscation, & sans que la coutume, la prescription, le laps de temps & de possession puissent valoir: cette loi étant

en tout conforme à la nature du contrat emphythéotique & à la maniere de le maintenir.

LXII. Chaque lot, fort ou portion de terre devant paſſer en entier du pere au fils, ou au parent le plus proche, ou à la fille qui épouſera un laboureur utile & qui n'aura pas de terre, pour que deux lots ne ſoient réunis ſur une même tête, le gouvernement aura ſoin de diſtribuer ſucceſſivement de nouveaux lots aux ſeconds & aux troiſiemes enfants, &c. afin que de cette maniere la population & la culture augmentent dans la même progreſſion.

LXIII. Si quelque colon meurt *ab inteſtat*, ſans laiſſer d'héritier connu qui ait le droit de lui ſuccéder dans ſes biens, la portion de terre qu'il avoit retournera à la couronne, qui lui ſubrogera un nouveau propriétaire.

LXIX. Régle générale, le colon ſera toujours préféré à tout étranger pour les pâturages, bois & communes qui ſeront affermés dans les colonies.

LXXIV. Tous les enfants iront aux écoles établies dans chaque diſtrict; elles ſeront ſituées, autant qu'il ſera poſſible, auprès de l'égliſe, afin qu'ils puiſſent apprendre en même temps la Doctrine Chrétienne & la langue Eſpagnole.

LXXV. Il n'y aura pas d'écoles de grammaire dans ces nouvelles colonies, & moins encore pour les ſciences, ſelon la loi du royaume qui les prohibe dans les villages ou peuplades de la même nature, dont les habitants ſont deſtinés au labour, à prendre ſoin des troupeaux, à ſavoir les multiplier, & à toutes

les autres branches de l'agriculture, qui ſont le ner & la force d'un état.

LXXVII. Il ne ſera permis dans ces colonies aucune fondation de couvents de l'un & de l'autre ſexe, ſous quelque nom ou raiſon que ce puiſſe être, qu'ils ſoient ou non connus ſous le nom d'hoſpice, de miſſion ou de confrairie, en un mot, ſous quelque prétexte ou titre qu'on veuille l'établir, pas même ſous celui d'hoſpitalité, parce que tout ce qui regarde le ſpirituel des colonies ſera & doit être réglé par les curés & les vicaires diocéſains, & le temporel par les juſtices & les divers Conſeils des colonies, &c.

Tels ſont les articles les plus importants contenus dans la cédule royale, du 25 juin de l'année 1767, ſervant de loi & d'inſtructions pour les peuplades de la Sierra-Morena. On pourroit, ſans trop haſarder, voir dans l'article LXXVII l'origine de cette haine que les moines avoient vouée à Don Pablo Olavidé, & dont il a été la victime; c'étoit beaucoup riſquer que de leur fermer la porte de ces colonies naiſſantes, & ils ne l'ont point pardonné à celui qui les avoit fondées : on verra au chapitre de l'Inquiſition quelle a été ſa récompenſe. Revenons à la Sierra-Morena.

Au mois de juin de l'année 1778, on avoit déja diſtribué 890 héritages ou lots dans la dépendance de la Caroline. Chacun d'eux à 8000 vares de long ſur 3000 de large, qui font 3555 toiſes pour la longueur, & en largeur 1333. Cette dimenſion n'eſt que vaguement fixée par la cédule royale, ce qui a

donné lieu aux chefs de la colonie de la prendre dans le ſens le plus favorable en certaines circonſtances. La vare d'Avila eſt preſque le double de celle de Madrid : ils ſe ſont donc permis de ſuivre la premiere de ces meſures en faveur des cultivateurs laborieux, & d'offrir par-là un motif d'encouragement aux autres.

Il faut convenir que tous ces lots ne ſont pas également propres à la culture ; on jugeroit même ce ſol ingrat à la premiere vue : il eſt preſque par-tout couvert d'une couche ſablonneuſe, mais ſous laquelle on trouve à peu de profondeur une terre forte & rougeâtre, qui ne cede à aucune autre en fertilité ; cependant la différence de leur produit tient encore davantage à l'induſtrie du cultivateur. On en eſt facilement perſuadé en examinant deux héritages contigus, dans l'un deſquels brille l'abondance ; tandis que l'autre, mal défriché, fournit à peine aux beſoins de ſon propriétaire : en général, cette terre annonce la plus grande fécondité ; tout y proſpere, pâturages, arbres fruitiers, légumes, fleurs, chanvre, grains, vignes, oliviers & mûriers. On trouve dans ces hameaux ce que l'on chercheroit vainement dans le reſte de l'Eſpagne, du lait & du beurre ; on remarque des pommiers & des ceriſiers qui n'ont pas quatre ans, & qui ſont ſurchargés de fruit. Les colons ont juſqu'ici préféré la culture du bled, comme étant d'une utilité plus immédiate : le gouvernement, & je ne ſais pourquoi, auroit voulu tourner leur attention ſur celle des oliviers, des mûriers & des

vignes : trois genres de culture déja très-abondants en Eſpagne.

Le roi s'eſt réſervé aux environs de la Caroline deux de ces héritages, qu'il a conſacrés uniquement à la culture qu'il voudroit faire adopter dans le pays, & voici comment; il a fait diſtribuer ſon terrain de trente à trente pieds de diſtance, on a planté des files d'oliviers au nombre de 12500 ; l'intervalle eſt rempli par 80000 plants de vignes à la maniere de Provence, & toute l'enceinte de la propriété eſt fermée par des mûriers. C'eſt-là, dit-on, le moyen le plus propre pour faire proſpérer également ces trois eſpeces de productions ſans qu'elles ſe nuiſent. Le mûrier, au bout de cinq ou ſix ans, commence à donner 150 livres de feuilles par récolte. Les oliviers ont beſoin de huit ans pour être en valeur; mais la vigne rend au bout de trois; il ſeroit à deſirer qu'une partie des colons ſe vouât à ce genre de culture.

On ne s'eſt pas moins occupé dans ces colonies du ſpirituel que du temporel. Quoique la Caroline n'ait que huit à neuf cents feux, on y a établi quatre curés, dont deux Eſpagnols, un Allemand & l'autre François; il y a dix égliſes répandues dans ce canton, & l'état donne quarante mille réaux, dix mille livres de notre monnoie, aux prêtres qui les deſſervent.

Malgré les attentions bienfaiſantes, & les exemptions répétées du gouvernement, ces peuplades ſont pleines d'eſprits mécontents: lorſqu'on les interroge, il n'eſt ſorte de plaintes

qu'ils ne faſſent ; mais elles ſont en général très-peu fondées, & preſque toujours le fruit de l'humeur inquiete de l'homme, qui voudroit parvenir à l'aiſance, ſans ſe livrer au travail qui la procure.

C'eſt aſſez réfléchir, continuons ma route à travers ces montagnes. La Caroline a pluſieurs grandes rues, de jolies promenades dans ſes environs, une place octogone, dont les galeries ſont ſoutenues par un portique; une halle mieux approviſionnée que ne l'eſt celle de pluſieurs grandes villes d'Eſpagne. J'y ai paſſé deux fois, & je l'ai toujours vue bien fournie de comeſtibles ; on trouve auſſi à la Caroline une *Funda* ou auberge dans laquelle on a des vivres apprêtés & un aſſez bon lit : c'eſt la diſtinction qu'il faut faire entre la *Funda*, la *Poſada* & la *Venta ;* dans les deux dernieres, on ne vous donne que le gîte. Il y a beaucoup de villes conſidérables qui n'ont que des *Poſadas*, comme *Murcie*, *Tolede*, &c.

Au ſein de ces peuplades les chemins ſont aſſez bien entretenus, & l'on y voit déja ce que peut l'induſtrie ; pluſieurs colons ont agrandi leur logement, ils ont auprès de leur domaine des jardins & de l'ombrage. Cet établiſſement ne date cependant que de quelques années ; ſi la population & l'induſtrie continuent d'être encouragées & ſecondées dans la Sierra-Morena, elle deviendra un des cantons les plus floriſſants de l'Eſpagne. On pourroit y former des haras, & les chevaux qui y naîtroient ne le céderoient pas, je crois, en force & en beauté à ceux de l'Andalouſie. Ce

pays a plusieurs rapports avec l'Auvergne ; mais celle-ci est un peu plus froide.

Dans la belle saison, le séjour de ces montagnes est délicieux, tout est verd, tout est en fleur. Les précipices qui vous environnent n'ont rien d'effrayant, l'œil est réjoui par plusieurs cascades d'eau vive : il est vrai qu'à une lieue de la Caroline, les chemins sont rudes, fatigants & hérissés de pointes de rochers ; mais la chaleur y est modérée, & l'on respire par-tout un air pur & embaumé.

A quatre lieues de la Caroline est la *Venta de Miranda*, auberge isolée qui sert d'entrée à ce qu'on appelle le *Puerte del Rey ;* on donne le nom de *Puerte* au point le plus élevé d'une chaîne de montagnes, qui sépare une province d'une autre. Cette Venta est fameuse par sa cherté ; comme elle est dans le chemin un point fixe où l'on est absolument obligé de se rendre, le *Ventero* profite de cette nécessité. Il n'a que de l'eau minérale & un gîte à vous donner ; mais il n'a pas honte de vous demander la valeur de dix à douze francs pour votre soirée ; lorsqu'on est parvenu à cette *Venta de Miranda*, il faut décharger les voitures & se fournir de mulets ou de chevaux pour traverser le *Puerte del Rey ;* on a environ trois lieues de mauvais chemin. Il existe dans ce point le plus élevé de la Sierra un droit singulier qui fait partie des revenus de l'infant Don Louis ; les singes, les perroquets, les chiens, les instruments de musique, lorsqu'ils sont dans leur boîte, & les filles, &c. &c.

ſont ſoumis au droit d'un ou de pluſieurs réaux ; ſelon le tarif, les femmes mariées ne paient rien, c'eſt une eſpece d'encouragement pour la population : lorſqu'on a deſcendu le *Puerte*, on ſe trouve dans la Manche.



DE LA MANCHE.

LE premier village de cette contrée, fameuſe par les amours & les voyages de Don Quichote, eſt le *Viſo*. Les premiers *Manchegas* que j'ai vues m'ont paru jolies & bien faites; on retrouve encore dans ce canton les habits & les mœurs que Cervantes a ſi bien décrits dans ſon livre inimitable. Il n'y a pas de laboureur, pas de jeune payſanne qui ne connoiſſe très-bien Don Quichote & Sancho: il y a même dans la Venta de *Queſada* un puits qui porte le nom du chevalier errant. C'eſt-là que ce héros fit la veillée des armes: tel eſt le ſort & la récompenſe des hommes de génie, leurs poéſies s'accréditent, & chez le peuple même elles ont des monuments; ainſi *Shakeſpear*, parmi les Anglois, a donné ſon nom à des chemins & à des montagnes.

Le Viſo eſt un bourg aſſez grand. Les jeunes filles s'occupent à filer la laine la plus fine du pays; elles la font teindre de pluſieurs couleurs, & en fabriquent des jarretieres ſupérieurement travaillées & ornées de galantes deviſes. A quatre lieues *del Viſo*, on trouve *Val de Penas*, village conſidérable & fameux par ſon vin rouge, qui eſt le meilleur & le plus ſain qu'on puiſſe boire en Eſpagne: il eſt très-eſtimé dans Madrid, & c'eſt celui que l'on ſert à la table du roi. Les environs de ce village ſont tres-bien cultivés, la route eſt belle & unie juſqu'à *Manzanares*, petite ville où j'ai

connu toute la gaieté de la Manche. Je ne la quitterai point sans décrire ses plaisirs.

La Manche est le pays le plus enjoué de l'Espagne ; les habitants sont doux, aiment la danse & la musique ; les femmes sont grandes, sveltes & jolies. Un joueur de guitare, un chanteur de seguedilles sont des hommes précieux dans ces cantons. Au premier bruit de l'instrument, les filles, les garçons & les femmes se rassemblent : c'est ordinairement à la *Posada*, comme le lieu le plus convenable & le plus vaste, que se fait le concours ; la meilleure voix chante des seguedilles, & des aveugles accompagnent ; c'est la gaieté la plus franche & la plus pure que l'on puisse partager. On est étonné devoir un laboureur vêtu comme Sancho, l'estomac couvert de sa large ceinture de cuir, devenir un danseur agréable ; on suit avec plaisir tous ses mouvements, tant il forme ses pas avec grace, précision & toujours en mesure. Mais pour les femmes, elles ont un *Meneo*, comme on le dit dans le pays, un certain mouvement si rapide, une flexibilité, une attitude si molle, des tours de bras si voluptueux, des pas si languissants, si gracieux, si variés ; si justes, qu'à voir danser une jolie femme, on ne sait que faire de sa philosophie.

Le pays de l'Espagne où l'on chante & danse le plus, est la Manche : ses chansons, ses seguedilles lui sont particulieres, elles y naissent ; ce qui prouve qu'au chant & à la danse ils joignent le mérite de la poésie. Les seguedilles qui sortent de la Manche sont les plus estimées dans tout le reste de l'Espagne ; elles

roulent la plupart sur la volupté, l'amour ou l'absence ; ils en ont aussi de satyriques, j'en ai entendu plusieurs dont les sentiments étoient délicats & exprimés d'une maniere poétique.

C'est dans la Manche que se trouve la mine de cinabre d'Almaden, qui, selon M. Bowles, est une des plus riches que l'on connoisse dans ce genre, la plus curieuse pour l'histoire naturelle & une des plus anciennes que l'on ait exploitées dans le monde. L'église & une grande partie du village d'*Almaden*, qui a plus de trois cents maisons, sont construites sur le cinabre, & ses habitants subsistent tous du produit de la mine. Les exhalaisons du mercure ne sont dangereuses, ni pour les hommes, ni pour les animaux, ni pour les plantes comme on l'a cru; les forçats que l'on envoie dans cette mine jouissent d'une santé très-robuste, quoique plusieurs d'entr'eux soient assez scélérats pour feindre des paralysies. Ils coûtent à l'état quarante sous par jour, & il n'y a pas de laboureur à Almaden qui ne s'offrît pour travailler davantage & gagner la moitié moins.

La direction de la montagne d'Almaden est du nord-est au sud-ouest. M. de Jussieu a donné une très-bonne description des fourneaux dont on se sert pour extraire le mercure; elle est insérée dans les mémoires de l'Académie des sciences, année 1719. L'invention de ces fourneaux est due a un Espagnol qui se nommoit *Don Juan Alfonso de Bustamante*, & l'on s'en sert aujourd'hui en Hongrie. On retire tous les ans de la mine d'Almaden cinq ou six mille quintaux de mercure, & il sert dans le Mexique

Mexique pour extraire l'argent des mines. Les Espagnols imaginerent ce moyen aussi ingénieux que simple en 1566, dans les cantons où le bois est rare : il est vrai qu'auparavant les mines d'or de la Hongrie se travaillerent par amalgame avec le mercure ; mais là on voyoit l'or dans la mine. Les Espagnols imaginerent de rendre une pierre minérale où le métal étoit imperceptible, en poudre impalpable, & d'en former des masses de vingt-cinq quintaux, de la mêler ensuite avec de la couperose verte, de la chaux ou de la cendre, réduits aussi en poudre très-fine, une certaine quantité d'eau & trente livres de mercure en portions distinctes, & non tout à la fois. La masse que forment ces diverses matieres, est souvent remuée ; & dans le mouvement l'alkali fixe de la cendre & de la chaux étant dissous, agit sur les acides du sel & de la couperose. Cette action produit une fermentation, une chaleur violente qui servent à détruire les particules de fer ou de cuivre qui se trouvent dans la mine, & les atômes imperceptibles de l'argent s'échappent de l'espece de prison qui les renfermoit, viennent s'unir au mercure qui s'amalgame avec eux ; ce mêlange forme la pâte que l'on appelle *Pina* dans le Mexique. Au moyen de ce procédé, on retire environ deux onces d'argent par quintal d'une mine, qui par la méthode ordinaire ne produiroit pas de quoi payer les frais de l'exploitation. On ignore quelle est précisément la quantité de mercure que l'on perd dans cette operation ; l'opinion la plus probable est que l'on perd autant d'onces de mercure que l'on

en retiré en argent, & la livre de mercure rendue au Mexique coûte à-peu-près autant qu'une once d'argent.

A quelques lieues de Manzanares, on arrive à *Villa-Harta*, petit village ; c'est-là qu'on prétend que la route passe sur le chemin que la Guadiane s'est pratiqué sous terre : ce qui faisoit dire à un Espagnol, esclave en Afrique, que son maître étoit le plus puissant des monarques de ce monde, & qu'entr'autres merveilles qu'on admiroit dans ses états, il y avoit un pont large de sept lieues. Mais ce pont est une fable selon les meilleurs géographes, qui prétendent qu'à peu de distance de sa source, la *Guadiane* paroît-se perdre, parce qu'elle coule dans les replis de très-hautes montagnes qui la dérobent à la vue durant l'espace de quelques heures, après quoi on la voit reparoître aux lacs qu'on appelle *Los ojos de la Guadiane*, les yeux de la Guadiane.

A trois lieues de *Villa-Harta*, est le *Puerto Lapice*, petit hameau composé de sept ou huit maisons, ce n'étoit autrefois qu'une *venta.* Les environs sont ornés de jardins potagers, & la campagne est bien cultivée ; la route est fort belle jusqu'à *Consuegra*, bourg considérable qui renferme plusieurs églises & quelques couvents. A cinq lieues de là, on arrive à *Mora*, petite ville très-peuplée, située dans une vaste plaine & environnée de jolies promenades. Après deux lieues environ de chemin, on erre plusieurs heures parmi d'arides coupes-gorges ; on est, pour ainsi dire, enseveli dans les replis de plusieurs côteaux élevés & dépouillés d'arbres &

de verdure ; mais à une lieue de Tolede on apperçoit une prairie charmante ſur les bords du Tage, & plantée de pluſieurs grouppes d'arbres, qu'on appelle la *Huerta del Rey*, le jardin du roi ; c'eſt-là que les rois Maures, lorſqu'ils étoient en poſſeſſion de Tolede, avoient une maiſon de plaiſance ; & après avoir doublé une haute montagne, on voit cette fameuſe ville bâtie ſur une pointe élevée & pittoreſque.



DE TOLEDE.

L'ORIGINE de Tolede est incertaine. Si l'on veut en croire *Silva* dans son origine sur la maniere dont l'Espagne s'est peuplée, quelques Juifs vinrent s'établir à la place que Tolede occupe aujourd'hui, 540 ans avant Jesus-Christ, & ils appellerent la ville qu'ils fonderent *Toledath*, qui dans leur langue signifioit *mere des peuples ;* cette origine est aussi noble que douteuse.

On sait que Tolede fut une colonie des Romains, & qu'ils la firent servir d'entrepôt aux trésors qui passoient à Rome.

Les Goths y régnerent après eux, Léovigilde y fit son séjour, & chercha à l'embellir, ses successeurs l'agrandirent.

Les Maures s'emparerent de Tolede en 714, & la garderent jusqu'en 1085, qu'elle leur fut enlevée par Alphonse VI, qui se fit nommer empereur de Tolede, d'où elle a conservé les noms de Royale & d'Impériale.

Tolede est bâtie sur plusieurs côteaux escarpés. Le Tage, tant vanté par les anciens, traîne ses basses eaux & ses paillettes d'or à travers les roches nues & hérissées qui servent de base à la ville; les ponts par lesquels on y entre sont fort beaux. L'*Alcazar* ou l'ancien palais Maure donne, par sa grandeur & sa position, un air magnifique à la ville; mais dès qu'on est arrivé, on n'a plus que des descentes ou des montées tres-rudes; le seul

endroit uni de Tolede eſt une place dont la forme n'a pas encore de nom en géométrie; elle n'eſt ni ronde, ni quarrée, ni triangulaire, ni hexagone, &c. Les édifices les plus curieux à voir dans cette ville ſont la cathédrale, qui eſt très-ancienne, & cet Alcazar dont j'ai parlé & dont l'architecture tient à la fois de la Romaine, de la Gothique, de la Moriſque & de celle de nos jours : il eſt à une des extrêmités de la ville, bâti ſur un rocher très-élevé : il domine la ville, le cours du Tage, & la campagne auſſi loin que la vue puiſſe s'étendre.

On traverſe, en entrant dans l'Alcazar, une grande cour quarrée, longue de 160 pieds & large de cent trente; elle eſt environnee de deux rangs de colonnes qui ſoutiennent une vaſte galerie; on monte aux appartements par un magnifique eſcalier que l'on voit au fond de la cour, & qui en occupe toute la largeur : il ſe diviſe enſuite en deux perrons qui conduiſent vers les deux côtés de la galerie : delà on paſſe dans diverſes ſalles très-vaſtes, deſtinées à la filature de la ſoie & à pluſieurs fabriques d'étoffes, de velours & de mouchoirs; l'archevêque de Tolede ayant fait de ce palais un hoſpice pour les pauvres de la ville & des environs qu'il occupe & nourrit. Cet établiſſement mérite les plus grands éloges, il eſt digne en tout du prélat qui en eſt le fondateur; on y eleve environ deux cents enfants des deux ſexes que l'on accoutume au travail & à la vertu; les femmes & les vieillards ont auſſi un aſyle dans ce hoſpice fondé par la bienfaiſance, & qui n'a d'autre défaut que d'être trop magni-

fique. Tout y eſt bien dirigé, les ſalles où couchent ces pauvres ouvriers, & celles où ils mangent, ſont admirables par le bon ordre & la propreté qui y regnent ; il n'y auroit à objecter contre cet établiſſement que l'eſpece de tort qu'il peut faire aux autres manufactures de l'Eſpagne ; la main d'œuvre s'y trouvant preſque à rien. Cet Alcazar renferme auſſi des écoles de deſſin qui ſont dirigées par les meilleurs maîtres de Madrid : ils ſondent les diſpoſitions de leurs jeunes éleves, arrachés à la miſere & à la mendicité, & les forment pour l'art de la peinture, ou ſimplement pour le goût néceſſaire dans les manufactures & les arts.

L'Alcazar eſt élevé à 80 toiſes au deſſus du Tage : l'eau de cette riviere y montoit autrefois par le moyen d'une machine très-ingénieuſe, imaginée par *Juanello*, natif de Cremone ; elle étoit compoſée de pluſieurs caiſſes de plomb ou de fer battu, liées les unes aux autres, & qui avoient leur baſe dans le Tage ; l'eau entroit dans la premiere caiſſe, d'où, par le moyen de certains reſſorts, elle étoit pouſſée dans la ſeconde, & ainſi de ſuite, juſqu'à la derniere qui étoit dans le château, & d'où elle ſe rendoit dans un réſervoir qui fourniſſoit de l'eau à toute la ville ; mais depuis près de deux ſiecles cette machine peu ſoignée s'eſt détruite, & l'on en voit à peine quelques reſtes ſur le bord de la riviere. Les habitants de Tolede chargent aujourd'hui ſur pluſieurs mulets de grandes cruches de terre, & ils vont faire ainſi la proviſion d'eau qui leur eſt néceſſaire.

La cathédrale eſt preſque au centre de la ville ; elle eſt, dit-on, la plus riche de l'Eſpagne & une des plus anciennes, elle fut achevée en 1493. Sa longueur eſt d'environ 400 pieds, & ſa largeur de 220 ; on l'a reblanchie depuis peu, on a doré les filets & les divers ornements de ſon architecture gothique, & l'on travaille encore à réparer la façade. Cette égliſe eſt remplie de pluſieurs chapelles bien décorées & de quantité de tombeaux de marbre ; on y voit celui d'un Albert, Archiduc d'Autriche, avec cette inſcription : *Belgarum rebellium, Gallorum hoſtium profligatori*, au vainqueur des Flamands rebelles & des François ennemis.

La chapelle la plus riche eſt celle de la Vierge, ſon autel eſt couvert d'or & d'argent ; l'habit qui la couvre le jour de ſa fête eſt brodé de perles & de pierres précieuſes, il eſt évalué à plus d'un million. Le cardinal Portocarrero, archevêque de Tolede, s'eſt fait enterrer à l'entrée de cette chapelle ; elle lui ſert de monument ; mais l'épitaphe qu'on lit ſur ſa tombe eſt des plus humbles, elle reſſemble à celle de Piron, *Cy gît qui ne fut rien* :

Hic jacet

pulvis

cinis

& nihil.

Cette épitaphe qu'adoptera un matérialiſte, & qui n'eſt ici que le cri profond de l'humilité

chrétienne, dans un homme décoré de la pourpre romaine, est gravée sur une plaque de cuivre qui a plus d'une toise de longueur.

On voit dans cette église un monument beaucoup plus respectable encore ; c'est une pierre où la Vierge elle-même posa ses deux pieds. On sait que la Vierge apparut un jour à saint Ildefonse, & voulut bien lui aider à mettre sa chasuble ; la pierre où elle se reposa est conservée ici sous un grillage de fer, & tout le monde peut voir & toucher cette relique précieuse ; on a mis au dessus, *adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus*, nous adorerons la place où ses pieds se poserent.

Le Voyageur Espagnol fait une sortie vigoureuse contre un ouvrage très-lourd, exécuté en marbre blanc derriere le maître-autel, fort admiré à Tolede, & appellé le *Transparent*. Toute cette machine de sculpture, dit-il, est un amas absurde de marbres qu'il auroit mieux valu laisser ensevelis dans la carriere d'où on les a retirés. Mais il rend justice à la boiserie du chœur, qui est en effet admirable, & fut sculptée par Alphonse Berrugete & Philippe de Bourgogne ; on y voit représentés plusieurs traits d'histoire du vieux & du nouveau testament, & tout autour sont les statues en albâtre de quelques patriarches & de plusieurs saints & prophetes. Les apôtres & quantité d'autres saints y sont aussi sculptés, mais seulement en bois & en bas-relief ; les pupitres sont dignes de curiosité par le goût qui regne dans les colonnes & les ornements qui les décorent.

La sacristie renferme plusieurs beaux tableaux ;

on en voit un en entrant de Dominique Grec (*): il repréſente le moment où Jeſus-Chriſt eſt dépouillé de ſes habits pour être crucifié ; on y reconnoît ſi bien, ſelon les connoiſſeurs, la belle maniere & l'expreſſion du Titien, que ſi l'on ignoroit qu'il eſt de Dominique, on pourroit le croire de ſon maître.

Sur la porte de la ſacriſtie eſt un ſuperbe tableau d'*Orrente*, repréſentant ſainte Leucadie au moment où elle ſort du tombeau; deux autres petits tableaux, qui ſont auprès de celui-ci, traitent auſſi de la vie de la même ſainte, & ſont peints par *François Rici ;* mais trop voiſins de l'ouvrage d'*Orrente*, ils ne brillent pas autant que s'ils étoient vus dans une autre poſition.

On voit dans la même ſacriſtie deux autres ouvrages d'*Orrente*, qui ſont une nativité & une adoration des rois, dans leſquels il imita & ſurpaſſa même *Baſſan :* tout aupres eſt un tableau de cet artiſte, repréſentant le Deluge ; plus loin une fuite en Egypte de *Jordan*. Le plafond composé avec autant d'art que de goût, mais un peu gris de couleur, eſt du même artiſte ; il repréſente l'apparition de la Vierge à ſaint Ildefonſe & le moment où elle lui met ſa chaſuble.

De la ſacriſtie on entre dans une autre ſalle

(*) Il étoit Grec de nation, & ſes tableaux ſont ſignés de ſa main dans la langue & les caracteres de ſon pays. Il fut eleve du Titien, & egalement fameux ſculpteur & architecte que bon peintre, il degénéra dès qu'il ne voulut plus imiter ſon maître. Il mourut à Tolede age de pres de 80 ans.

moins grande qui renferme les ornements, plusieurs reliques & quelques bons tableaux, entr'autres un baptême de Jesus-Christ par *Jordan.* Palomino prétend qu'il envoya ce tableau en Espagne avant d'y venir, & c'est, sans contredit, un des plus beaux ouvrages de ce peintre, qui eut le talent singulier de réussir dans toutes les manieres, qui paroît quelquefois si différent de lui-même, & qui dans ce tableau a imité, à tromper les connoisseurs, la belle maniere de Raphaël. Le portrait d'un pape que l'on voit dans la même salle est de *Vandick ;* la Circoncision & la Nativité de Jesus-Christ sont des *Bassan* (*), & peuvent être placés dans ce que ces artistes ont fait de mieux. La Samaritaine est de *Rubens ;* la sainte Inès à mi-corps, de *Vandick* ; saint Philippe de Néri & saint Charles Borromée paroissent être du *Guide.* Le saint François d'Assise est de *Dominique Grec*, & le beau crucifix que l'on voit dans la même piece passe pour être original du *Titien.*

Parmi les reliques & la vaisselle sacrée que renferment plusieurs grandes armoires, on admire l'ostensoir qui est d'un travail immense & d'une superbe exécution ; il est d'argent doré & du poids de 794 marcs ; celui-ci en contient un autre qui est d'or & du poids de 57 marcs, il est orné de plusieurs bas-reliefs & de quantité de pierres précieuses.

(*) Les Bassan aïeul, pere & fils, devinrent tous célebres dans l'art de la peinture ; mais il est souvent difficile de les distinguer dans leurs ouvrages, tant ils eurent une maniere semblable.

Il y a dans la sacristie quatre globes d'argent surmontés d'une figure du même métal, & hauts de plus de trois pieds, qui représentent les quatre parties du monde; ce fut la reine Marianne de Newbourg qui en fit présent à la cathédrale. Chaque figure est ornée de pierres précieuses que produit la partie du monde qu'elle représente. La couronne de la Vierge & ses bracelets sont aussi dignes d'éloge & de curiosité; le trône d'argent sur lequel on place sa statue pese douze cents cinquante livres. Il seroit trop long de nombrer les croix, bustes, urnes, vases & encensoirs qui composent le trésor de cette cathédrale, & je n'en prendrai pas la peine.

La chapelle où se célebre l'office Muzarabe n'a rien de bien merveilleux quant à l'architecture; mais elle mérite qu'on en fasse mention à cause de l'office particulier qu'on y célebre, & de la fondation du fameux cardinal Ximenez, qui dépensa des sommes considérables pour faire imprimer des Bréviaires & des missels suivant ce rite.

L'office Muzarabe fut un sujet de grande contestation à Tolede après la conquête qu'en fit Alphonse VI: il vouloit, sollicité par le nonce du pape, établir dans cette église l'office Romain; mais le clergé, la noblesse & le peuple s'y opposerent, & le roi fut obligé d'avoir recours aux épreuves reçues alors pour connoître dans les faits douteux la volonté de Dieu. On commença par le combat en champ clos, & le champion Muzarabe vainquit le Romain. Le roi mortifié ne voulut pas s'en

tenir à cette épreuve soumise à tant de hasards; celle du feu lui parut plus convaincante & plus sûre; il fit allumer un grand brasier, autour duquel les prêtres des deux rites se mirent en prieres, & le moment étant venu d'y jeter les deux Missels, le Romain fut, dit-on, à l'instant consumé, tandis que le Muzarabe n'eut pas une feuille noircie. La question devoit être décidée sans doute, mais Alphonse tint bon, & voulut seulement permettre que le rite Muzarabe seroit conservé dans les anciennes paroisses; mais que toutes les autres églises se soumettroient au rite Romain.

Cet office Muzarabe qui avoit occasioné de si brillantes disputes, tomba avec le temps en désuétude, il étoit presque oublié lorsque le cardinal Ximenez l'ayant trouvé parmi de vieux manuscrits, le fit réimprimer & fonda cette chapelle de Tolede, où douze prêtres sont payés pour chanter l'office selon cet ancien rite.

Il differe très-peu, dit-on, de l'office qui se célébroit dans la primitive église d'Espagne. Les Arabes ayant fait la conquête de cette monarchie, y introduisirent le Mahométisme; mais ils laisserent aux Chrétiens, leurs esclaves, le libre usage de leur religion. Ces Chrétiens furent distingués sous le nom de *Mixti Arabes*, d'où, par corruption, vint le nom de *Muzarabes*; quelques auteurs donnent à ce nom une autre origine.

Ces *Muzarabes* se firent estimer des rois Maures. *Jacob Almanzor* en composa la garde de sa personne. Les rois d'Espagne rentrant

peu à peu dans leurs terres, accorderent plusieurs privileges à ces Muzarabes, qui furent confirmés par Henri II, Jean I, & les rois Ferdinand & Isabelle; mais cet ancien rite se seroit perdu si, comme nous l'avons dit, le cardinal Ximenez n'eût fait imprimer en 1500 dans Tolede une belle édition du Missel Muzarabe, par un Allemand nommé Pierre Bagenbach.

Dès que ce monument de l'ancienne lithurgie Espagnole parut, il devint si célebre, il fut si recherché des savants, que l'édition en fut bientôt épuisée, & peu d'années après il se vendit à un prix considérable.

Les curieux ne seront pas fâchés de connoître la différence qui se trouve entre la messe Muzarabe & la Latine. Elle commence de même que celle-ci, & après l'adoration de la croix, le prêtre dit : *Adjutorium nostrum*, &c. & il continue l'Introït. Après le *Gloria*, il récite une oraison à laquelle on répond *Amen :* il dit ensuite, *per misericordiam tuam*, &c. & venant au milieu de l'autel, il ajoute, *Dominus sit semper vobiscum.* Il lit une prophétie au titre de laquelle le clerc répond *Deo gratias*, & à la fin *Amen :* il répete de nouveau, *Dominus sit semper vobiscum*, & il récite ce qu'on appelle *Psallendum*, qui répond au Graduel de l'office Latin : dès qu'il est fini, le prêtre ou le diacre se tournant vers le peuple dit : *silentium facite*, & le diacre lit tout haut l'Epître qui commence, *Sequentia Epistolæ Pauli Apostoli*, les chantres répondent *Deo gratias*, & à la fin, *Amen.*

Après la lecture de l'Epître, le prêtre demande la bénédiction ordinaire, & dans l'intervalle on change de place le Missel, & il commence l'Evangile par ces mots : *Lectio sancti Evangelii secundùm*, &c. on répond *Amen*, & il ajoute, *Dominus sit semper vobiscum*, avec les *Alleluia* dont le Missel fait mention. Cela fait, il offre l'hostie comme de coutume, & la place sur la patene au milieu de l'autel, avec la différence que dès le principe de la messe, l'hostie est toujours dans cette même position; après l'offerte de l'hostie, il bénit le calice & l'offre de même, en disant une oraison, & tandis qu'il en récite une seconde, il couvre le calice avec la petite feuille destinée à couvrir l'hostie, & à l'instant, la tête penchée sur l'autel, il prononce, *in spiritu humilitatis*, &c. sans se tourner vers le public, il ajoute, *Adjuvate me, fratres, in orationibus vestris & orate pro me ad Deum*, ce qui correspond à l'*Orate, Fratres* du rite Latin. Telle étoit dans la primitive église la messe des Catéchumenes: lorsque le prêtre en étoit à cette oraison, il les faisoit sortir de l'église.

Le prêtre se lave les mains en récitant le Pseaume *Lavabo*, &c. il bénit le calice & s'incline en disant une oraison, dans laquelle il implore l'assistance divine pour achever le sacrifice ; elle est suivie de six oraisons dans l'ordre suivant : la premiere se nomme *Missa ;* la seconde *Alia oratio*, après laquelle se fait la commémoraison des morts. La troisieme est appellée *Post nomina ;* la quatrieme *Ad Pacem ;* & c'est après l'avoir récitée que le prêtre

donne le baiser de paix au diacre, celui-ci au sous-diacre qui le donne au peuple.

Vient ensuite la Préface, qui, dans le rite Muzarabe, se nomme *Inlacion;* elle est terminée par le *Sanctus*, qui finit par *agios*, *agios*, *kyrie*, *o Theos*. Après le *Sanctus*, le prêtre récite la cinquieme oraison appellée *Post Sanctus*, & immédiatement il commence le canon de la messe, il consacre l'hostie, le calice toujours couvert de la petite patene. A l'élévation de l'hostie il dit, *Quotiescumque manducaveritis*, & à celle du calice, *biberitis*, *hoc facite in meam commemorationem*, le chœur répond, *Amen.* L'élévation achevée, il prononce la sixieme oraison nommée *Post pridie.* Il découvre le calice & prononce l'antienne *Ad confractionem panis:* il éleve l'hostie au dessus du calice, & cependant le chœur chante le symbole des apôtres, qu'il commence par ces mots *Credimus in unum Deum*, &c.

Tandis que le chœur acheve le *Credo*, le prêtre divise l'hostie en neuf parties, & à chacune d'elles, il prononce des paroles qui appartiennent au mystere qu'elles désignent, dans l'ordre, la forme & les noms suivants: la premiere *corporation*, c'est-à-dire, incarnation; la seconde, *nativité*; la troisieme, *circoncision;* la quatrieme, *apparition* ou l'épiphanie; la cinquieme, *la passion;* la sixieme, *la mort;* la septieme, *la résurrection;* la huitieme, *la gloire;* la neuvieme, *le regne.* L'hostie étant ainsi divisée, le prêtre passe au *Memento* des vivants, & dès qu'il est fini, il récite une oraison qui sert d'introduction au *Pater noster.*

Lorsqu'il a fini l'oraison dominicale, il prend la derniere des portions de l'hostie qui s'appelle *regne*, & il la met dans le calice : le diacre au même instant dit au peuple, *Humiliate vos benedictioni*, & le prêtre donne aux assistants la bénédiction par trois fois, en disant à la derniere, *Dominus sit semper vobiscum*, & le chœur chante un repons qui se nomme *Ad accedentes*, le prêtre dit, *panem cœlestem de mensâ Domini accipiam*, & prend la pénultieme particule de l'hostie appellée *gloire*, & la tenant au dessus du calice il fait une seconde fois la commémoraison des morts, qui n'existoit pas, sans doute, dans le temps de la primitive église. Il récite ensuite une oraison pour communier, qu'il acheve par ces mots : *ave in ævum, sanctissima caro Christi, in perpetuum summa dulcedo :* il se frappe trois coups sur la poitrine en disant les paroles accoutumées, *Domine, non sum dignus*, &c. & il avale la particule qu'il tenoit, & ensuite les autres en commençant par les dernieres qu'il a rompues. Après avoir communié, il dit, *ave in ævum, cœlestis potus : qui mihi ante omnia, & super omnia dulcis es :* il boit le sang, & en recitant une autre oraison, il purifie ses doigts & le calice, dans cet intervalle le chœur chante une antienne qui correspond à la *communicanda*.

Le Missel est placé du côté de l'épître, & le prêtre dit une oraison qui revient à celle que dans l'Office Romain on nomme *Post-communio*, il vient au milieu de l'autel & dit, *Dominus sit semper vobiscum*, & au lieu de l'*Ite, missa est*, il dit, *missa acta est : in nomine Domini nostri*

nostri Jesu Christi procedamus in pace, le chœur répond *Deo gratias:* le prêtre se met à genoux & récite le *Salve*, qu'il termine par une oraison, & après avoir baisé l'autel, il se tourne vers le peuple, (il faut observer qu'il ne l'a jamais fait durant toute la célébration,) & il le bénit en disant, *in unitate sancti Spiritûs benedicat vos pater & filius, Amen*, & dans le silence il va quitter ses habits dans la sacristie.

Telles sont les cérémonies de la messe selon le rite Muzarabe, il n'est aujourd'hui conservé que dans Tolede & dans Salamanque.

Je ne dois point quitter cette riche & fameuse cathédrale sans parler de ses magnifiques portes; elles sont couvertes de lames de bronze, sculptées sur les modeles fournis par le Berrugete; on y voit quantité de fleurs, d'ornements, des figures & diverses têtes dessinées & exécutées avec un goût supérieur.

Après la cathédrale & l'Alcazar, l'édifice le plus considérable qu'il y ait à Tolede, & le plus digne d'être vu, est l'hôpital de saint Jean-Baptiste, fondé par le cardinal *Juan de Tavera*, & bâti hors de la ville, vis-à-vis la porte de *Visagra*. La double cour de cet hospice est décorée d'un beau portique, environné de colonnes d'ordre dorique, surmontées d'un second rang d'ordre ionique; elles sont au nombre de plus de cent. Une moitié de cette cour conduit vers l'église: sa grandeur, sa noble simplicité, ses belles proportions vous frappent de respect en y entrant. On voit sous sa coupole elevée de plus de deux cents pieds, le tombeau du fondateur exécuté par le

Berrugete; c'eſt tout ſimplement une urne ſur laquelle la ſtatue du cardinal de Tavera eſt étendue; mais cet ouvrage eſt admirable par ſon exécution, & les ornements ſimples qui le relevent. Le côté de l'urne qui fait face à l'autel contient un médaillon qui retrace l'apparition de la Vierge à ſaint Idelfonſe, & l'hiſtoire de la chaſuble. Au deſſus, & pour ainſi dire aux pieds du cardinal, eſt l'écuſſon de ſes armes, ſoutenu par deux enfants qui pleurent. Le côté oppoſé eſt orné d'un bas-relief, où l'on voit une femme entourée de trois petits enfants; elle repréſente, ſans doute, la charité. Le côté droit eſt rempli d'un médaillon de ſaint Jacques, de la figure de ce même ſaint à cheval, d'un char traîné par des bœufs & de diverſes figures. Le côté gauche eſt décoré d'un médaillon de ſaint Jean-Baptiſte, & de deux bas-reliefs qui repréſentent ſon martyre, & le baptême de Jeſus-Chriſt. L'urne paroît être ſoutenue par les vertus cardinales.

Il y a dans Tolede & aux environs trente-huit couvents religieux: le plus fameux eſt, ſans contredit, celui de l'ordre ſaint François, connu ſous le nom de *San Juan de los Reges*, parce qu'il fut fondé par les rois Ferdinand & Iſabelle, environ quatre cents ans après la conquête de Tolede ſur les Maures. *Ciſneros*, depuis ſi célebre ſous le nom du cardinal Ximenez, fut le premier novice qu'on y reçut. Les murs de l'egliſe ſont entourés en dehors de chaînes de fer, qu'on prétend être celles dont les Maures enchaînoient les eſclaves chrétiens. Son architecture eſt gothique; mais elle ne manque pas de goût ni de magnificence.

L'hôtel-de-ville, ou la maison nommée *del Ayuntamiento*, est tout auprès du palais de l'archevêque : son architecture élégante est, dit-on, l'ouvrage de Dominique Grec, & ne le cede en rien aux meilleurs édifices qui soient dans Tolede. Ses colonnes doriques & ioniques, ses tours & les autres ornements qui les accompagnent & qui forment sa façade, sont un tout digne d'être examiné par les connoisseurs. On lit sur une des murailles de son escalier les vers suivants :

Nobles discretos varones
Que gobernais a Toledo,
En aquestos escalones
Desechad las aficiones,
Codicias, amor, y miedo ;
Por los comunes provechos
Dexad los particulares :
Pues vos fizo dios pilares
De tan altissimos techos,
Estad firmes y derechos. (*)

Ces vers sont admirables par leur simplicité & l'excellente morale qu'ils renferment : ils

(*) Hommes nobles & judicieux qui gouvernez Tolede, déposez vos passions sur cet escalier, laissez-y l'amour, la crainte & l'avidité ; pour l'intérêt public, oubliez les intérêts particuliers, & puisque Dieu vous fit les colonnes de ce palais auguste, soyez toujours fermes & droits.

devroient être écrits sur la porte de tous les palais consacrés à rendre la justice.

Je ne dirai rien du palais de l'archevêque qui tomboit en ruines & que l'on rebâtit, ni d'un bel édifice qu'on éleve à un quart de lieue de la ville, destiné à la fabrique des armes. On sait que Tolede fut très-fameuse autrefois, par la trempe qu'on y donnoit aux épées, & celles qu'on retrouve encore de ces temps éloignés, se vendent à des prix exorbitants. On prétend que le secret de les durcir est retrouvé, & l'on a fait avec les nouvelles épées fabriquées à Tolede des expériences qui paroissent le prouver. Lorsqu'une de ces armes a passé par les divers degrés de la forge & de la trempe; elle est rejetée, si en frappant avec elle de grands coups sur un casque de fer, elle en est simplement ébrechée; elles soutiennent presque toutes cette épreuve.

Tels sont les principaux monuments que l'on trouve à Tolede, ville qui renfermoit, il y a à peine deux siecles, plus de deux cents mille habitants, & dans laquelle on en compte à peine aujourd'hui trente mille; aussi dès qu'une maison tombe en ruines, on ne cherche point à la rebâtir, & dans vingt ans elle sera remplie de décombres & de platras.

Tolede est bâtie sur des rochers, elle est dominée par des côteaux qui paroissent être l'image de la stérilité. Mais qui croiroit qu'au sein de ces précipices, on trouve plusieurs sites fertiles & charmants, des ruisseaux qui jaillissent & serpentent sur la verdure, la vigne qui s'unit au poirier, & forme des retraites contre

les ardeurs du jour ? Ces ſites s'appellent des *Cigarrales*. Le chemin qui y conduit eſt rude & fatigant ; mais lorſqu'on eſt arrivé dans ces lieux champêtres, on ne voudroit plus les quitter.

On va de Tolede à Madrid dans un jour, on traverſe pluſieurs gros bourgs, entr'autres *Getafe*, qui eſt le dernier & le plus conſidérable.

Fin du Tome premier.

TABLE DU PREMIER VOLUME.

Fin de la Table.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans le premier Volume.

☞ *Si l'on prend la peine de parcourir cette Table, on sera curieux de lire ces Essais sur l'Espagne, qui renferment bien des détails sur cette Monarchie & ses vastes Possessions.*

A

D

E

F

O

R

Fin de la Table des Matieres.





